

De la Bibliothèque  
de V. Chauvin

295 A



Victor Braun

2/8/99

Con.

Braun

De la Bibliothèque  
de V. Cuvier

295 A.

**MÉMOIRES**  
*DU BARON DE TOTT.*

---

TOME PREMIER.

---



DE LA BIBLIOTHÈQUE  
DE  
VICTOR CHAUVIN  
1844 - 1913

MÉMOIRES  
DU  
BARON DE TOTT,  
SUR LES TURCS  
ET  
LES TARTARES.

---

TOME PREMIER.

---



A PARIS.

---

M. DCC. LXXXV.



MEMOIRS

DU

BARON DE TOTT

SUR SES TROUPES

ET

LES GÉNÉRALIS

---

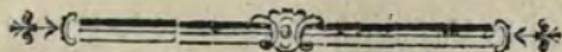
TOMBERVILLE

---

N. T. PARIS

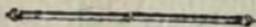
---

M. DCC. LXXXV.



# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.



L'HISTOIRE semble au premier coup d'œil n'offrir qu'un théâtre d'horreur, où l'on ne présente les victimes que pour illustrer les bourreaux qui les immolent à leurs passions; mais elle offre en même-temps le tableau précieux des mœurs; & cette partie de l'Histoire paraîtra, sans doute, la plus intéressante, si l'on considère que les usages d'une Nation la gouvernent, comme le caractère personnel gouverne les individus. Est-il une source plus féconde en moyens de connaître les hommes, & de les diriger?

Sous ce point de vue, la politique des Gouvernements doit s'en occuper. Elle apercevra que les usages, en créant & modifiant insensiblement les mœurs, sont par-tout le grand ressort des actions des hommes; ils préparent & consomment les grandes révolutions des Empires; ils étayent l'édifice & le rendent durable, ou bien ils le minent par degrés, & le conduisent à sa destruction

totale. Une marche lente couvre les progrès du mal , & ces progrès funestes ne sont aperçus qu'au moment où celui qui pourrait appliquer le remede , reçoit lui-même une atteinte qu'il ne pourrait repousser qu'avec des forces qui lui manquent.

Si on laisse dans l'obscurité des temps ces torrents de brigands , qui , en ravageant la terre , ont foulé aux pieds de petites sociétés qui prenaient le titre fastueux d'Empires ; si l'on excepte encore quelques peuplades , qui , après avoir accru Rome naissante , ont porté la seule réputation de ses forces , au point de lui soumettre plusieurs peuples , par de simples sommations de ses héraults , nulle Nation puissante n'a réellement succombé sous l'effort d'une attaque ou d'une secousse étrangere ; nul Empire solidement établi , n'a jamais été détruit par le sort d'une bataille malheureuse. La Grece asservie par les Romains , Rome elle-même anéantie par les Barbares , ont moins cédé à des forces étrangères , qu'à leur affaiblissement intérieur.

Cette vérité n'a pas besoin d'être examinée. C'est peut-être le seul point que l'Histoire ait parfaitement éclairci , en traitant de l'origine & de la chute des anciens Empires ; mais l'examen des mœurs & des usages actuels ne pourrait-il pas servir aussi à éclaircir l'Histoire des Peuples qui n'auraient

même conservé aucune tradition ? Leurs mœurs seront pour eux ce que les marbres de Paros ont été pour les Grecs, un monument plus précieux sans doute ; il ne faut qu'en savoir déchiffrer les caractères. Le moral de chaque Nation tiendra lieu de ses inscriptions antiques ; on y trouvera le type des grands événements qu'elle a dû subir dans les siècles qui ont précédé. Les peuples dont les mœurs paraîtront les moins simples, auront aussi essuyé plus de révolutions ; & celui qui ne présentera dans les siennes que l'effet de l'influence physique du climat, sera censé n'avoir point été subjugué.

Si l'on considère en effet le despotisme, tantôt sous la zone torride, tantôt vers le cercle polaire, croit-on que le climat seul ait pu régler les mœurs de la Nation que l'on observe alors ? Si l'on conçoit encore que l'esprit républicain ait précédé le despotisme, celui-ci aura-t-il effacé toutes les traces de l'ancienne liberté ? Ces révolutions cependant ont couvert la surface du globe, & paraissent être la véritable cause de cette variété de mœurs qui différencie aujourd'hui les Nations au point d'avoir altéré si visiblement la ressemblance naturelle & primitive de toutes les sociétés humaines.

Rapprochez un Tartare Manchoux d'un Tartare de Bessarabie, vous chercherez en vain cet intervalle de 1500 lieues qui les sépa-

rait : le climat differe peu ; le gouvernement est le même. Considérez ensuite le Grec & le Turc dont les maisons se touchent, vous retrouverez les 1500 lieues que vous cherchiez ; ils sont cependant sous le même ciel & le même régime : faites remplacer le Manchoux au Nord de la Chine par l'Arabe, qui, sous le tropique, va se rafraîchir aux cascades du Nil, il offrira plus d'analogie morale avec le Tartare qu'il n'en avait avec les Egyptiens ses compatriotes ; mais il contrastera brusquement avec le soldat Russe en passant le fleuve Amur ; & dans cet examen, on appercevra plus distinctement l'influence du Gouvernement sur le caractère des individus, que l'influence du climat. On verra les forces morales dominer constamment le physique, & donner l'explication des différentes nuances qui paraissent les moins explicables.

C'est en considérant sous ce point de vue les descendants de Patrocle & d'Achille, qu'on appercevoit que sous les impressions du même climat, le despotisme qui a dompté les derniers Grecs précédemment conquis par Alexandre, en imprimant sur eux le caractère de l'esclavage, n'a pu effacer les traces de la pusillanimité religieuse, par laquelle l'Empire Grec a péri. C'est aussi en remontant à l'époque de la gloire des anciens Grecs, qu'on trouverait dans le ressort de ces premiers Gouvernements les correctifs d'un climat qui in-

vite plus à jouir de la vie , qu'à la mépriser. La faiblesse du Bas-Empire devait, sans doute, énerver des ames que la gloire, la liberté, la vertu avaient autrefois exaltées ; & c'est sous le joug des tyrans actuels que le physique devait reprendre son empire. Ce physique ne peut être dominé que par des forces morales. Le despotisme les anéantit. C'est aussi de tous les Gouvernements celui qui influe le moins sur la foule que l'on sacrifie ; son grand ressort n'appuie que sur les principaux instruments du malheur des peuples.

Si le climat que les Turcs habitent relâche leurs fibres, le despotisme auquel ils sont soumis, les porte à la violence ; ils sont quelquefois féroces. L'opinion de la prédestination ajoute à leur férocité, & ce préjugé, qui, dans un climat froid, les eût rendu braves, dans un climat chaud, ne les conduit qu'à la témérité & au fanatisme (1). Cette fièvre

---

(1) Les Turcs ont constamment donné la preuve de cette assertion dans leurs querelles particulières ; l'ivresse précède toujours la vengeance. L'assassinat est le seul moyen qu'elle emploie ; ils ne bravent aucun danger de sang-froid. Une armée Ottomane attaquée se débande avant d'être battue ; mais le premier choc des Turcs, lorsqu'ils se déterminent à attaquer les premiers, est toujours dangereux & difficile à soutenir. On les a vus à l'affaire de Grotzka, combler de leurs morts les fossés d'une redoute pour s'en emparer ; & le

chaude qui les exalte , leur fait toujours compter pour rien tout ce qui n'est pas Turc, & de cette maniere de compter avec soi-même résulte nécessairement l'orgueil & l'ignorance. C'est aussi dans le berceau des Arts, dans la patrie de Périclès, d'Euclide & d'Homere, que les Sciences n'obtiennent aujourd'hui que le sourire du mépris.

Pendant la célébrité a par-tout de l'attrait pour les hommes ; ils sont toujours mus par l'amour-propre, mais les motifs sont différents, & les Turcs sont peut-être les seuls qui aient choisi le meurtre pour y parvenir, sans avoir assez d'énergie pour le commettre de sang-froid. Quand le climat porte à la faiblesse en même-temps que le despotisme entraîne à la violence, il faut s'enivrer pour acquérir la force nécessaire au crime, & c'est s'élever jusqu'à la puissance du despote que de le consommer.

En réfléchissant sur les rapports des mœurs & des usages de chaque Nation avec le climat & le Gouvernement actuel, en observant avec soin les nuances qui résultent des Gouvernements passés, on voit avec effroi la mul-

---

fanatisme en a porté quelques-uns dans la dernière guerre contre les Russes, à braver le feu de l'artillerie, en allant comme des foux hacher à coups de sabre la bouche du canon de leurs ennemis.

titude toujours entraînée vers le côté le plus vicieux, & conservant toujours les instruments de sa destruction morale.

Peut-on en méconnaître l'effet sur le peuple le plus célèbre, réduit à n'être plus que la dernière des Nations, quoiqu'elle soit encore la plus nombreuse & la plus répandue ? Les Juifs, qui couvrent la terre de leur industrie, sans y avoir conservé aucun droit légitime de possession, cédant par-tout aux impressions du Gouvernement où ils se trouvent, conservent encore au milieu même de ces divers Gouvernements, une nuance de leur ancienne théocratie dans l'exercice d'une espèce de municipalité qu'on leur permet, & qui peut seul entretenir cet orgueil stupide qui les rend insensibles à l'outrage. Les Juifs portent cette insensibilité jusques dans les pays froids & montueux, où les hommes fortement constitués, sont toujours courageux & souvent vindicatifs. Le moral domine toujours le physique, lorsque la tyrannie ou l'abus de la liberté ne lui rendent pas tous ses droits.

Si, pour mieux peser cette dernière assertion, on entreprenait de confronter le caractère distinctif de toutes les nations avec leur histoire, il faudrait, sans doute, distinguer dans la foule des événements qui les ont intéressés, ceux qui n'ont été que passagers, d'avec ceux qui ont été suivis de l'incorporation des vainqueurs & des vaincus. Les tor-

rents dégradent seulement la surface de la terre, sans en altérer le sol. Cette distinction est essentielle, afin de ne pas confondre un fou qui parcourt l'Asie, pour subjuguier la terre après l'avoir dévastée; avec Alexandre, bâtissant Alexandrie, pour donner un centre à l'univers, & réunir les deux hémisphères du globe. Il n'est pas moins utile d'observer la nature du pays conquis, afin de ne pas considérer sous le même aspect les peuples montagnards qu'on ne domine jamais, & ceux des plaines qui sont toujours faciles à subjuguier. Sous ce point de vue, il n'est point de Royaumes, il n'est même pas de Provinces qui n'offrent des peuples très-essentiellement différents, quoique confondus sous une même dénomination. On y distinguera aussi facilement la différence des effets d'un même régime, & cette différence existera toujours. L'homme tend invinciblement vers sa liberté; dès qu'il entrevoit la possibilité d'en jouir, il se détermine à se la procurer. Dans un pays montueux, il y conserve une indépendance que le site favorise: accoutumé à gravir les montages, il les franchit sans difficulté, & c'est de leur sommet qu'il brave le pouvoir auquel l'habitant des plaines n'est pas moins soumis par l'habitude que par la nature du terrain qu'il habite, & dans lequel l'abondance & le repos le consolent de l'affujettissement qu'il éprouve; tandis que le seul attrait

de la liberté dédommage l'habitant des montagnes des privations & des fatigues qu'elles lui causent.

En parcourant la côte de Syrie, on voit le despotisme s'étendre sur toute la plage, & s'arrêter vers les montagnes au premier rocher, à la première gorge facile à défendre; tandis que les Curdes, les Druses, & les Mutualis, maîtres du Liban & de l'Anti-Liban, y conservent constamment leur indépendance, leurs mœurs & le souvenir du fameux Facardin. Les Macédoniens anciennement conquis n'ont pu réellement l'être que dans leurs plaines, & leurs montagnes ont dû leur offrir le même asyle contre la tyrannie des Romains, qu'elles leur offrent encore aujourd'hui contre celle des Ottomans. Nulle révolution n'a donc altéré chez ces montagnards les influences du climat. Depuis le héros de la Grece, aucune époque intermédiaire, cultivateurs infatigables & non moins braves que laborieux, toujours unis pour la défense de la cause commune, & chacun d'eux se suffisant à lui-même pour venger une injure personnelle, ils chantent encore les victoires d'Alexandre avec la certitude d'en remporter sur le premier ennemi qui se présentera.

Il n'est point de Nation sur laquelle on ait plus écrit que sur les Turcs, & peu de préjugés plus accrédités, que ceux qu'on a adoptés sur leurs mœurs. La volupté des

Orientaux, l'ivresse du bonheur dont ils jouissent au milieu de plusieurs femmes; la beauté de celles qui peuplent de prétendus Serrails; les intrigues galantes, le courage des Turcs, la noblesse de leurs actions, leur générosité, que d'erreurs accumulées: leur justice même a été citée pour modèle. Mais comment se pourrait-il (dit M. de Montesquieu) que le peuple le plus ignorant eût vu clair dans la chose du monde qu'il importe le plus aux hommes de savoir?

Cette objection ne pouvait échapper à l'œil du génie; M. de Montesquieu aurait également refusé aux Turcs cette volupté délicate & ces principes de grandeur d'âme & de générosité qu'on leur suppose; il aurait apperçu qu'une Nation ignorante ne peut rien pour son bonheur, parce que son ignorance tient à un principe qui détruit toujours, & n'édifie jamais.

Qu'un particulier en France ou en Angleterre soit ignorant, mais qu'il soit riche, il y jouira toujours d'une apparence de bonheur qui pourra faire illusion. Sa maîtresse sera aimable, il parviendra même à en avoir plusieurs qui s'accorderont ensemble; le bon goût régnera dans ses meubles, il sera bien vêtu, voituré commodément; l'habitude d'emprunter les idées des autres fera disparaître jusqu'à son ignorance. C'est un corps opaque, placé dans une grande masse de lumières.

Chez

Chez une Nation éclairée, les richesses procurent tout; elles ne sont, chez un peuple ignorant, qu'un fardeau d'autant plus à charge, que ne trouvant rien à acquérir, on se borne à conserver avec soin. On tient encore davantage à l'art d'amasser les richesses; quand l'impossibilité d'en jouir n'offre que la stérile ressource de les accumuler.

Il ne suffit pas non plus d'être riche pour jouir véritablement de son bien; dans la classe des hommes opulents, les heureux sont rares, parce qu'il est plus aisé d'abuser que d'user. C'est peut-être le seul cas où l'ignorance prend le moyen le plus facile; mais on ne peut disconvenir qu'il faut des connaissances pour jouir, comme il faut, de la sobriété, pour se conserver une bonne fanté.

Si ces réflexions se présentent à qui veut & peut réfléchir, comment se fait-il que deux siècles de commerce entre l'Europe & les Turcs, n'ayent encore produit que des notions faussés, & pourquoi celui qui lit pour s'instruire devrait-il ajouter plus de foi à celles que je vais lui présenter? Quels sont mes titres pour en être cru!

Voilà des réflexions qu'on n'a point faites sur les prétendues Lettres de Milady Montagu; elles ont plu, c'était ce que l'Auteur désirait, & ce dont le Lecteur se contente trop souvent. Le tableau de la tête d'un Cadi qu'un Janissaire vient offrir à cette Am-

bassadrice, à la place des pigeons qu'elle demandait, & qu'on ne pouvait trouver, devait, en effet, plaire davantage que le tableau de la mort de trois Favoris de Sultan Mahamout, que ce Prince dut sacrifier à la suite d'une insulte faite à un autre Cadi (1).

Le ridicule du premier trait se cache sous sa gaieté; le second ne présente que l'abus du despotisme, & la faiblesse du despote; il fait frémir l'humanité.

(1) Sultan Mahamout avait donné toute sa confiance au Kislar Aga, celui-ci à un jeune Turc, nommé Soliman, & ce dernier s'était livré à Yacoub, Banquier Arménien. Ce triumvirat n'était occupé qu'à exciter & à servir les plaisirs du Sultan. Ce moyen, qui fournissait à l'avidité des favoris, assurait aussi leur crédit. Ils gouvernaient l'Empire, toutes les charges étaient vendues au plus offrant; leurs sous-ordres disposaient du moindre emploi; parvenus enfin à ce degré d'insolence, qui se révolte contre le moindre obstacle, un de leurs gens osa menacer de son fouet le Juge de Scutary: celui-ci éleva la voix, & fit parler la Justice. Sa maison fut abattue dans la nuit, & cette manière d'étouffer la plainte produisit un tel mécontentement, que chaque jour il se manifestait par quelque nouvel incendie, moyen non moins étrange pour se faire écouter du Souverain: cependant, il eut assez de succès pour déterminer le Grand-Seigneur à faire couper la tête à ses trois favoris; & comme il était accoutumé par eux à varier ses plaisirs, il assista à l'exécution du jeune Soliman & de Yacoub: celle du Kislar Aga se passa dans l'intérieur de la Tour de Léandre.

Mais il n'y a rien de si commun quand on ne fait pas la langue du pays où l'on voyage, que de prendre & de donner des notions fausses avec la meilleure foi du monde, & avec le plus grand desir d'être exact. En réfléchissant sur ce que Milady Montagu raconte de son Janissaire, du Cadi & de ses pigeons, je retrouve dans le génie de la langue & de la nation Turque, ce qui a dû la tromper, nonobstant la traduction littérale que son interprète a pu lui faire de la réponse du Janissaire. En effet, fatigué de ses courses pour trouver des pigeons, qui, moins soignés en Turquie, y sont plus sauvages, peut-être même repoussé brutalement par le Cadi, que les prétentions de la Voyageuse auront excédé, ce soldat se sera permis de demander si on voulait qu'il apportât la tête du Cadi; & si l'on ajoute à cette réponse l'air & l'accent de l'impatience, on sentira qu'elle annonce plus de mépris pour l'Ambassadrice que pour le Juge; & voilà ce que l'interprète n'aura pas rendu avec assez de fidélité à Milady Montagu.

C'est ainsi que les Voyageurs, privés du seul moyen qui peut les faire voyager avec fruit, ont écrit & accrédité sans avoir d'autres torts, que de ne s'être pas assez méfiés d'eux-mêmes. Ce jugement doit paraître impartial & modéré.

Une réflexion se présente cependant contre

ceux qui lisent avec confiance ce fatras de rêveries. J'en excepte ceux qui aiment à rêver, & je ne m'adresse qu'à ceux qui veulent s'instruire. Comment des contradictions absurdes peuvent-elles vous échapper? N'existe-t-il point des regles sûres pour démêler la vérité? Croirez-vous quand on vous le dira, qu'un manchot se soit servi de ses deux mains, & qu'un borgne ait fermé son œil pour y mieux voir? Et si vous ne croyez pas de semblables sottises, comment pourrez-vous croire que le despotisme ne détruise pas les facultés qui rendent l'homme heureux? Etablissez ce monstre politique; voyez-en les résultats, suivez-en les détails, combinez-en les rapports, & l'on ne pourra plus vous tromper que sur les coloris, & sur quelques détails peu importants: n'est-ce pas encore assez pour accréditer & perpétuer bien des erreurs?

Je tomberais moi-même dans ce défaut, si en écrivant sur les Turcs, je me livrais aux sentiments qu'ils m'ont inspirés. Il faut être de bon compte, & se méfier de son propre jugement. C'est en vivant au milieu d'eux pendant vingt-trois ans, & dans différentes circonstances, que j'ai pu les connaître (1). Je n'ai donc pu les juger que sur

---

(1) Les principes que j'ai établis sur la nécessité d'apprendre la langue d'une nation qu'on veut

la maniere dont ils se sont présentés à moi. Les présenter de même, faire parcourir la même chaîne d'événements à ceux qui voudront s'éclairer, c'est leur donner le même moyen. Que leur importe l'impression que j'ai reçue d'un tableau que je puis leur offrir!

Cette réflexion m'a décidé à n'écrire que le Journal de mon séjour en Turquie, en Tartarie, & celui de mon dernier voyage dans toutes les échelles du Levant : je ne me permettrai que les observations nécessaires pour éclaircir les faits, sans jamais hasarder des détails qui m'auraient personnellement échappé. Consentir à ignorer, est un grand moyen d'instruction, & convenir qu'on ignore, doit être sans doute pour le lecteur un grand motif de confiance. Ce n'est pas là le système qu'ont adopté ces voyageurs si empressés à faire pénétrer leurs lecteurs dans l'intérieur du Serrail, intérieur absolument impénétrable. L'étude des mœurs, celle de l'influence du climat & du gouvernement, l'examen des usages particuliers, sont cependant la seule échelle qui puisse franchir les murs de l'ancienne Bizance (1) ; mais de

---

étudier, ne doivent pas laisser de doutes sur les soins que je me suis donnés pour acquérir ce premier moyen de connaître les Turcs.

(1) L'enceinte de l'ancienne Bizance ne contient aujourd'hui que le Serrail du Grand-Seigneur.

tous les objets d'étude que présente une Nation telle que celle des Turcs, celui qui concerne les femmes est-il donc le plus intéressant?

Qu'importe à l'humanité qu'un particulier auquel la fortune & les préjugés de son pays donnent la libre jouissance de quarante femmes, les rassemble & les garde dans son bercail? Ce tableau n'invite qu'à gémir sur ce groupe de malheureuses victimes; & l'on peut, sans examen, garantir qu'elles n'y sont pas réunies sans éprouver quelque impatience; mais ce qu'il importe de connaître: c'est sans doute l'effet qui résulte de cet étrange état des choses, le plus éloigné qu'il soit possible de l'état de nature; la réflexion seule en donnerait la solution, l'examen des mœurs confirmerait les résultats.

Les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, ne pouvant m'offrir que peu d'occasions de parler des femmes Turques, je crois devoir essayer de remédier au désordre des idées qui se sont répandues à leur égard, en faisant quelques observations sur la pluralité des femmes, sur leur manière d'exister dans ce triste genre de société, enfin, sur les abus qui résultent de cette association même.

En commençant par cet objet, je servirai également l'impatience du public & la mienne; s'il est pressé de pénétrer dans l'inté-

rieur des harems (1), il partagera bientôt l'impatience que j'ai d'en sortir pour me livrer à un examen plus digne de lui.

Le Coran, qui réunit le culte religieux, la morale, les loix civiles & criminelles, & qui, moyennant le droit d'interprétation attribué aux Juges, pourvoit à tout, restreint les Turcs à quatre femmes *Nikiahlus*, mariées; mais le mariage chez les Mahométans n'est qu'un acte civil, un contrat passé devant le tribunal du Juge, qui, dans ce cas, ne fait que l'office de Notaire. La dot, ainsi que le trousseau, l'objet le plus important, sont inventoriés dans cet acte. Voilà ses reprises dans le cas de répudiation: cet acte se nomme *Nikiah*.

Il se pratique encore une autre espece de mariage, qui, en fixant également la somme des reprises, marque l'époque de la répudiation. Ce contrat se nomme *Kapin*, & n'est, à proprement parler, qu'un marché fait entre les parties pour vivre ensemble à tel prix pendant tel temps (2).

---

(1) Harem ne veut jamais dire que l'appartement des femmes, l'enclos qui les concerne; il ne faut donc pas les confondre avec serrail, qui ne veut dire que palais. Tous les Turcs ont un harem, le Visir même n'a point de serrail. Les Ambassadeurs des Couronnes ont un serrail, & n'ont point de harem. Le Grand-Seigneur a l'un & l'autre.

(2) Quand il est permis à un seul homme de

Une autre loi, qu'on nomme *Namekrem*, défend aux filles nubiles & aux femmes de laisser voir leur visage à découvert à aucun autre homme qu'à leur mari. Cette loi n'est pas sans doute favorable aux mariages d'inclination. Un Turc épouse donc la fille de son voisin, ou sa veuve, sans la connaître; il ne peut se décider que sur le rapport de ses propres femmes, ou des entremetteuses.

Il ne faut que réfléchir un instant pour apercevoir que la loi du *Namekrem* ne peut être observée aussi scrupuleusement par les femmes du peuple qui agissent, que par celles de la classe qui se reposent. L'artisan a donc quelquefois la ressource de ses yeux, pour diriger son choix, quand le défaut de fortune annulle pour lui le droit de pluralité.

Le malheur a presque toujours son dédommagement; il n'y a que l'abus du bonheur qui en soit privé.

s'emparer de quarante femmes, & de les garder sous la clef, les trente-neuf hommes que ce partage inégal prive de la plus douce consolation accordée à l'humanité, méritent aussi quelques ménagements. On voit par-tout qu'une loi qui contredit la nature, entraîne une loi qui défavoue la première. De-là le mariage au Kapin, les asyles en faveur des débiteurs, les établissemens pour les enfants-trouvés; les Gouvernemens ressemblent à ces joueurs forcenés qui se soufflettent, & ne se corrigent jamais.

La pluralité des femmes est dans ce dernier cas; elle astreint à des dépenses considérables : quel est l'homme en état d'y suffire ?

Excepté ceux qui sont dans le commerce, & qui, riches de leur économie, doivent être exclus de la classe des gens fastueux, les Turcs ne parviennent à l'opulence que par les emplois; ils ne les obtiennent que par la faveur des Grands qui se sont élevés de même. Leur fortune est en capitaux que leur avidité accumule, que la terreur enterre, que le luxe dissipe, & que le casuel renouvelle. L'incertitude de leur position ajoute encore à l'empressement d'acquérir & de dissiper.

Les Turcs laissent rarement de grandes fortunes à leurs enfants. Des sommes assez considérables pour suffire à des partages, le feraient assez pour exciter l'avidité du Souverain; il trouverait, dans la manière dont elles sont acquises, des prétextes suffisants pour s'en emparer.

Un Turc ne peut donc en général se trouver assez riche pour entretenir un harem un peu considérable, que lorsqu'il est parvenu par la faveur de son patron à des emplois dont l'autorité est grande, & où cette autorité devient lucrative à proportion de l'abus qu'il en fait.

Jusques-là confondu dans la foule des jeunes gens, qui, par le même motif d'ambition, sont attachés au même maître, réduit

à ne vivre qu'avec des hommes, entraîné par la fougue de ses passions, séparé des femmes, animé par leur voisinage, s'il doit céder à la nature, il ne peut que s'en écarter.

On voit déjà que les femmes Turques, celles qu'on ne peut se procurer sans les épouser, & qu'on ne peut connaître avant, sont également réduites à ne vivre qu'entr'elles. Quelle doit être leur éducation? Nées dans l'opulence, elles sont, ou filles d'une femme légitime, ou filles d'une esclave favorisée un moment. Leurs freres & leurs sœurs auront eu des meres différentes, qui ne différeront pas des esclaves réunies dans la même maison. Sans aucune occupation que la jalousie qui les anime les unes contre les autres, sachant à peine lire & écrire, & ne lisant que le Coran; exposées dans des bains d'étuves à tous les inconvénients d'une transpiration forcée, & trop fréquemment répétée, pour ne pas détruire la fraîcheur de la peau, & la grace des contours, avant même qu'elles soient nubiles; indolentes par orgueil, & souvent humiliées de l'inutilité des moyens employés sous leurs yeux pour plaire au propriétaire: destinées enfin au même sort, sans espérer de plus grands succès. Quel agrément de telles femmes pourront-elles répandre sur la vie de celui qui les épousera? Mais il n'a pas compté sur elles pour son bonheur: voyons s'il a mieux calculé l'avantage de

multiplier ses esclaves, qu'il a le droit de choisir, qu'il peut épouser sans formalité, qu'il a même le droit d'affranchir, droit plus précieux sans doute.

C'est ici le moment de fixer les idées sur les esclaves Géorgiennes & Circassiennes, dont la beauté est si célèbre. Il importe peut-être encore plus de déterminer les loix de l'esclavage en Turquie, & les hommes sont déjà assez coupables, sans qu'une opinion vague & mal fondée ajoute encore à leur monstruosité.

Non plus que les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs même, ne sont soumis à aucun esclavage naturel. Le despotisme du Sultan ne pourrait s'emparer d'une fille, quelque passion qu'elle inspirât à son Souverain; & quoique le sang Grec présente encore les mêmes formes qui ont servi de modèles aux Praxitelles, les annales Turques n'ont encore fourni aucun exemple de cette atrocité.

La Géorgie & la Circassie ne sont pas plus sujettes à l'esclavage qu'aucune autre Province plus directement (1) soumise à la domination du Grand-Seigneur; mais le droit

---

(1) La Géorgie est plutôt une dépendance de la Perse que de la Turquie; mais le Prince Héraclius a profité des troubles qui ont dévasté les Etats de son suzerain, pour jouir d'une sorte d'indépendance.

de la guerre y supplée au défaut du droit naturel. Il a procuré aux Turcs près de vingt mille esclaves enlevés par le Kam des Tartares, dans la nouvelle Servie, & rendus en partie aux Russes à la paix. Krim-Gueray, qui commandait cette expédition, avait précédemment, en suivant le même droit, dévasté la Moldavie, sans égard pour la souveraineté du Grand-Seigneur. Il serait encore du droit de la guerre en Turquie, qu'une Province qui se révolterait, fût livrée au pillage, & ses habitants réduits en esclavage. Voilà le droit public de toute l'Asie, & c'est sur des principes aussi féroces que la moitié de la terre est encore gouvernée, & que la Géorgie & la Circassie approvisionnent le marché des esclaves de Constantinople (1).

Les incursions des Tartares Lesguis y fournissent constamment. Ces Tartares sont placés entre la mer Caspienne & la mer Noire, entre la Géorgie & la Circassie, & toujours en état de guerre avec les peuples de ces deux Provinces; ils transportent à la côte Orientale de la mer Noire les esclaves qu'ils y ont faits, & les vendent aux marchands Turcs,

---

(1) L'idée qu'on attache à une belle esclave de Géorgie ou de Circassie se réduit donc, à ce que toutes les esclaves en Turquie qui ont quelque beauté, sont nécessairement Géorgiennes ou Circassiennes, & cela ne prouve nullement qu'elles soient toutes belles.

qui s'y rendent par mer à des époques marquées. Les habitants de cette côte enlèvent aussi aux villages voisins, leurs compatriotes, dont ils font commerce. On assure que les peres & meres y vendent quelquefois leurs enfans.

Un pays plus froid par ses montagnes que par sa latitude, un peuple assez misérable pour vendre ses enfans, assez mal gouverné pour se les dérober, assez faible pour céder à des rapines étrangères, n'annonce aucun genre de recherches ni d'éducation. Les enfans sont donc les seuls esclaves dont on puisse soigner la beauté & préparer les graces. L'avarice du marchand s'en occupera, il cherchera même à augmenter la valeur de son esclave par quelques talents agréables; une danse indécente accompagnée de castagnettes y mettra le plus grand prix.

Milady Montagu assure que ces danses sont voluptueuses. J'ai vu dans ce genre ce qu'il y avait de plus parfait, les maîtres de l'art: mais je n'ai point de terme pour les décrire, & je n'employerai jamais celui de volupté pour les peindre.

Je pourrais ajouter que les danseuses en Turquie y sont méprisées, & qu'une esclave qui, par ce talent, aurait plu à son maître, cesserait bientôt de l'exercer. Aussi n'y sont-elles destinées qu'à réveiller & ranimer des automates; la beauté ne peut y suffire, l'in-

décence a plus de succès. Les graces, la vivacité, l'expression ont seules celui de séduire, & peuvent se passer de la régularité des traits; tandis qu'une nonchalante dignité, une ignorance profonde rendent la beauté même insipide.

C'est aussi l'effet que les femmes Turques font sur le maître. J'ai été à portée de me convaincre par mes amis, qu'excepté quelques nouvelles esclaves qui peuvent piquer leur curiosité, le harem ne leur inspirait que du dégoût. Nombre de Turcs n'y entrent que pour y établir la tranquillité, quand la Surintendante ne peut y suffire; mais si l'on y punit sévèrement le désordre, on ne peut en détruire les causes. Ce désordre, né de la contrainte & de la réunion de plusieurs femmes, devait être le second résultat de la loi qui établit la pluralité. La nature, également contrariée dans les deux sexes, devait aussi également les égarer.

La réunion des femmes fait encore que, constamment observées par leurs compagnes, elles ne cherchent pas même à dissimuler leur goût, ni leur jalousie; elles ne doivent cacher que leur querelle. Trop heureuses encore si la nature calmée, assoupie & trompée, ne les pousse pas à s'échapper de leur prison, pour courir après la réalité; excès dont elles sont toujours les victimes, & dont j'aurai occasion de parler.

A quelque gêne que soient assujetties les femmes Turques par les usages, on ne doit pas croire cependant qu'elles ne puissent envoyer leurs esclaves en commission, & sortir elles-mêmes pour acheter ce qu'elles desirent. Je ne connais point de Turc qui les prive de cette liberté; elles sortent même fréquemment ensemble pour aller à la promenade ou en visite dans d'autres harems; & dans ce dernier cas, la stricte regle obligerait le Turc, dont les femmes sont visitées, à ne pas entrer dans son *harem* pendant qu'il y a des femmes étrangères; mais combien de moyens n'a-t-il pas pour éluder la loi, & si les parties sont d'accord, qui réclamera en sa faveur?

Si les rues sont remplies de femmes qui vont & viennent librement pour leurs affaires; si les harems les mieux fermés s'ouvrent souvent pour en laisser promener le troupeau, il ne faut pas en conclure avec Milady Montagu, que les intrigues galantes sont favorisées dans les boutiques, où les femmes s'arrêtent quelquefois; elles y seraient facilement observées. Ce n'est aussi que dans la campagne, ou sur les rivages de la mer les plus écartés, que le désordre va chercher un asyle, en s'étourdissant sur le danger d'y être découvert par les gardes qui furent les lieux les plus cachés.

Le Bostandgy-Bachi, dont le pouvoir s'étend toujours à plusieurs lieues autour de la

résidence du Grand-Seigneur, a essentiellement l'inspection sur ces prétendues intrigues galantes; il fait à cet égard l'office de Lieutenant de Police. C'est le casuel le plus important de son emploi; il en résulte des abus affreux. J'aurai occasion d'en parler dans le cours de mes Observations, & je viens d'en faire assez sur les femmes Turques, pour préparer le Lecteur sur ce qu'il me reste à en dire.





# MÉMOIRES

## DU BARON DE TOTT.

LA mort de Sultan Mahamout & celle de M. Défalleurs déterminèrent la mission de M. de Vergennes à Constantinople. J'eus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la Langue, & m'instruire sur les mœurs & le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marseille sur un bâtiment marchand nolisé par le Roi, nous fîmes voile dans les premiers jours d'Avril 1755, & notre navigation traversée par les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 Mai. Nous apperçûmes, avant d'y arriver, une caravelle (1) du Grand-Seigneur, mouillée vis-à-vis de Ténédos, & sa félouque cinglant vers nous, nous joignit par le travers de la côte de Troyes; elle était envoyée pour

---

(1) Vaisseau de guerre Turc.

nous connaître ; mais la crainte de la peste nous fit desirer d'éviter toute communication. Feu mon pere , que le Roi envoyait avec M. de Vergennes à Constantinople où il avait déjà fait plusieurs voyages , & qui parlait la langue , obtint que les Turcs ne montassent point à bord , & jugea convenable de récompenser par quelques bouteilles de liqueurs , l'Officier qui commandait cette félonque. Le Mouffe , chargé d'aller chercher ce présent , apporta six phioles d'eau de lavande , & l'on voulait réparer cette erreur , lorsque mon pere assura que cela était égal. On livre l'eau de lavande , & nous nous séparons ; mais l'impatience du Turc attira bientôt notre attention : il saisit une phiole , en fait sauter le goulot , la vuide d'un seul trait , se retourne , & nous fait un signe d'approbation. Excepté mon pere , nous craignons tous de voir bientôt ce malheureux tomber à la renverse ; cependant , nous ne tardâmes pas à nous rassurer : une seconde phiole ouverte , vuidee & approuvée de même , nous tranquillisa sur son compte.

Peu de temps après , nous fîmes notre entrée dans le détroit des Dardanelles , & le bâtiment serra sa flamme pour éviter le salut des châteaux , ainsi que celui du Capitan Pacha (1) , dont la flotte était mouillée à Gallipoli ; & nous mouillâmes enfin dans le port de Constantinople le 21 Mai 1775.

Cette ville située à l'extrémité orientale de l'Europe , près de la mer Noire , n'est séparée de l'Asie que par le Bosphore de Thrace. Ce canal qui fait communiquer les deux mers ,

---

(1) L'Amiral Turc.

verse dans la partie du Sud l'excédent des eaux, que le Nord répand dans la mer Noire, & que sa surface ne peut évaporer. Des courants violents descendent à cet effet du canal, & se portent sur la pointe du Serrail; ce cap les divise & en intercepte une partie, qui, après avoir circulé dans le port, en ressort par la rive opposée pour aller rentrer dans la file du premier courant. C'est à ce mécanisme naturel que le port de Constantinople doit l'avantage de se dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaisseaux de 80 canons peuvent sans danger y mettre une planche à terre.

Si l'ambition de dominer l'univers étudiait sur la carte, le site le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la situation de Constantinople serait sans doute préférée. Placée entre deux mers, cette ville serait aussi dans le centre des productions utiles & du commerce le plus florissant, si la pression du despotisme ne brisait pas à vingt lieues à la ronde, tous les instruments de la culture & de l'industrie. Renfermée dans l'enceinte de ses antiques murailles, Constantinople, du côté de la terre, n'offre au voyageur, que l'aspect de la destruction, tandis que les Navigateurs, dans le centre d'un immense amphithéâtre, semblent accourir de toutes parts pour apporter le tribut que l'univers doit à sa Métropole.

L'ancienne Byzance, dont les murs servent aujourd'hui d'enceinte au Serrail du Grand-Seigneur, placée sur l'extrémité du cap qui ferme le port, présente une forêt de cyprès,

dont les cimes dominées par une infinité de coupoles couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, se pyramident avec la tour du Divan qui les surmonte. Ce groupe d'une teinte sombre, semble se détacher du reste du tableau qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épars, dont les masses sont trop fortes pour les objets qui les environnent.

Le port depuis la pointe du Serrail jusqu'aux eaux douces (1), prolonge sur plus de deux mille toises un des côtés du triangle que forme l'enceinte de Constantinople : il est bordé sur la rive opposée par d'immenses faubourgs qui en enveloppant la ville de Galata, présentent un tableau dont la richesse est encore augmentée & variée par la continuité des villages qui se réunissent & se confondent pour border le Bosphore jusqu'à six lieues vers la mer Noire. Ces habitations continuées sur la côte d'Asie viennent se rejoindre à Scutary, & cette ville placée à la distance de trois quarts de lieue vis-à-vis l'entrée du port, offre à Constantinople même, le point de vue le plus intéressant. Les bateaux qui traversent sans cesse l'espace compris entre ces deux villes, semblent unir l'Europe avec l'Asie. D'autres

---

(1) On appelle ainsi la petite rivière qui se jette dans la mer au fond du port; elle arrose le vallon de Kiathana. Le Grand-Seigneur y a un Kiosk, & Sultan Achmet avoit eu la prétention d'imiter Marly, en invitant toute sa Cour à bâtir sur les deux collines qui bordent la rivière; mais ces édifices ont été détruits par les rebelles qui déposèrent Sultan Achmet. Le préjugé toujours contraire aux imitations européennes, fut le prétexte de cette destruction, & l'avidité du pillage, le véritable motif.

bâtimens servent le matin à transporter les habitans des villages du Bosphore, aux travaux de la Capitale qui les nourrit, & le soir à les rendre à leurs foyers; un nombre infini de batelets traversent le port pour les besoins momentanés des habitans; & si l'on y joint les transports pour l'approvisionnement de la Capitale, auquel la mer Noire & l'Archipel fournissent journellement, & l'activité du commerce étranger, qui vient aussi de toutes parts fournir au luxe & aux vêtemens de cette ville, on aura peine à concevoir le mouvement dont ce tableau est constamment agité.

Mais si rien n'égalé la beauté du coup-d'œil que présente Constantinople, le charme disparaît bientôt en pénétrant dans cette ville. La plupart des rues assez étroites pour que la faille des toits laisse à peine un passage à la lumière, un pavé de cailloux mal soigné, nulle précaution de propreté, ce sont les moindres désagrémens de cette Capitale. Mais je réserve le détail de ses autres inconvéniens pour les développer successivement, & à mesure que l'occasion s'en présentera.

L'étude de la langue Turque pouvait seule me conduire à celle des mœurs & des usages de cette Nation; ce fut aussi mon premier soin, & je crus devoir me refuser aux instances qu'on me fit alors de commencer par la lecture des voyageurs qui ont parlé des Orientaux; ce qu'ils pouvaient abrégé de mon travail, me parut moins utile que les erreurs qu'ils pouvaient me donner ne me parurent à craindre.

Mon maître Turc commença par me faire apprendre à écrire, c'est la règle. L'habitude du dessin m'y fit faire quelques progrès; je lus

ensuite, & alors les difficultés se multiplièrent ; la suppression des voyelles (1) suffit pour donner une idée de mes premiers embarras & du travail pénible & fastidieux qu'il me fallut subir ; mais il y a plus encore : les Turcs en suppléant à la pauvreté de leur langue originelle, par l'adoption totale de l'Arabe & du Persan, en se composant cinq alphabets, dont les différents caractères sont cependant au croix des écrivains, ont encore créé de nouveaux obstacles à l'instruction ; & quand la vie d'un homme suffit à peine pour apprendre à bien lire, que lui reste-t-il pour choisir ses lectures, pour profiter de ce qu'il aura lu ?

C'est essentiellement à cet inconvénient qu'il faut attribuer l'ignorance des Turcs, sur-tout ce qui est du ressort des Sciences abstraites. Uniquement occupés à bien peindre leurs caractères & à les déchiffrer, leur amour-propre devait se jeter du côté des difficultés de ce genre : un double sens, des transpositions de lettres bornent l'objet de leurs études & de leur littérature ; & tout ce que le mauvais goût peut inventer pour fatiguer l'esprit, fait leurs délices & ravit leur admiration.

Mon maître de langue, Persan d'origine, grand partisan de la poésie, s'enyvrait également d'opium & d'eau-de-vie ; je passais deux heures chaque jour dans cet agréable tête-à-

---

(1) Les voyelles n'étant exprimées que par des signes placés hors du corps d'écriture, les Ecrivains se dispensent d'un soin auquel le talent du lecteur doit suppléer ; il en résulte des disputes littéraires sur les consonnes dont la valeur peut changer le sens ; mais pour éviter le danger de ces discussions sur le Coran, jamais ce livre n'est écrit sans voyelles.

rête : je m'occupais sur-tout à employer tous les mots que ma mémoire accumulait, & je ne fus pas plutôt en état de l'entendre, qu'il me demanda d'un air empressé ce que c'était qu'une odeur qu'il avait remarquée en entrant chez moi. Je lui montrai un flacon d'eau de lavande, & l'exemple du Commandant de la félouque, me fit consentir sans peine à un sacrifice qu'il desirait, & qu'il supporta sans aucun inconvénient; mais je ne crus pas devoir continuer à l'abreuver d'une boisson aussi dangereuse.

Mon application à rassembler beaucoup de mots, & sur-tout mon empressement à les employer, me mirent en peu de temps en état de m'expliquer passablement; & j'étais déjà parvenu au point de me passer d'interprète, lorsque M. de Vergennes voulant dans une fête assembler tous les Ministres étrangers, ainsi que tous les Européens établis à Constantinople, en ordonna les préparatifs. Cette annonce excita la curiosité de quelques Turcs de distinction qui demandèrent à y assister, & je me chargeai d'autant plus volontiers de leur en faire les honneurs, que je voyais une nouvelle occasion de m'exercer dans leur langue.

J'étais nouvellement marié, & la liaison qui existait entre le plus considérable de ces Turcs & mon beau-pere, ajoutait à l'intérêt que lui inspirait mon zèle à m'instruire. Il me pria en arrivant de lui faire remarquer Madame de Tott dans le nombre des femmes qu'il appercevait; & bientôt attentif à ses moindres mouvements, il la suivit des yeux, & paroissait inquiet, si elle lui échappait un instant dans la foule. A cette inquiétude près, le coup d'œil de cette fête semblait absorber mes Turcs,

dont les questions sur ce nouveau tableau n'étaient pas moins réjouissantes qu'instructives pour moi.

Cependant un menuet ouvre le bal : on me demande quel est le danseur ? c'est l'envoyé de Suede. Quoi ! me dit le Turc avec surprise.... l'Envoyé de Suede ;... le Ministre d'une Cour alliée à la Sublime Porte !... non cela n'est pas possible..... vous vous trompez, voyez mieux. Je ne me trompe point, lui dis-je, c'est lui : oui, lui-même. Le Turc alors convaincu, baissa les yeux, réfléchit & se tut jusqu'à la fin de ce menuet auquel un autre succéda : nouvelle question pour en connaître le danseur : c'est l'Ambassadeur de Hollande.... Oh, pour celui-là, me dit le Turc gravement, je ne le croirai jamais. Je fais, continua-t-il, jusqu'où peut s'étendre la magnificence d'un Ambassadeur de France ; & malgré ma surprise, j'ai pu porter cette opinion jusqu'à concevoir qu'il fût assez riche pour faire danser un Ministre du second ordre ; mais à quel prix pourrait-il obtenir ce service d'un Ambassadeur ? Il ne peut exister entr'eux cette énorme différence. J'employai alors tous les mots Turcs que je savais pour lui faire entendre que ces Ministres étaient l'objet de la fête, qu'ils n'en étaient pas les baladins, qu'ils y dansaient pour leur plaisir, que l'Ambassadeur de France y danserait lui-même. Je persuadai difficilement. Cependant un objet que le Turc croyait sans doute plus intéressant l'occupa bientôt tout entier. Je ne vois plus votre femme, me dit-il.... Ah ! bon la voilà... Mais quelqu'un lui parle ! courez vite rompre cet entretien. Pourquoi donc, lui dis-je ? Il s'expliqua alors plus clairement, & j'entreprenais de le tranquilli-

ser, lorsque Madame de Tott, continuant à causer, entra dans le Sallon du jeu & disparut. Le Turc alors perdant toute contenance, se leve & m'entraîne; je me laisse conduire, & le spectacle de plusieurs tables où des femmes & des hommes se disputaient, n'était pas sans doute celui que son amitié redoutait pour moi.

Le souper fut servi, & mon ami s'apercevant qu'on se distribuait aux différentes tables, voulut s'en aller. Une inquiétude d'un genre plus sérieux paroissait l'agiter. Je le pressai de voir la fin de la fête. Tout est fini, me dit-il vivement, ils commencent à boire. Laissez-nous aller; & si vous m'en croyez, emmenez votre femme, & retirez-vous aussi. J'entends, lui dis-je; mais rassurez-vous, tout se passera plus tranquillement que vous ne pensez. J'insistai & je parvins à promener mes curieux autour des tables, & à les faire asseoir à celle qu'on leur avait préparée. Quelques verres de liqueurs, en leur donnant du courage, achevèrent de les persuader; ils restèrent jusqu'au matin, & m'apprirent en me quittant que si pareille fête se donnait entre eux, elle ne finirait pas sans trente assassinats.

Les connoissances morales que je venais d'acquérir, m'engagèrent à me former des liaisons capables de les étendre. Murad Molach, de la famille de Damat Zadé, qui depuis la conquête de Constantinople a donné dans chaque génération des Muftis à l'Empire, destiné lui-même à cette dignité, fut une de celles que je cultivai le plus. J'aurai souvent occasion d'en parler; & ce que j'aurai à en dire, en développant son caractère, servira également à éclairer sur celui de la Nation.

Pour suivre à-peu-près la marche des évènements dont j'ai été le témoin, jettons actuellement un coup-d'œil sur les incendies, qui ravagent trop fréquemment Constantinople pour n'en pas faire mention. Je choisis le plus frappant des tableaux de ce genre, je veux dire l'incendie qui consuma les deux tiers de cette immense ville peu de temps après notre arrivée.

Le Palais de France situé dans le faux-bourg de Péra, domine le port & la ville de Constantinople. Le feu prit le matin dans une maison près de la Marine & des murs du Serrail. Le vent qui soufflait du Nord, fit que l'incendie prolongea ces murs, & atteignit vers les sept heures le Palais du Visir situé à mi-côte. Le Grand-Seigneur s'y était transporté; mais ni ses ordres, ni les efforts qu'on fit pour préserver cet immense édifice ne purent le garantir, & le foyer qu'il forma donnant une nouvelle activité aux flammes, l'incendie continua à s'étendre dans le lit du vent avec la plus grande rapidité. On pouvait cependant espérer qu'en s'approchant de Sainte-Sophie, la masse de cet édifice lui donnerait des bornes; tous les secours s'étaient portés de ce côté, & l'on se flattoit d'y arrêter le progrès des flammes quand le plomb de la coupole, fondu par la chaleur de l'atmosphère, ruisselant par les gouttieres des pierres sur la foule des gardes & des travailleurs, laissa un champ libre à l'activité du feu. Dès ce moment, on ne pensa plus à le contenir, & l'on consentit à lui laisser dévorer tout ce qui se trouvait sur la direction du vent, jusqu'aux murs de la Marine, de l'autre côté de la montagne. La consternation était générale, &

cependant on s'estimait heureux de voir l'incendie arrivé à ce terme, quand le vent fauta à l'Est avec violence, prit en travers cette ligne de feu sur plus de douze cents toises d'étendue. Les flammes poussées alors vers le centre de la ville formèrent treize branches de feu, dont les racines en se réunissant successivement firent bientôt de Constantinople une mer enflammée.

Les efforts qu'on fit alors, au-lieu d'être secourables, ne firent qu'ajouter au désastre: un régiment entier de Janissaires, occupé à abattre des maisons à la tête d'une des branches de l'incendie, fut enveloppé par les deux branches latérales. Les cris de ces malheureux, portés dans des tourbillons de feu, avec ceux des femmes & des enfants qui subissaient le même sort, le bruit des édifices qui s'écroulaient, celui des planches enflammées poussées dans l'atmosphère par la violence du feu, le tumulte des habitants que l'incendie menaçait de toutes parts, & qui, pour se garantir de la plus affreuse misère, exposaient leurs vies pour sauver une partie de leurs biens; tout concourait à former un ensemble dont l'horreur ne peut être décrite.

Ce qui se concevra encore moins, c'est que la reconstruction de ces maisons n'était pas achevée, qu'un nouvel incendie les consuma de nouveau, sans qu'il ait été possible de faire prendre aux habitants aucune précaution pour s'en préserver. Sultan Osman, alors sur le trône, voulut vainement agrandir quelques rues, en percer de nouvelles pour la facilité des secours; les propriétaires se réunirent pour réclamer la jouissance entière du terrain de leurs peres: le Gouvernement qui n'avait

fu qu'ordonner quand il fallait payer, ne fcut auffi que céder à une réfiftance facile à vaincre; voilà le Despotifme.

On avoit dû voir que les vols qui fe commettent avec facilité, fous le prétexte de porter fecours aux maifons voisines du feu, avoient fouvent été le motif des incendies; & le Gouvernement en croyant y remédier par la défenfe de travailler à les éteindre, avant l'arrivée des principaux Officiers, n'avoit fait qu'augmenter le mal. C'étoit en effet donner aux flammes le temps de prendre de l'activité. Auffi cette loi fut-elle abrogée, on augmenta même le nombre des pompes. Gardées jufques-là chez les Gouverneurs des quartiers, elles furent distribuées aux différens corps-de-garde; ils eurent ordre de les transporter au premier befoin: mais qu'en eft-il réfulté? Que l'activité des pompiers ne les fait accourir que pour rançonner les malheureux, & arrofer la foule pour fe divertir; que les gardes, familiarifés avec ces déaftres, s'en font fait un jeu, & ajoutent à la mifere publique, en maltraitant les malheureux; que les travailleurs jettent inconfidérément fur le feu des aliments qu'ils devraient en éloigner, & que la multitude pille de tous côtés (1).

---

(1) La loi a prononcé contre ce genre de pillage; elle condamne le voleur à être précipié dans le feu; mais l'habitude de voir une foule de malheureux périr dans les flammes par la fréquence & la rapidité des incendies, fait que ce danger auquel on eft foi-même expofé journellement, confidéré comme fupplice, fe réduit à-peu-près au malheur de mourir dans fon lit. Les peines les plus féveres n'établiffent pas le bon ordre; il eft le produit d'une surveillance éclairée que le despotifme n'emploie jamais.

Le Visir & tous les grands Officiers de la Porte sont obligés d'aller au premier avis au lieu de l'incendie, afin d'y ordonner tout ce qui est jugé nécessaire. Le Grand-Seigneur lui-même ne se dispense jamais de s'y rendre : si le feu fait quelques progrès, les moyens de le transporter sont près au premier signal; il a jour & nuit des chevaux sellés & des bateaux armés à cet effet. Les grands Officiers ont la même précaution; & ces corvées qui sont fréquentes, interrompent souvent leur sommeil.

Des gardiens de quartiers appelés *Passévans*, sont destinés à veiller sur le feu pendant la nuit. Ils parcourent leur district armés de gros bâtons ferrés, dont ils battent le pavé, réveillent le peuple par le cri de *Tangenwar* (il y a du feu), & lui indiquent le quartier où il s'est déclaré. Une tour fort élevée, bâtie dans le palais du Janissaire Aga, domine tout Constantinople, ainsi qu'une autre tour construite à Galata : chacune de ces tours contient une garde qui veille constamment pour le même objet. C'est là qu'une espèce de tocsin, frappé sur de gros tambours, en accélérant l'allarme, la porte rapidement dans le canal, d'où un grand nombre d'intéressés accourent souvent trop tard à leurs boutiques, qu'ils trouvent brûlées ou pillées.

C'est aussi pour mettre les marchandises les plus précieuses à l'abri des flammes, & les préserver du pillage dans le cas de soulèvement ou d'incendie, que les Befestins ont été bâtis, ou par des corps de marchands, ou par des particuliers qui en louent les magasins. Ces édifices qui servent en même-temps de rues, sont élevés en pierre de taille, & vou-

tés en brique dans toute leur longueur. Ils rassemblent chacun des marchandises à-peu-près du même genre; mais si celui des Orfèvres est un des plus précieux, ce n'est ni par le goût, ni par le fini du travail. J'aurai occasion de parler ailleurs de l'industrie des Turcs.

Après le désastre dont je viens de parler, la résidence des Ministres du Grand-Seigneur fut transférée ( jusqu'à ce qu'on eût reconstruit le palais du Visir ) dans celui d'une Sultane; que le feu avait épargné; & M. de Vergennes, qui n'avait eu d'abord que le titre d'Envoyé de France, ayant obtenu celui d'Ambassadeur, se disposa pour la remise de ses nouvelles lettres de créances.

Said-Effendi, le même qui avait été Ambassadeur en France, était alors Grand-Visir. Nous nous rendîmes à son audience; nous ne comptions aller à celle du Grand-Seigneur que le second mardi, le premier étant trop voisin (1); mais le Sultan, qui se trouvait incognito à la Porte (2), fit dire à M. de Ver-

(1) Le Grand-Seigneur ne donne jamais audience aux Ambassadeurs que le mardi: c'est le jour du Divan du Serrail; il se tient dans le rez-de-chaussée d'une tour carrée qui en porte le nom. Le Visir, ainsi que les grands Juges d'Europe & d'Asie, le grand Trésorier, &c. y siègent sur des banquettes qui bordent cette salle. On y voit au-dessus de la place du Visir, en face de la porte, une petite fenêtre grillée & élevée de neuf à dix pieds, d'où le Grand-Seigneur peut entendre ce qui se passe au Divan; mais d'où il ne peut, ainsi qu'on a voulu le faire croire, ni être poignardé, ni poignarder personne.

(2) Cette expression désigne la résidence du Visir, où tous les Bureaux sont rassemblés, & où tous les autres Ministres de la Porte siègent dans le jour, pour vaquer aux affaires de leur Département.

gennes qu'il le recevrait le lendemain. Ce Prince, d'un caractère emporté, mais faible, impatient & curieux à l'excès, nous donna au retour une scène assez singulière. Nous le trouvâmes déguisé en homme de Loi, & seulement accompagné de son Sélictar (1) & de son Divitdar (2), tous deux déguisés Tchoadars (3); il s'était arrêté dans une rue pour nous voir passer, & notre marche pénétrant de-là dans l'*Atmeydan* (4), nous vîmes bientôt ce Prince arriver en courant à côté de nous, ou ralentissant sa marche près de M. l'Ambassadeur. Il l'accompagna jusqu'au bout de cette place; recommençant alors à courir, il traversa la rue à la tête de la première file, entra par une des portes du jardin du Serrail, en ressortit vers la Marine pour nous rejoindre sur l'échelle (5), où nous nous embarquâmes: il y resta jusqu'à notre départ, après quoi il rentra de nouveau dans l'enceinte de son Palais, où nous le perdîmes de vue.

Je remarquai que pendant tout le temps que ce Prince nous accompagna dans la place de l'Hippodrome, où nous avions également attiré plusieurs curieux, aucun d'eux ne fit le moindre mouvement qui pût le déceler; il n'y en avait pas un cependant qui ne le reconnût & ne fût effrayé de sa présence: mais le despo-

(1) Porte-épée qui fait l'office de Grand-Chambellan, & de Capitaine des Gardes.

(2) Secrétaire Garde de l'Écritoire Impériale.

(3) Valets qui accompagnent à pieds leurs Maîtres.

(4) Place de l'Hippodrome.

(5) Echelle, espèce de jettée en pierre ou en planches sur pilotis, pour faciliter l'abord des bateaux, l'embarquement & le débarquement de ce qu'ils transportent.

tifime veut maltriser & faire dissimuler jusqu'à la crainte même qu'il inspire.

Je n'entrerai dans aucun détail sur le cérémonial de l'audience du Grand-Seigneur, les voyageurs en ont assez parlé, pour que je me taise sur les différents traits d'humiliations que les Ambassadeurs essuyent dans ces occasions; il faudrait discuter les moyens de s'y soustraire, & je ne décris que les mœurs des Turcs.

Il y eut cependant de remarquable dans cette audience, que le Grand-Seigneur, au lieu de s'adresser à son *Visir* pour transmettre sa réponse, l'adressa lui-même à M. de Vergennes, auquel le Drogman de la Porte la traduisit, conçue en termes pleins de bonté pour cet Ambassadeur, & nullement formée sur l'étiquette. Cette réponse ne pouvait avoir été préparée; une sorte d'affabilité l'avait dictée au Prince.

Sultan Osman, d'ailleurs peu capable de cette énergie dont le despote a si souvent besoin, y suppléait par une impatience habituelle & quelques accès d'emportements. Séliktar Pacha, jeune, plein de confiance, & fier de la faveur de son Maître qui l'avait élevé au *Visiriat*, crut pouvoir se livrer sans crainte comme sans mesures à des concussions, dont les exemples multipliés excitèrent un murmure général. Ces plaintes qui arrivent toujours trop difficilement jusques au trône, parvinrent aisément au Sultan dans les courses qu'il faisait incognito; & ce Prince, outré contre son favori, le fit venir au Serrail en présence du Mufti qu'il avait mandé à cet effet. L'accès de sa colere fut si vif, que faisant une masse d'armes, il l'en aurait frappé lui-même, si le Chef de la Loi ne s'y fût opposé.

posé. C'était sans doute irriter la colère de Sultan Osman que d'en contenir le premier mouvement; elle ne tarda pas aussi à s'immoler sa victime, & le Visir congédié de l'appartement intérieur, mais suivi d'un ordre, fut arrêté entre les deux portes; (1) le Sélictar Aga lui retira le sceau de l'Empire, & sa tête coupée sur le champ, fut exposée dans un plat d'argent à la porte de la seconde cour, avant qu'on eût le moindre doute sur la faveur dont jouissait ce premier Ministre. (2)

Les Ulemats, ce fameux corps de gens de Loi qui se saisit toujours des restes de l'autorité quand elle faiblit, pour en opprimer l'autorité elle-même, contenu jusques-là par la faveur du Visir, crut pouvoir après sa mort dominer avec plus d'impunité. Les Ulemats disposèrent en effet de la faiblesse du Sultan jusqu'au degré qui ne pouvait manquer de l'irriter contre lui; sa fureur éclata contre le Mufti.

Le fanatisme qui par-tout a prononcé des loix sanguinaires ou absurdes, souvent l'une & l'autre, a établi en Turquie en faveur des Ulemats, que leurs biens ne pourraient être confisqués, & qu'ils ne pourraient être punis de mort, qu'en les faisant piler dans un mortier. On ne sent pas trop le plaisir qu'il y a

---

(1) L'issue par laquelle on pénètre de la première cour au Serrail dans la seconde, est fermée par deux portes entre lesquelles il y a des logements pratiqués dans les tours qui flanquent cette entrée; les portiers en occupent une partie; mais la pièce principale s'appelle le Dgellat Odassi, la chambre des bourreaux.

(2) L'écriteau portoit: « C'est ainsi que l'on traite ceux qui abusent de la faveur de leur Maître. »

d'être traité d'une manière aussi distinguée ; mais on apperçoit aisément que les exemples d'un supplice aussi horrible doivent avoir été d'autant plus rares , que les gens de Loi avoient plus d'intérêt à ne pas les laisser se multiplier. Ce fut sans doute aussi la confiance de l'impunité qui porta le Mufti à recevoir avec hauteur les menaces de son Maître , & cette résistance irrita Sultan Osman au point , qu'il ordonna de relever les mortiers que le laps du temps avoit enterrés. Cet ordre seul produisit le plus grand effet. Le corps des Ulemats , justement effrayé , se soumit , & le fameux Racub-Pacha , appelé au Visiriat , gouverna sans contradiction.

Racub joignoit , à l'esprit le plus séduisant , beaucoup de force dans le caractère. Jamais Visir n'a mieux possédé que lui les talents de sa place ; il savoit corrompre avec adresse , & intimider les plus audacieux : toujours perfide , toujours méchant , mais toujours habile & maître de lui-même , il comptait les hommes pour peu de chose , & leur vie pour rien.

Ce Ministre avoit précédemment occupé le Pachalik du Caire , celui de tout l'Empire qui lui convenoit le moins ; l'indiscipline de Beys Mamelucs , étayé par la force , ne lui avoit laissé que la ressource de la corruption pour se soutenir , sans en être moins exposé aux voies de fait. Il venoit d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son propre Divan , lorsque le Grand-Seigneur l'appella au Visiriat. Racub joignoit encore à tous les talents nécessaires au Despotisme , des connoissances utiles aux affaires de l'Empire ; il les avoit acquises au Traité de Belgrade , pendant

lequel il occupait la Charge de Mektoubtchy. (1)

Les différents emplois par lesquels ce Ministre avait successivement passé, ne laissant à personne l'espoir de lui être nécessaire, il trouva tout le monde disposé à servir ses volontés, & l'on remarqua bientôt que l'habitude de l'autorité les lui faisait exprimer d'une manière étrangement légère.

L'intervalle entre la mort de Sélictar Pacha, & l'élevation de Racub au Visiriat, avait été rempli par un grand nombre de Visirs, dont quelques-uns n'étaient pas restés quinze jours en place : nous étions fatigués des fréquentes audiences que ces mutations occasionnaient ; mais il ne fallait pas moins nous rendre encore à celle du nouveau Ministre. Les cérémonies d'usage dans ces occasions étaient terminées, & cependant Racub continuait à entretenir amicalement M. l'Ambassadeur, lorsque le Muzur-Aga (2) arrivant dans la salle, & s'approchant du Pacha, lui dit un mot à l'oreille. Nous observâmes bien qu'il n'en reçut pour toute réponse qu'un très-petit mouvement horizontal de la main : après quoi Son Altesse reprenant sur le champ un sourire agréable, continua à s'entretenir avec M. l'Ambassadeur pendant quelques instants encore. Nous sortîmes ensuite de la salle d'audience pour regagner le pied du grand escalier où nous remontâmes à cheval ; & neuf têtes coupées &

---

(1) Mektoubtchy est un des Ministres de la Porte du second ordre. Cette Place ne pourrait être comparée qu'à celle de premier Commis du premier Ministre, si elle existait.

(2) Le Grand Prévôt.

rangées en-dehors de la première porte, nous donnèrent en passant l'explication du geste que le Visir venait de faire en notre présence.

L'inutilité de presser de la sorte une exécution dont on peut toujours disposer avec une extrême facilité, pouvait faire présumer que celle-ci avait été ménagée pour établir notre opinion sur la prompte justice du nouveau Ministre; mais nous ne pouvions y voir que son atrocité: c'est le grand ressort du despotisme, il écrase toujours & ne punit jamais; c'est aussi le moyen que Racub employa constamment. (1)

Mais si tous les Grands de l'Empire étaient contraints de céder à l'usage que ce Visir faisait de ses principes politiques, il était réservé à une femme du peuple de lui résister impunément; & l'espece de sédition qu'elle occasionna intéressant la subsistance de Constantinople, il est important de faire connaître cette partie de l'administration Turque.

Le Grand-Seigneur qui fait publiquement le monopole du bled pour l'approvisionnement de la Capitale, reçoit cette denrée des Provinces maritimes où il a établi le droit d'Ichetirach: (2) Il consiste dans l'obligation de livrer au Grand-Seigneur, à un très-bas prix, une certaine quantité de bled qu'il fait transporter dans ses magasins par des bâtiments no-

(1) Sous un Gouvernement despotique, l'existence de chaque personne en place est nécessairement précaire: on ne peut s'y livrer à l'ambition de les occuper, sans mépriser sa propre vie. Quel cas pourrait-on faire de la vie des autres?

(2) Le produit de ce monopole appartient au trésor public; son administration est confiée au Tefdar (Grand-Trésorier).

lisés pour son compte. Il revend ensuite cette denrée en détail aux Boulangers, qui sont obligés de la recevoir & de la consommer au prix que sa Hauteſſe a fixé. Une ſuite néceſſaire de cette manière d'adminiſtrer, c'eſt la défenſe de l'exportation des bleds, la fripponnerie inévitable des Officiers qui contreviennent à l'ordre, le dépéřiſſement des grains emmagasinés & mal ſoignés, une nourriture ſouvent mal-ſaine, & la famine pour dernier réſultat.

Conſtantinople en étoit menacé ; le pain diminué de poids étoit conſidérablement augmenté de prix : on commençoit même à en altérer la compoſition, & l'on n'eſpéroit plus pour gagner le nouveau bled que ſur l'arrivée de ſoixante-dix bâtimens attendus de la mer Noire. Quand on apprit la perte de tous ces bâtimens, naufragés à la côte pour avoir manqué dans la nuit l'entrée du canal, Conſtantinople fut conſternée, & l'on ne peut ſans horreur que cet événement étoit occasionné par un genre d'abus qui ne paroît pas croyable, ſ'il n'exiſtoit encore aſſez conſtamment.

Deux ſanaux fort élevés & placés à l'embouchure de la mer Noire ſur les deux caps d'Asie & d'Europe, y ſont deſtinés à indiquer l'entrée du canal aux navigateurs. Le Gouvernement a pourvu à l'huile qui doit y être conſommée, & des gardes ſont payés pour les allumer & les entretenir journellement ; mais ce même Gouvernement permet en même-temps, la fabrication des charbons ſur toute cette côte, quoiqu'il ait pu ſe convaincre que, ſous ce prétexte, des habitans allumaient des feux capables de tromper &

d'égarer les navigateurs dans les temps orageux ; il devait savoir aussi que les gardes des deux Phares interceptent en même-temps la lumière des fanaux, pour se procurer des naufrages dont les débris leur sont utiles (1).

Des ordres expédiés dans tout l'Empire pour enlever les semailles au Laboureur, furent le premier moyen qu'on employa pour remédier au désastre. Les malheurs qu'on préparait pour l'avenir ne pouvaient être aperçus par l'intérêt du moment, seul intérêt du despotisme. On joignit encore aux moutures, des fèves & d'autres légumes farineux, & l'avarice qui profite de tout, s'empara des comestibles pour en altérer la qualité, sans suffire à la quantité.

Les gens constamment affaillis par un peuple affamé, demandèrent des gardes ; on n'y livra plus à chaque personne, qu'un gâteau de pâte mal cuite ; & les Turcs en s'y présentant, le pistolet ou le couteau à la main, y commettaient toutes sortes de désordres.

Dans cette détresse qui avait fait également resserrer le riz, la fermeté du Visir entretenait cependant une sorte de tranquillité dans la ville, lorsqu'une femme du peuple, vieille, mais courageuse, ameutant ses compagnes dans son quartier, grossit bientôt sa troupe en s'acheminant vers les magasins de riz ; elle insulte les gardes qui sur la route demandent

---

(1) L'humanité livrée à l'injustice se fait bientôt un jeu de tous ses crimes. Un désordre en produit toujours un plus grand ; ce produit est plus certain quand les loix en donnent l'exemple. Est-il un législateur qui ne doive pas être effrayé de ce dilemme ?

compte de cet attroupement. Le Janissaire Aga (1) accourt avec une garde nombreuse ; il est repoussé par les pierres qu'on lui lance ; les magasins de riz sont enfoncés, & le pillage commence, quand le Grand-Visir arrive lui-même. La vieille femme s'avance alors vers lui, le menace avec insolence, défie les forces de ses soldats, le harangue avec intrépidité, le persuade, ou plutôt lui fait sentir la nécessité de céder, obtient une portion de riz pour chaque combattant, & congédie sa troupe victorieuse.

Cependant l'excès des abus qui ramene momentanément à l'ordre, rendit pour quelque temps l'approvisionnement au commerce ; la famine disparut, mais les maladies préparées par de mauvais aliments, se mêlant aux miasmes de la peste, ce fléau commença ses ravages, il les étendit dans tout l'Empire,

Les recherches que l'on a faites sur cette maladie, n'ont encore produit que quelques opinions qui se contredisent, ou que les faits démentent. On avait pensé qu'elle étoit originaire de l'Egypte ; & l'on verra que mes observations faites sur les lieux détruisent absolument cette dernière conjecture.

Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'incertitude sur le foyer qui la conserve, ni sur les causes qui la propagent. On retrouve l'un & l'autre chez les marchands fripiers de Constantinople, & chez les particuliers qui conservent dans leurs coffres tous les vêtements, les fourrures même des personnes mortes de la peste. C'est sans doute prendre le moyen

---

(1) Le Général de l'infanterie.

le plus efficace pour en fomenter & en perpétuer le germe ; il se développe infailliblement sur les individus dont les humeurs en sont devenues susceptibles. Dans la saison où ces humeurs fermentent , les progrès sont plus rapides.

C'est aussi aux approches du printemps qui suivit la disette , qu'on aperçut les premiers indices de la peste ; elle emporta cette année plus de cent cinquante mille âmes dans la seule ville de Constantinople , & le nombre des morts arriva au degré d'autoriser des prières publiques pour demander à Dieu la cessation de ce fléau. Il est bon de remarquer que les Turcs le supportent patiemment sans se plaindre , jusqu'à ce que le bulletin journalier des enterrements qui sortent par la seule porte d'Andrinople soit de 999 : voilà le terme de leur résignation.

On n'observe jamais cette maladie dans sa naissance comme dans ses différents périodes que par la fréquence des enterrements ; mais ce fléau n'interrompt aucune affaire , & le mouvement qu'elles occasionnent , en entretenant la communication , augmente aussi les progrès du mal : cependant aucune remarque n'accuse l'air d'y contribuer , & l'habitude qui familiarise avec les plus grands désastres & les dangers les plus certains , procurent aux malades des secours aussi faciles , que les fièvres les moins épidémiques. Les Turcs trouvent encore dans une aveugle prédestination une plus grande sécurité.

Exempts de l'excès du même préjugé , les Grecs , les Arméniens , les Juifs ont étudié une sorte de remède dont ils paraissent user avec une espèce de succès ; ce n'est toutefois qu'après

qu'après que les premiers efforts de la maladie sont apaisés ; mais on remarque que chacune de ces nations s'est fait un régime différent qui ne peut convenir qu'à elle seule ; il faudrait sans doute attribuer cette singularité aux différentes manières dont elles se nourrissent. Il est encore plus sûr de douter de ce fait, que plusieurs Médecins assurent : je ne les garantis pas.

Les Européens sont les seuls qui prennent quelques précautions contre la contagion : une trop longue habitude les leur fait souvent négliger : mais ce n'est jamais sans le plus grand danger ; & ceux que leurs affaires n'obligent pas à une résidence absolue, se retirent d'autant plus volontiers à la campagne, pendant la peste, que cette maladie qui commence ses ravages dans le printemps, dure ordinairement jusqu'aux approches de l'hyver. L'isle des Princes, située à cinq lieues de Constantinople, à l'entrée du golphe que fait la mer de Marmora, vers l'ancienne Nicée, était le séjour que les Français avaient affectionné ; ils se sont depuis répandus dans différents villages, qui bordent le canal sur la côte d'Europe, & ceux de Tarapia & de Buyukdéré, réunissent aujourd'hui la plus grande partie des Ambassadeurs & des Négociants de toutes les nations ; le village de Belgrade, rend célèbre par Milady Montagu, avait joui long-temps de cette préférence, qu'un air devenu mal-sain lui a fait perdre depuis.

J'avais choisi le petit village de Keffely Keuy, pour me soustraire à toute communication pendant la peste, dont je viens de parler : ce village est situé près de Buyukdéré, où Murad

Mollach habitait l'été, & prenait quelques précautions, au grand scandale des vrais croyants. Je fus le voir, son goût pour l'ivrognerie que je pouvais satisfaire, & mon zèle pour m'instruire qu'il pouvait également favoriser, nous lièrent plus intimément.

Cet Effendi (1), né dans l'opulence, fils de Mufti, & destiné lui-même au Pontificat, ne connoissoit d'autre loi que sa volonté.

Entouré d'un nombreux domestique, toujours prêt à exécuter ses ordres, il s'étoit arrogé la propriété & la justice prévôtale du village de Buyukdéré; il avait encore étendu ses droits sur les deux villages contigus: faveurs, vexations, tout y dépendait de lui, & le Gouvernement, loin de contrarier cette usurpation, en renvoyant les plaignants, ajoutait à leurs malheurs celui de s'être plaints sans fruit, & le danger de passer pour s'être plaint. Un moyen aussi efficace de s'approprier le bien d'autrui, a long-temps fourni à Murad Mollach, des sommes proportionnées à ses dépenses. Jamais homme n'a su mieux que lui les multiplier, & je lui ai connu, depuis qu'il a été Kadilesker (2), neuf maisons dans chacune desquelles il avait femme, enfants, valets, cuisine pour les nourrir, des ouvriers bâtissant par-tout, des voisins qui le redoutaient, & des créanciers qui fuyaient sa présence.

---

(1) Effendi. homme de loi.

(2) Kadilesker; on devoit prononcer Kadi-el-ker: ces trois mots signifient Juge des troupes; il y en a deux, celui d'Europe & celui d'Asie; ce dernier a le pas sur l'autre: ce sont deux grands Juges, tout leur est soumis; dans un Gouvernement militaire, il n'y a que des soldats.

Quoique Murad n'eût encore que le titre de Mollach de la Mecque (1) lorsque je commençai à me lier avec lui, on peut juger qu'il jouissoit déjà d'une grande considération; elle lui attirait souvent la visite des gens en place, près desquels il avait lui-même des ménagements à garder.

Le Bostandgy Bachi, celui des Officiers extérieurs du Serrail, qui approche le plus souvent son Maître, celui qui par état doit lui rendre compte de tous les désordres, & qui fait fréquemment sa ronde pour les observer; dans une de ses courses maritimes, était venu jusqu'à Buyukdéré, où voulant faire une visite au Mollach, un des gens de celui-ci lui dit qu'il étoit allé se promener vers la prairie: le Bostandgi Bachi s'achemine pour l'y joindre. On se hâte aussi de venir avertir l'Effendi, qui se trouvait alors chez moi, où quelques bouteilles de marasquin l'avaient tellement occupé, qu'il me paraissoit hors d'état de s'occuper d'autres choses. Son homme arrive, lui annonce que le Bostandgy Bachi est dans la prairie voisine. Je cherche un expédient pour empêcher une entrevue que son état actuel me fait redouter pour lui. Il s'aperçoit de mes

---

(1) Mollach de la Mecque n'est qu'un titre auquel on parvient à son rang, & qui prépare à être Stamboul Effendissi, espece de Gouverneur & Lieutenant de Police de Constantinople; mais cette charge, ainsi que celle de Kadilesker & celle de Musti, ne suivent point l'ordre du tableau: parvenu au titre de Kiabé Molassi, Mollach de la Mecque, il faut attendre le choix du Grand-Seigneur, qui dispose de ces places à son gré, pourvu que le Sujet ait passé par la troisième & la seconde avant d'arriver à la première.

craintes. Vous allez voir, me dit-il en souriant, ce que le moral peut sur le physique : cependant il se laisse foutenir par ses gens, pour arriver jusqu'à la porte de la rue : là il les repousse, marche avec fermeté, entre précipitamment dans la mosquée, qui n'était qu'à dix pas, fait dire effrontément au Bostandgy Bachi, qu'il est en priere ; il se rend un moment après, où cet Officier l'attendait, reçoit ses hommages, le congédie, & revient ensuite rire avec moi de mes frayeurs.

Murad Mollach, trop accoutumé aux excès, n'était pas aisé à conduire ; il céda cependant aux instances que je lui fis, d'user plus modérément des liqueurs ; il consentit à ne se rendre que gai : nos conversations en devinrent plus intéressantes ; j'en ai extrait ce que j'ai déjà dit sur les femmes, & les siennes qui faisaient de fréquentes visites à Madame de Tott, enrichirent beaucoup mes connaissances à cet égard. Je voulus voir par mes yeux ce troupeau, que le Berger ne prisait guere ; j'entrai précipitamment dans l'appartement où elles étaient ; le cri fut général : il n'y eut cependant que les vieilles qui s'empresèrent à se cacher le visage ; mais je trouvai les jeunes bien vaines dans leur lenteur.

On peut juger que Murad Mollach, constamment dégoûté de celles qu'il avoit, n'en augmentait le nombre que pour se procurer de nouvelles esclaves, qu'il perdait bientôt de vue. J'étais un jour avec lui dans un de ses Kioks : nous prenions du café ; je travaillais à lui démontrer que puisque le système de sa prédestination n'obligeait pas un Turc à rester dans sa maison pendant qu'elle brûlait, il pouvait également s'en éloigner quand la peste s'y

déclarait ; & notre querelle devenait sérieuse , lorsqu'un petit enfant d'environ quatre ans , nuds pieds , mal vêtu , vint lui baiser la main. Le Mollach le caressé , me fait remarquer cet enfant , & lui demande quel est son pere ? C'est vous , répondit-il vivement. Quoi ! je suis ton pere ?... Et comment te nommes-tu ?... Jusuf... Mais quelle est ta mere ?... Katidgée. Ah ! bon , Katidgée... Oui , vraiment , me dit froidement l'Essendi ; je ne le connoissais pas. Comment , lui dis-je , vous ne connoissez ni vos enfants , ni leurs meres ? Si tout cela vous est étranger , à quoi vous intéressez-vous donc ?

## LE MOLLACH.

A peu de chose , j'en conviens ; mais convenez aussi que ce grand intérêt que vous paraissiez me reprocher , de ne pas sentir , est un peu fantastique. Né de l'illusion , n'est-ce pas l'amour-propre qui l'alimente ? Puis-je désirer une pareille ressource ? non , sans doute ; mais je suis curieux , c'est à quoi se réduit mon sentiment.

## LE BARON.

Je crois que c'est aussi celui de bien des gens , & je vous le pardonnerais , s'il n'était pas exclusif ; mais n'aimer rien , pas même ses enfants , c'est vivre dans l'abandon le plus triste , dans une solitude affreuse.

## LE MOLLACH.

Ce ne sont-là que de grands mots , cela n'éclaircit rien , cela ne donne aucune idée réelle ; soyons de bonne foi. Tous les hommes ont les mêmes sensations : leurs plaisirs ne diffèrent pas ; mais leurs préjugés , ainsi

que leurs usages, ont des variétés d'où résultent les sensations morales qui modifient les sensations physiques. Ne les confondons pas ; voudriez-vous assimiler les petits réglemens d'une petite société avec les loix éternelles de l'Eternel ?

L E B A R G N.

Pensez-vous donc que sans faire une comparaison aussi vaine & aussi absurde, on ne puisse croire au sentiment filial ?

L E M O L L A C H.

Il faut toujours croire ce que l'on sent, & sentir le plus que l'on peut. Mais il faut croire aussi, que tout ce que l'on sent, n'est pas tellement dans la nature, que ce soit lui manquer que de ne pas l'éprouver. Nous venons de convenir qu'il y a des sensations purement morales, qui en agissant sur le physique, le dominant, & ne lui appartiennent pas : on s'y livre, on les chérit par habitude ; elles sont peut-être précieuses, tout cela est possible. Vous voyez que je vous devine ; devinez-nous aussi. Il ne faut pas faire un grand effort pour appercevoir que la facilité de satisfaire tous ses goûts, conduit à l'indifférence ; c'est la faute de nos usages ; nous ne pouvons les changer, ils nous procurent des bénéfices sans charges, & des charges sans bénéfices : tout est compensé ; mais tant que je serai curieux, je ne serai point si malheureux que vous le pensez.

On pouvoit entrevoir que Murad étendoit cette curiosité au-delà des bornes prescrites ; mais c'est ce que sa métaphysique n'entreprendoit pas de justifier ; il se contentait d'en user librement.

Dans le nombre des gens qui l'environnaient, le nom de Haidout Mustapha m'avait plusieurs fois frappé : le premier mot signifie *voleur*. C'était en effet l'ancien métier de Mustapha ; il s'honorait encore de ce titre, & son maître lui ordonna de me raconter les crimes qu'il avait commis. Le narré de cent actions héroïques, n'auroit pas été fait avec plus de noblesse & plus de modestie que ce scélérat en mit à nous faire le tableau des assassinats & des infamies dont il s'était souillé. Un grand nombre de valets accourus pour jouir de ce récit, lui applaudissait ; & lorsqu'il eut fini : Convenez, me dit le Mollach, que ce coquin a bien du courage. Il y a au moins, lui répondis-je, une grande témérité à braver les loix en convenant de ses crimes ; & sans votre appui, je suppose qu'il en aurait déjà reçu le prix. Point du tout, repliqua froidement le Mollach, la loi ne peut plus rien sur lui, il n'a point été décrété pendant qu'il exerçait son métier, il ne peut être recherché après l'avoir quitté. (1)

Ce même homme, chargé ensuite par son maître du soin d'une espèce de bergerie, la surveillait avec un de ses camarades, qui fut trouvé mort d'un coup de hache dans la même cabane où ils couchaient ensemble. Haidout-Mustapha vint effrontément annoncer cet événement. Il passa pour constant qu'il étoit le meurtrier ; mais le fait étoit sans doute trop

---

(1) Les voleurs sont en Turquie, comme les Chamberlands ; s'ils échappent aux Jurés, & que du produit de leurs bénéfices, ils achètent une Charge, ils sont libres d'exercer leurs talents : un Pachalik en Turquie vaut la maîtrise.

récent pour qu'il osât encore s'en vanter. Cependant le Mollach qui n'en doutait pas, le gardait toujours à son service, & se faisait accompagner dans ses promenades par ce brave homme qui donnoit de si fréquentes preuves de courage.

Les inconveniens de la chasse, dans un pays où les coquins sont plus communs que les perdrix, m'avaient fait préférer la pêche où je pouvois présumer plus de tranquillité. Je jouissais fréquemment de ce plaisir, en me transportant en bateau dans une anse de la côte d'Asie, près de l'embouchure de la mer Noire, & en-dehors des derniers Châteaux que les Turcs avaient alors. Quelques jeunes gens m'accompagnaient; nous prenions chacun nos fusils, pour tuer, chemin faisant, des gabians, espece d'oiseaux aquatiques dont le canal est couvert. Deux bateliers Grecs conduisaient notre bateau, & servaient à amorcer nos lignes dormantes, & à jeter nos filets.

Nous étions six tireurs, & l'attrait des oiseaux nous ayant fait traverser le canal, pour gagner la côte d'Asie que ces animaux affectionnent plus particulièrement à cause des courants, nous la prolongeâmes en les fusillant de temps en temps. Cette disposition nous força à passer près du Château d'Asie, devant lequel j'abattis un gabian. Un Officier des Bostandgis qui y commandait, était accroupi au pied de son donjon, où il respirait gravement avec la fumée de sa pipe, tout l'orgueil de son autorité. Il nous fit un signe d'aborder, que mes bateliers me firent remarquer. Je lui demandai alors ce qu'il vouloit: Vous parler, dit-il; & moi je n'ai rien à vous dire, ajoutai-je. Je vais à la pêche à tel en-

droit ; si vous aimez la promenade , venez-y , je vous écouterai. Le Turc affectant alors quelques égards pour moi , déclara qu'il n'en voulait qu'à mes bateliers , qui d'abord effrayés , jugerent que c'était pour les rendre responsables du coup de fusil que j'avois tiré près du Château ; mais je les rassurai bientôt par la promesse de ne pas les abandonner. J'invitai de nouveau le Turc à venir à la pêche , s'il en était curieux ; & piqué sans doute de mon ton de mépris , il me répondit froidement : J'irai vous y trouver. Nous continuâmes notre route.

Dans le nombre des jeunes gens qui m'accompagnaient , un seul paroissait inquiet de la réponse du Turc. Né dans le pays , il avoit sucé avec le lait une crainte pusillanime dont nous nous amusions , en lui disant à tout moment : Voilà les Bostandgis qui viennent. Aucun de nous ne croyait en effet qu'ils vinssent nous chercher , & nous n'apercevions aucun motif assez grave pour les y déterminer. Cependant nous entrions à peine dans l'anse poissonneuse où nous comptions nous amuser , que nous aperçûmes réellement le bateau de garde qui venait à nous.

Il fallut alors nous résoudre à guerroyer ; cela pouvait avoir des suites fâcheuses ; mais nous étions si éloignés de tout secours , qu'il fallait bien nous déterminer à être battants ou battus. Il n'y avait pas à hésiter. Je m'emparai du commandement ; politique , militaire , tout me fut soumis. J'ordonnai d'abord à mes bateliers de jeter leurs lignes & leurs filets , afin que cette opération observée par l'ennemi , fit preuve de bonne contenance. J'assurai aussi mes deux Grecs qu'il ne leur arriverait

rien ; & nos armes étant préparées , je donnai ordre à la mousqueterie de coucher en joue les Bostandgis , lorsque je ferais cette politesse à leur Officier , mais en observant sur-tout de ne pas tirer avant moi. Ces dispositions faites , & le bateau Turc déjà près de nous , je crus qu'il était de la dignité Européenne d'aller sur lui. Ce drôle avait aussi sa dignité Turque ; & voulant interpréter ma démarche , comme une preuve de ma soumission , il cessa de ramer pour m'attendre. Je changeai aussitôt de manœuvre pour m'en éloigner , & sur l'invitation qu'il me fit de continuer de m'approcher , je lui répondis que c'était à lui à venir me chercher , s'il persistait à vouloir me parler. A la bonne heure , me dit-il ; cependant mon bateau présentait alors le côté à la proue du sien , qui était d'ailleurs beaucoup plus gros. Il donna ordre à ses gens de ramer de manière à nous couler bas , en nous passant sur le corps. C'est aussi ce qui serait arrivé infailliblement , si en prenant mon parti de le coucher en joue , mouvement qui fut suivi par mes camarades , je ne lui eusse crié en même-temps que s'il donnait encore un coup de rames , je le tuerais comme le gabian. Le seul aspect du bout de nos fusils avait fait changer le gouvernail , & abattre toutes les rames de mes braves. Nos bateaux se prolongerent ; & tenant toujours les ennemis en respect , nous ouvrîmes la conférence.

Jeus quelque peine d'abord à m'y procurer le principal rôle , parce que le Turc auquel je venais d'en imposer disait aux bateliers : Ce Franc ne m'entend pas , parlez vous autres. Il faudrait connaître le degré de bassesse d'un Grec vis-à-vis d'un Turc , pour juger de l'in-

folence de mes bateliers, en répondant à l'Officier que je parlais le Turc mieux que lui. Il fut enfin forcé de s'adresser à moi.

L E T U R C.

Constantinople a-t-il passé sous le joug des infidèles ? de quel droit osez-vous résister à la garde qui veille à la sûreté & au bon ordre du canal ?

L' E U R O P É E N.

Et de quel droit osez-vous vous-même violer les engagements de votre Maître en molestant ses meilleurs amis ?

L E T U R C.

Je ne vous moleste point ; mais il est défendu de chasser sans permission : montrez-moi l'ordre qui vous y autorise.

L' E U R O P É E N.

Où avez-vous vu qu'on tuât des lievres dans un bateau ? Je suis à la pêche, elle est libre.

L E T U R C.

Non, rien n'est libre ici, pas même les promenades, & j'ai un long firman (1) auquel vous devez vous soumettre.

L' E U R O P É E N.

Oui, quand je l'aurai vu.

L E T U R C.

Vous ne savez pas lire.

---

(1) Ordre émané de la Porte au nom du Grand-Seigneur.

L'EUROPÉEN.

Mieux que vous : mais je le vois , vous n'en avez point ; vous êtes un drôle qui cherchez de faux prétextes ; nous sommes en regle.

LE TURC.

Comment ! n'avez-vous pas tiré un coup de fusil vis-à-vis la forteresse Impériale.

L'EUROPÉEN.

Devant vous , j'en conviens ; mais devant la forteresse cela est impossible , à moins que vous ne donniez ce nom à un mauvais pigeonnier au pied duquel vous étiez assis : cela n'était pas sans doute bien respectable ; & je vous ferai repentir de votre insolence : le Bostandgi-Bachi est de mes amis ; je le prierai de vous faire donner cent coups de bâton à ma porte ; c'est un petit divertissement que je veux me procurer.

LE TURC.

Pourquoi vous fâchez-vous , vous ai-je donc fait quelque mal ?

L'EUROPÉEN.

Non , sans doute , grace à mon fusil , qui vous a fait peur.

LE TURC.

Ne peut-on s'expliquer avec vous sans vous mettre en colere ? Moi je ne me fâche pas ; je suis de vos amis ; traitez-moi de même , & amusez-vous.

L'EUROPÉEN.

Oh , je vous entends ; une piastre vous ferait grand plaisir , mais vous ne l'aurez pas.

## L E T U R C.

Quoi ? rien.

## L' E U R O P É E N.

Non , rien que de la pluie qui va vous mouiller si vous ne vous dépêchez de gagner votre pigeonnier. Adieu.

Cette aventure terminée par la retraite des assaillants, & à la vue de plusieurs pêcheurs Turcs habitués sur cette côte, nous procura de leur part, l'accueil le plus favorable, & nous les trouvâmes, en mettant pied à terre, beaucoup plus prévenants que de coutume. Je ne négligeai pas à mon retour de porter plainte au Bostandgi-Bachi contre l'Officier; il eut ordre de me faire des excuses, & nous devînmes les meilleurs amis.

Il y eut cette année à Constantinople un de ces vents redoutés dans toute l'Asie, que les Turcs nomment *Cham Tely*, vent de Damas : il souffle du Sud-Est modérément, mais en chargeant l'air d'une brume terreuse qui l'obscurcit, & qui contribue sans doute encore plus que son excessive chaleur, à étouffer les voyageurs & les gens de la campagne, qui ne savent pas se préserver en respirant de temps en temps la bouche contre terre : dans les maisons même, on en est très-incommodé, & j'étais contraint, pendant les trois jours que ce vent dura, d'appuyer souvent la bouche contre la muraille, pour respirer plus commodément.

A ce vent-là près qui souffle très-rarement, le climat de Constantinople ajoute encore à la beauté du site. On n'y connaît guere que les vents du Sud & du Nord; ils se succèdent toujours, & se disputent souvent à la

pointe du Serrail. Les derniers sont presque alifés en été ; ils se calment au coucher du Soleil , & ne commencent à souffler que vers les dix heures du matin , & dans les grandes chaleurs beaucoup plus tard. C'est en hiver que les vents du Sud regnent communément ; ils succèdent infailliblement aux ouragans de neige que le Nord y apporte , & qu'ils fondent avec une extrême promptitude. On observe cependant que le premier jour du vent de Sud après la neige, apporte toujours sur Constantinople un froid vif qui y procure les plus fortes gelées ; il s'adoucit ensuite , opere le dégel , & donne quelquefois d'assez grandes chaleurs.

La situation du mont Olympe , constamment couvert de neige , cause ce phénomène , & en fournit l'explication. Cette haute montagne , au pied de laquelle est bâtie l'ancienne ville de Brouse , est située en Asie , en vue & dans la direction du méridien de Constantinople. Les nouvelles neiges qui y sont portées par les vents du Nord , y fournissent au premier soufle de vent du Sud , un froid excessif que ce vent porte d'abord sur Constantinople , & ce n'est qu'après avoir nettoyé l'atmosphère de cet air glacé , qu'il reparait avec le caractère qui lui est propre. La position de cette ville fait aussi que les orages qui y sont assez fréquents , sont toujours suivis d'un éclairci rapide au Nord-Ouest dont le vent amoncelle bientôt tous les nuages sur l'Asie mineure. C'est du moins le tableau que le ciel de ces contrées présente le plus communément.

Les brises du vent du Nord en rafraichissant le canal , se réunissent à la beauté des dif-

férents sites qui le bordent sur les deux côtes d'Asie & d'Europe , pour y attirer tous les Grands de l'Empire qui se rendent l'été dans leurs maisons de campagne ; & si les plus beaux emplacements sont occupés pour loger le Grand-Seigneur , ou le recevoir dans les promenades , ces palais y servent aussi à la décoration du canal. Ils y fournissent des points de vue d'autant plus agréables , qu'on n'aperçoit nulle part la nature fatiguée par des plantations alignées , des élaguements en berceaux & des massés de pierres destinées à substituer une terrasse sablée & brûlante à une pelouse naturelle & fraîche que les Turcs préfèrent.

Ce n'est peut-être ni au défaut d'art , ni au bon goût qui prise la simplicité qu'on doit attribuer le soin que les Turcs ont de conserver la nature pour en jouir telle qu'elle se présente ; ils chérissent sur-tout l'ombre des grands arbres , ils sacrifient pour les conserver jusqu'au plan de leurs maisons. J'en ai vu une où un bel orme de plus ancienne date que le propriétaire , avait été conservé par l'architecte dans le milieu d'une galerie qu'il traversait pour en ombrager le toit. Tous les arbres d'un terrain y sont conservés , de quelque manière qu'ils y soient placés , ils reglent communément le dessein des bâtimens , & cela sans doute , parce que si dans un climat chaud , l'ombre des grands arbres est nécessaire , sous un Gouvernement despotique , il faut jouir de ceux qu'on trouve , on n'a pas le temps de les voir croître.

Hanum Sultane , niece du Grand-Seigneur , habitait pendant tout l'été le canal où elle avait un joli palais : son oncle la visitait sou-

vent, & cette Princesse avait assez de crédit sur l'esprit de Sultan Osman pour autoriser la médifance. Jeune encore, & mariée depuis long-temps, elle n'avait guere connu son mari; il avait été nommé à un Pachalik peu de temps après son mariage. L'intérêt des Visirs le tenait éloigné. Les loix ne permettaient pas à la Sultane de l'aller joindre, & le sentiment de l'oncle pour la niece n'était peut-être pas propre à rapprocher les deux époux.

L'abus qu'on fait en Europe du mot de Sultane, m'invite à quelques observations qui serviront, j'espere, à détruire l'erreur où l'on est à cet égard.

Le mot *Sultan* n'est qu'un titre de naissance réservé aux Princes Ottomans nés sur le trône, & à ceux de la famille Guinguifienne. Ce mot, qui se prononce *Soultan*, est sans doute aussi la véritable étymologie de *Soudan*, & ce titre pouvoit être en Egypte substitué à celui de *Roi*; mais en Turquie, ni en Tartarie, il n'entraîne aucune idée d'autorité souveraine. Le titre de *Kam* est particulièrement affecté au Souverain des Tartares; il équivaut à celui de *Cbach*, qui signifie *Roi* chez les Perses, & sert de racine à *Padi Cbach*, *Grand Roi*, dont l'orgueil de la Maison Ottomane s'est emparé pour le disputer ou l'accorder à des Puissances qui n'ont peut-être pas aperçu qu'il y auroit eu plus d'adresse & de dignité à méconnaître ce titre, qu'à y prétendre.

Celui du Sultan rend habile à succéder, & l'ordre de succession établi chez les Turcs, appelle toujours le plus âgé de la famille: il doit, comme on l'a déjà dit, être né sur le Trône.

Sultan

Sultan Mahamout, mort sans enfans après un regne de vingt ans, laissa l'Empire à son frere Osman, l'aîné de quatre fils qui restaient de Sultan Achmet leur pere, détrôné par une révolution. Mustapha, qui succéda à Osman, Bajazet, mort dans le Serrail, & Abdul-Amid, qui regne aujourd'hui, étaient à-peu-près du même âge qu'Osman, & celui-ci en ne laissant point de postérité menaçait sa famille d'une entière destruction, si son regne eût été aussi long qu'il pouvait l'être. Il ne dura que trois ans; & Sultan Mustapha donna bientôt deux héritiers à l'Empire, dont un seul vit aujourd'hui dans la personne de Sultan Sélim, enfermé après la mort de son pere, mais destiné à succéder à son oncle Abdul-Amid, au préjudice de ses cousins nés & à naître. On peut espérer que ce Prince, jeune encore, montera sur le Trône dans un âge capable d'assurer la durée de la dynastie des Princes Ottomans, que cet ordre de succession a déjà plusieurs fois menacé de détruire; événement qui suffirait pour anéantir aussi l'Empire, à la possession duquel aucune loi n'appelle les Princes Ginguisiens. Ce préjugé, qui s'est accrédité, m'a invité à m'en éclaircir avec le Kam des Tartares, & ce Prince m'a garanti qu'il n'avait nul fondement. On peut cependant présumer que dans le cas de l'extinction de la famille Ottomane, les factions qui déchireraient son héritage, décideraient les Gens de Loi à appeler au Trône un des Sultans Tartares, faute des branches collatérales que la faiblesse du despote, armée de la barbarie la plus atroce, coupe dans sa naissance.

Je ne parle point de celles que produiraient

les Princes que la politique resserre dans l'intérieur du Serrail, & auxquels on donne cependant des femmes; leurs enfants nés entre le Trône & l'Etat, n'appartiendraient ni à l'un, ni à l'autre. Le mensonge peut d'ailleurs sauver à la nature l'horreur de les favoir détruits. Le préjugé peut encore répandre l'erreur consolante que les femmes destinées à ces Princes font d'un âge à ne pas contraindre au crime.

Mais les filles & les sœurs du Grand-Seigneur, mariées aux Visirs & aux Grands de l'Empire, habitent chacune séparément dans leurs Palais; l'enfant mâle qui y naît doit y être étouffé dans le même instant, & par les mains qui délivrent la mere. C'est la loi la plus publique & la moins enfreinte. Nul voile ne vient cacher l'horreur de ces assassins: une lâche crainte les ordonne plus que l'intérêt du trône. Quel bien peut consoler ces malheureuses Princesses? Mais quelle nouvelle horreur! L'orgueil de leur naissance qui nécessite ce crime, plus monstrueux que lui, non content de la victime, étouffe encore le cri de la nature.

Si les filles seules échappent à cette loi meurtrière, elles ne conservent le titre de Sultane qu'en y joignant celui de Hanum, commun à toutes les femmes un peu aisées, & les enfants des deux sexes que ces Princesses peuvent conserver, rentrent alors par ce degré dans la classe générale. Aucun titre ne les distingue plus. Nés d'une petite fille du Grand-Seigneur, ils sont déjà dénués de toute influence des sentiments paternels. Le Bisaïeul les a perdus de vue dans l'obscurité de leur naissance.

Tel est l'ordre qui fixe le titre de Sultane chez les Turcs. Les Tartares, plus humains, parce qu'ils ne sont pas despotes, n'étouffent personne; ils se contentent de faire prendre au fils d'une Sultane, le nom, le rang & les titres du Mirza qu'elle aura choisi pour en être le pere.

Celle des Esclaves du Serrail, devenue mere d'un Sultan, & qui vivrait assez long-temps pour voir son fils monter sur le trône, est aussi la seule femme qui puisse à cette seule époque, acquérir sans naissance le titre de *Sultane Validé*, Sultane mere. Jusques-là, soignée dans l'intérieur de sa prison avec son fils, elle ne jouit que de la considération qu'il a pour elle. On apperçoit que le titre de Sultane favorite est d'autant plus absurde, que si elle est Sultane, elle ne peut avouer ce genre de faveur, & que si elle peut en jouir, elle n'est pas Sultane.

Le titre de *Bacbe-Kadun*, femme en chef, est aussi la premiere dignité de l'intérieur du Harem du Grand-Seigneur; elle a un appanage plus considérable que celles qui n'ont que les titres de seconde, troisième & quatrième femme; mais ces avantages ne désignent pas toujours la faveur actuelle. Le Grand-Seigneur régnant avait consacré ces distinctions à sa reconnaissance, en les conférant aux femmes qui avaient partagé sa retraite. Il peut en disposer à son gré en reléguant dans le vieux Serrail celles qui en sont pourvues. Aucune de ces quatre femmes ne sont épousées, elles représentent seulement les quatre femmes libres que la Loi permet. On peut présumer aussi qu'elles n'y sont que pour la représentation.

J'ai déjà dit que l'impénétrabilité du Harem du Grand-Seigneur, où quelques Médecins n'entrent qu'après qu'on en a écarté tout ce qui est étranger à la maladie qui les appelle, ne permettait d'en juger que par la connaissance des usages qui s'observent dans les Harems des particuliers.

Le palais même d'une Sultane, où, jusqu'à son mari, tout lui est également soumis, ne peut éclairer sur l'intérieur du Serrail. Ce n'est donc pas un rayon de lumière que je prétends porter dans cet antre vraiment inaccessible; ce ne sont point des objets de comparaison que je vais présenter, mais de simples détails, dont on doit être curieux; ils peignent les mœurs; & je me fais un plaisir de satisfaire à cet égard à l'empressement du public, en décrivant sous la dictée de Madame de Tott, une visite qu'elle a faite avec sa mere à Asma Sultane, fille de l'Empereur Achmet, & sœur de ceux qui lui ont succédé jusqu'à ce jour.

Sous le regne de Sultan Mahamout, cette Princesse, encore jeune & portée par l'exemple de son frere à une sorte de prédilection en faveur des Franks, desira de causer avec une femme Européenne. Ma belle-mere, quoique née en Turquie, suffisait à sa curiosité, & fut invitée avec sa fille à se rendre chez elle. L'Intendante de l'extérieur du Palais fut chargée de les venir prendre & de les conduire jusqu'à la Sultane. Arrivée au Serrail de cette Princesse, (le même où le Visir fut logé, ainsi que je l'ai dit, après l'incendie,) la conductrice fit ouvrir une première & une seconde porte de fer, gardée par des portiers différents, mais qui ne différaient pas de l'espèce ordinaire des hommes, non plus que le gardien

de la troisième porte, qui en s'ouvrant également à l'ordre de l'Intendante, découvrit plusieurs Eunuques noirs, lesquels un bâton blanc à la main, précédèrent les étrangères pour leur faire traverser une cour intérieure dont la garde leur était confiée, & les introduisirent dans une grande pièce nommée la chambre des étrangers.

La Kiaya Cadun, ou l'Intendante de l'intérieur, vint en faire les honneurs, & les esclaves qu'elle avait amenées avec elle, aidèrent aux deux étrangères à se démasquer, & à plier leurs voiles, tandis que leur maîtresse fut prévenir la Sultane de leur arrivée. Cependant la Princesse livrée aux préjugés de sa Religion, ne voulait recevoir la visite que derrière des jalousies, afin de voir sans être vue; mais ma belle-mère ayant déclaré qu'elle se retirerait, si la Sultane persistait à se cacher, les allées & venues pour cette négociation furent terminées par le consentement de la Princesse, qui en ajoutant une invitation de se reposer avant de monter chez elle, se ménageait pour elle-même le temps de songer à sa parure. Aussi ma belle-mère & sa fille, conduites quelque temps après par l'Intendante & un grand nombre d'esclaves à leur suite, trouverent-elles en entrant dans ses appartements, la Sultane richement vêtue, parée de tous ses diamants, & assise dans l'angle d'un riche sofa qui meublait son salon, & dont les tapisseries (1) &

---

(1) Les Turcs connaissent peu ce genre de luxe. On ne le retrouve que dans l'intérieur des Harems, où une espèce de rideau regne derrière les coussins, & couvre la muraille à moitié de sa hauteur; mais la salle du trône dépourvue de sofa, est tapissée entièrement.

les tapis de pied étaient d'étoffes de Lyon, or & argent, cousues par lez de différentes couleurs; des félicités (1) couverts de fatin rayé d'or, apportés & étendus devant la Sultane, servirent à les asseoir, en même-temps que soixante jeunes filles, richement vêtues & robes détrouffées, se partagerent à droite & à gauche en entrant dans la salle, & vinrent de chaque côté se ranger en haie, les mains croisées sur la ceinture.

Après les premiers compliments, les questions de la Princesse portèrent sur la liberté dont nos femmes jouissent. Elle en fit la comparaison avec les usages du Harem, & témoigna quelque peine à concevoir que la figure d'une jeune fille pût être vue avant le mariage par celui qui devait l'épouser; mais ces différentes questions débattues, elle tomba d'accord de l'avantage qui devait résulter de nos usages; & se livrant au sentiment de son existence personnelle, elle se récria sur la barbarie qui l'avait livrée à treize ans à un Vieillard décrépît, qui en la traitant comme un enfant, ne lui avait inspiré que du dégoût. *Il a enfin crevé*, ajouta-t-elle; mais en suis-je plus heureuse? Mariée depuis dix ans à un Pacha qu'on dit jeune & aimable, nous ne nous sommes pas encore vus.

La Princesse dit ensuite des choses fort honnêtes aux deux Européennes, donna ordre à son Intendante de les bien traiter, de les promener dans le jardin, de les y fêter, & de les lui ramener après pour terminer sa visite.

L'Intendante conduisit alors les étrangères

---

(1) Sélités est un petit matelas de coton recouvert d'une étoffe.

dans son appartement ; elles y dînèrent seules avec elle , tandis qu'un grand nombre d'esclaves n'étaient occupées qu'à les servir & à border en haie le tour de la table. Le dîner fini & le café distribué , on offrit les pipes que les Européennes refusèrent , & que l'Intendant ne se donna pas le temps d'achever , afin de conduire plus promptement ses hôtes dans le jardin : de nouvelles troupes d'esclaves avaient été disposées près d'un fort beau Kiosk où la compagnie devait se rendre. Ce pavillon richement meublé & décoré , bâti sur un grand bassin d'eau , occupait le milieu d'un jardin , où des espaliers de roses élevées de toutes parts , cachaient aux yeux les hautes murailles qui formaient cette prison. De petits sentiers très-étroits & cailloutés en mosaïque , formaient , selon l'usage , les seules allées du jardin ; mais un grand nombre de pots & de corbeilles de fleurs , en offrant à l'œil un petit fouillis agréablement coloré , invitait à en jouir dans l'angle d'un bon sofa , le seul but de ces promenades. On y fut à peine assis , que les Eunuques qui avaient précédé la marche , se rangèrent en haie à quelque distance du Kiosk pour faire place à la musique de la Princesse. Elle était composée de dix femmes esclaves qui exécutèrent différents concerts , pendant lesquels une troupe de danseuses , non moins richement , mais plus lestement vêtues , vint exécuter différents ballets assez agréables par les figures & la variété des pas. Ces danseuses étaient aussi de meilleure compagnie qu'elles ne le sont ordinairement dans les maisons particulières : bientôt une nouvelle troupe de douze femmes , vêtues en hommes , arriva pour

ajouter sans doute à ce tableau l'apparence d'un sexe qui manquait à la fête. Ces prétendus hommes commencèrent alors une espèce de joute, pour se disputer & s'emparer des fruits que d'autres esclaves venaient de jeter dans le bassin. Un petit bateau conduit par des bateliers femelles, également déguisés en hommes, donna aussi aux étrangères le plaisir de la promenade sur l'eau; après quoi ramenées chez la Sultane, elles en prirent congé avec les cérémonies d'usage, & furent conduites hors du Serrail par la route & dans le même ordre qui les y avait introduites.

On aperçoit dans ce tableau que les Eunuques étaient plus aux ordres de la Sultane, que disposés à la contrarier. Ces êtres ne sont en Turquie qu'un objet de luxe; il n'est même apparent qu'au Serrail du Grand-Seigneur, & dans ceux des Sultanes. L'orgueil des Grands s'est étendu jusques-là; mais avec sobriété, & les plus riches ont à peine deux ou trois Eunuques noirs, les blancs moins difformes, sont réservés au Souverain, pour former dans le Serrail la garde des premières portes; mais ils ne peuvent ni approcher des femmes, ni parvenir à aucun emploi, tandis que les noirs ont au moins dans le crédit de la place de Kïslar-Aga un motif d'ambition qui les soutient & les anime. Le caractère de ceux-ci est toujours féroce, & la nature offensée chez eux, semble exprimer constamment le reproche.

Quoique les fêtes de Tchiraghan (1), dont le Grand-Seigneur se donne quelquefois le

---

(1) La fête des Tulipes; elle est ainsi nommée, parce qu'elle consiste à illuminer un parterre, & que cette fleur est celle que les Turcs affectionnent le plus.

divertissement, ne puissent servir à faire juger de l'intérieur de son Harem, les détails pourrout en paraître intéressants, en donnant une idée de ses plaisirs (1).

Le jardin du Harem, plus grand sans doute que celui d'Asina Sultane, mais certainement disposé dans le même goût, sert de théâtre à ces fêtes nocturnes. Des vases de toute espèce, remplis de fleurs naturelles ou artificielles, sont apportés pour le moment, afin d'augmenter le fouillis qu'éclaire un nombre infini de lanternes, de lampes colorées, & de bougies placées dans des tubes de verre qui sont répétés par des miroirs disposés à cet effet. Des boutiques garnies de différentes marchandises, construites pour la fête, sont occupées par les femmes du Harem, qui y représentent sous des vêtements analogues, les marchands qui doivent les débiter. Les Sultanes, sœurs, nièces ou cousines, sont invitées à ces fêtes par le Grand-Seigneur, & elles achètent ainsi que sa Hauteesse dans ces boutiques, des bijoux & des étoffes dont elles se font mutuellement présent : elles étendent aussi leur générosité sur les femmes du Grand-Seigneur qui sont admises auprès de lui, ou qui occupent les boutiques. Des danses, de la musique, & des jeux du genre de la joute dont j'ai parlé, font durer ces fêtes fort avant dans la nuit, & répandent une sorte de gaieté momentanée dans un intérieur qui semble essentiellement voué à la tristesse & à l'ennui.

---

(1) On peut même croire que ceux dont il jouit habituellement sont moins vifs que ceux qu'il se procure, en illuminant ses tulipes.

C'est encore d'après Madame de Tott que je donne ces détails; ils lui ont été fournis par Hanum Sultane, que son oncle chérissait, & dont j'ai déjà parlé.

Mon beau-frere s'était lié d'amitié avec l'Intendant de cette Princesse, afin d'en diriger le crédit en faveur de ses amis ou pour les propres affaires. Le Chef de ses Eunuques était également bien disposé pour lui: la Sultane l'avait apperçu plusieurs fois à travers ses jalousies; il était d'une jolie figure, & tout s'était réuni pour lui attirer sa bienveillance. Privée depuis long-temps de son mari dont elle avait un fils & une fille, cette Princesse paraissait chercher à se consoler de son absence, & avoir profité du degré qui la rapprochait des particuliers, pour en adopter les mœurs. On appercevoit en effet autour d'elle de vives nuances de la jalousie qui regne entre les femmes Turques. Le soin qu'elle prit de coëffer elle-même Madame de Tott, qu'elle avait désiré de voir, déplut à celle de ses femmes qu'elle affectionnait le plus, au point de la faire vanouir, & Madame de Tott revint chez elle plus frappée des témoignages d'intérêt que la Sultane lui avait prodigués, que de la magnificence excessive qui régnait dans son Palais & parmi ses Esclaves.

Le Patriarche Kirlo occupait alors la chaire œcuménique de Constantinople. Cet homme né dans la lie du peuple, où par le fanatisme, il avait su se former un parti, s'était fait craindre des premiers de sa Nation, dont l'orgueil le méprisait. Aidé de quelques membres du Synode, il avait imaginé & soutenu la nécessité du baptême par immersion; l'anathème qu'il prononça à ce sujet dans sa

Métropole contre le Pape, le Roi de France, & tous les Princes Catholiques, acheva de déterminer son troupeau à se faire rebaptiser; & les femmes & les filles toujours plus particulièrement dévotes, accoururent à cette sainte cérémonie, dont la médisance faisait cependant un crime à l'Apôtre & à ses profélytes.

Outre l'insolence d'une excommunication qui ne pouvait avoir d'autre but que l'insulte, ce Patriarche, constamment occupé à alimenter le fanatisme de sa Nation, payait aux Turcs une récompense des vexations qu'ils faisaient éprouver aux Catholiques. Il étendit encore ses avanies sur les Evêques de son Eglise, qui osaient ne pas servir ses vues, & la barbarie la plus cruelle poursuivait ces malheureux despotis, après les avoir dépouillés du temporel. De ce nombre était Kalinico, Archevêque d'Amasie : il s'étoit réfugié dans notre quartier pour se soustraire à l'arrêt qui le relérait au Mont-Sinaï, & sollicitait le crédit de mon beau-frere auprès de Hanum Sultane, pour obtenir du Grand-Seigneur le recouvrement de son Archevêché. C'étoit sans doute une bonne œuvre à faire, mais qui n'eut excité probablement aucun intérêt en faveur de ce Prélat, si le desir de chasser Kirlo ne nous avait invité à faire de sa victime, son compétiteur. Pendant que mon beau-frere négociait cette affaire par l'entremise & le crédit de Hanum Sultane auprès du Grand-Seigneur, des gens apostés par le Patriarche pour enlever Kalinico, penserent un soir le saisir près de ma maison, où il eut à peine le temps de se réfugier. Ce fut aussi pour le mettre également en sûreté & à portée de ses

affaires, que je consentis à le garder dans un kiosk construit au-dessus des toits, où je le fis soigner & nourrir secretement jusqu'à son exaltation au Patriarchat, que mon beau-frere marchanda long-temps, & obtint enfin, moyennant une somme assez considérable spécifiée en sequins neufs (1).

Le Katti-Chérif (2) du Grand-Seigneur qui déposait Kirlo, & lui donnait Kalinico pour successeur, parvint au Vifir sans que ce Ministre eût eu aucun soupçon de ce qui se tramait. Ce fut aussi pour justifier une déposition aussi subite, que l'arrêt motivé en termes très-forts, supposait au Patriarche un esprit inquiet disposé à la révolte, finissait par l'injonction de prendre de bonnes mesures pour appréhender sa personne, & l'empêcher de se dérober par la fuite à l'exil du Mont-Sinaï où le même arrêt le relérait. Cependant les Ministres de la Porte aviserent aussi-tôt aux moyens de parer au danger imaginaire que leur pusillanimité leur faisait croire très-prefant. Des compagnies de Janissaires eurent ordre d'aller de grand matin s'emparer de toutes les avenues du quartier des Grecs : les gardes furent doublées dans les environs, & le Palais patriarchal encore plus soigneusement entouré, livra Kirlo sans aucune résistance à ceux qui devaient remporter cette victoire.

(1) Ce fut le Grand-Seigneur lui-même qui exigea cette clause : l'on fut obligé d'avoir recours à l'Hôtel de Monnoies pour la remplir, & la somme passa directement de dessous le balancier dans les mains du Sultan Osman, qui la partagea avec sa niece.

(2) Katti Chérif, signe imperial ou diplôme; il a force de loi, & doit être exécuté sans replique.

Ils le conduisirent sur le champ dans un bateau de charbonnier, où ils le consignèrent. A cette circonstance près qui n'ennoblit pas la scène, jamais Grec ne fut moins digne des précautions dont on illustra sa chute, & ses compatriotes étaient si loin de penser à le soustraire aux ordres du Grand-Seigneur, que, sans la circonstance triviale du bateau de charbonnier, leur vanité eût été satisfaite.

Il restoit à la Porte à installer son successeur, & elle n'aurait su où le trouver, si le Grand-Seigneur, prévenu sur les plus petits détails de cette affaire, n'eût indiqué sa demeure. Des gens du Visir expédiés sur le champ, vinrent le demander chez moi pour le conduire à la Porte; & ce malheureux Despoti (1), plus accoutumé à la crainte qu'à l'espérance, me suppliait de ne pas le livrer à ses ennemis, lorsque je lui annonçai son exaltation. Je ne pus le rassurer, mais forcé d'obéir, il suivit ses guides, en croyant suivre ses bourreaux, & fut proclamé Patriarche une heure après.

Je reçus le même jour des remerciements de sa part : il vint ensuite me voir en bonne fortune, pour me prier de lui ménager toujours sa retraite dont il croyait avoir bientôt besoin. Je m'aperçus alors que nous avions fait un assez pauvre choix.

C'était cependant pour moi une occasion favorable d'assister aux cérémonies qu'elle a conservées; & je me rendis un jour de grande

---

(1) Titre que les Evêques Grecs se sont attribués pour désigner le pouvoir absolu dont ils sont revêtus; mais dont le Grand-Seigneur leur fait mieux sentir la valeur.

lète à l'Eglise Métropolitaine. Des gens du nouveau Patriarche m'y attendaient, & me firent placer par son ordre dans une stalle à la droite de la chaire, où il vint bientôt se placer; & tout étant disposé pour commencer l'Office, il en descendit, & fut s'asseoir dans un fauteuil apporté à cet effet, & placé en face du *Sacra Sanctorum*. Là plusieurs Diacres procédèrent à le vêtir pontificalement, & lui mirent ensuite sur la tête une couronne de diamants fermée, & surmontée d'une double croix sur le globe.

Le Patriarche prit alors de la main gauche le bâton patriarchal, & dans la droite un petit cierge à trois branches, dont il ne tenait que deux, pour indiquer l'union du Pere & du Fils, sans y joindre le Saint-Esprit. Il observa la même forme, en pliant les deux doigts du milieu de la main, lorsqu'il donna la bénédiction: de cette manière, le Saint-Esprit, désigné par le petit doigt, reste isolé du Fils dont les Grecs ne croient pas qu'il procede. Le Patriarche fut alors introduit dans le Sanctuaire dont on ferma le rideau, & le peuple, dont l'Eglise était pleine, & qui jusq' alors avait observé un silence assez respectueux, commença à s'agiter aussi tumultueusement que les flots du parterre à nos Spectacles. A des ris indécents que ce mouvement occasionnait, se mêlèrent bientôt les cris des malheureux qu'on étouffait. Un de ceux-ci, après avoir été foulé aux pieds pendant quelque temps, fut élevé devant moi au-dessus des têtes tellement rapprochées & serrées, qu'avec le secours des mains qui le soulevaient, & le poussaient en-arrière, il parvint au fond de l'Eglise, où de cette étrange ma-

niere on l'envoya respirer. Cet événement que je considérai sans risque du haut de ma stalle, en froissant quelques oreilles, augmenta le tapage au point que le Patriarche ouvrant brusquement le rideau qui le cachoit au peuple, lui adressa un discours aussi peu modéré que le bruit qui en était le motif, & cette exhortation pastorale le termina *par envoyer le troupeau à tous les Diables*. Mais le calme qui résulta de cette exhortation ne dura guère; & le moment du sacrifice approchant, il fallut avoir recours à un moyen plus efficace que ne l'avoit été l'éloquence du Pontife.

Ce fut à grands coups de bâton que le Janissaire attaché au Patriarche rendit à l'assemblée l'attention qu'elle devait au saint Mystère qu'on allait lui présenter. Les portes latérales du *Sacra Sanctorum*-s'ouvrirent alors, & les Diacres en sortirent avec tous les instruments de la Liturgie grecque, pour venir les offrir successivement à la porte du milieu, où ils annonçaient l'un après l'autre & à haute voix chacun des instruments qu'ils portaient. La couronne patriarcale qui terminait la marche fut seule refusée, & ce témoignage du mépris des richesses, rapproché de l'adoration des saints Evangiles & des vases sacrés, ajoutait sans doute aux marques de respect que le Patriarche venait de donner.

Les dernières cérémonies de l'Office n'eurent rien de remarquable: j'accompagnai le Patriarche chez lui; il me retint à diner. Je profitai aussi de ma course au fanal (1) pour y rendre visite au Drogman de la Porte, dont

---

(1) Quartier des Grecs.

la famille particulièrement attachée à Madame de Tott, lui avait fait promettre d'aller passer quelques jours dans la maison de campagne qu'elle occupait sur le canal. Dans le nombre des Archontes (1) que je rencontraï chez cet Interprete du Grand-Seigneur, le nommé Manoly Serdar, (2) fidèlement attaché au sort de Racovitza, Prince de Valachie destitué, me parut avoir plus d'esprit & de connaissances que ses compatriotes. Il me séduisit surtout par le zèle désintéressé qui lui faisait préférer la médiocrité près de son ancien bienfaiteur, aux avantages que son ingratitude aurait trouvé au service des nouveaux Princes. L'appât d'aucun bien n'avait pu l'ébranler, & toutes ses démarches n'avaient que le rétablissement de Racovitza pour objet. C'est sans doute aussi dans cette vue & d'après l'opinion que l'élévation de Kasinus avoit pu lui donner du crédit de mon beau-frere, que Manoly Serdar, desirant de s'en rapprocher, fut aussi empressé de se lier avec moi, que je l'étais de connaître un homme qui pouvait m'éclairer sur le caractère & les mœurs de sa nation. Nos liaisons se fortifièrent à la campagne, où ce Grec vint se loger près de moi. Nous ne nous séparions plus, & je me plaisais à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs, sa nation ne conservait que l'orgueil & le fanatisme qui avait causé sa ruine. Cependant Manoly Serdar ne vivait plus que sur le capital qu'il avait amassé pendant le temps que son Prince Racovitza avait possédé

---

(1) Titre que les Grecs aisés s'arrogent encore.

(2) Serdar, mot Turc (Gouverneur).

la Principauté de Valachie, & je voyais avec regret que le luxe de sa femme, joint à un assez grand nombre d'esclaves, se réunissaient pour exposer sa vertu aux conseils de la nécessité, tandis que sa vanité éloignait ceux de l'économie.

La familiarité dans laquelle nous vivions me mettait à portée de bien apprécier son intérieur, & j'y découvrais journellement le mélange des mœurs Grecques & Turques. Une petite lampe constamment allumée devant le tableau de la Panaghia (1) éclairait en même temps les jeunes esclaves qui habillaient & déshabillaient le Serdar : ce Grec, ainsi que tous ceux assez aisés pour introduire chez eux le service Turc, avait aussi l'habitude de s'endormir après dîner sur son sofa, tandis qu'une femme, en écartant les mouches avec un grand éventail de plumes, rafraichissait l'air qu'il respirait. D'autres esclaves agenouillés à ses pieds, les frottaient doucement à nud avec leurs mains. Cette mollesse asiatique permet sans doute de soupçonner plus d'étendue à ces détails ; & les mauvais traitements que ce Grec faisait éprouver à ses esclaves pour les moindres fautes, font seulement connaître qu'ou la facilité est sans mesure, toute délicatesse est détruite.

Il fallut enfin me résoudre à acquitter la promesse que Madame de Tott avait faite à Madame la première Drogmane, de passer quelques jours chez elle. Nous nous rendîmes à sa campagne ; la famille étoit composée du vieux Drogman, dont les connaissances routi-

---

(1) La Vierge.

nières suppléaient à un esprit lourd, fort ignorant, & dont l'étude des langues étrangères s'était bornée à un mauvais Italien. Sa femme, d'un âge moins avancé, & dont la beauté avait été remplacée par un air majestueux, gouvernait l'intérieur de sa maison, & en faisait les honneurs avec une sorte de bonhommie qui cachait faiblement l'orgueil d'être, par la place de son mari, la première personne de sa nation. L'aîné de ses fils qu'on verra succéder à son père dans la Principauté de Moldavie, pour y finir malheureusement, était d'un caractère naturellement doux, mais faible & vain; le cadet, plus orgueilleux, annonçait déjà cet esprit d'intrigues & d'ambition qui a coûté la vie à son frère. Une fille aînée, veuve à dix-neuf ans, plus fraîche que la rose du matin, d'une taille svelte sans être grande, réunissait aux grâces les plus piquantes une modestie, une douceur & un air de langueur dont l'attrait était irrésistible. La cadette, moins jolie, mais vive & intéressante, venait d'être fiancée à un jeune Grec du voisinage. Ce futur époux fut sans doute curieux de faire connaissance avec nous, & nous étions à peine arrivés, que deux ou trois esclaves vinrent l'annoncer, en entrant précipitamment dans le salon où la famille était réunie : elles se jettent sur la fiancée, la couvrent de leurs robes, & l'enlèvent en criant comme des forcenées, *sauvez-vous, le voilà*. Nous vîmes en effet entrer ce jeune homme, qui, caressé par toute la famille, ne pouvait jeter les yeux sur l'objet de ses vœux que par surprise. C'est aussi ce qu'il avait souvent tenté, mais toujours sans succès. On le retint à souper, & la jeune fille fut reléguée jusqu'à son départ.

L'heure de se retirer étant venue, nous fûmes conduits dans une grande piece voisine, au milieu de laquelle on avait établi un coucher sans bois de lit & sans rideaux; mais dont la couverture & les oreillers effaçaient en magnificence la richesse du sofa dont cet appartement était décoré. Je prévoyais peu de repos sur ce lit, & je fus curieux d'en examiner les détails. Quinze matelas de coton, piqués, d'environ trois pouces d'épaisseur, posés l'un sur l'autre, formaient une base très-molle que recouvrait un drap de toile des Indes cousu sur le dernier matelas. Une couverture de satin verd, chargée d'une broderie d'or trait, relevée en bosse, était également réunie au drap de dessus, dont les bords retrouffés étaient fauxfilés tour-à-tour. Deux grands oreillers de satin cramoisi couverts d'une pareille broderie où l'on avait prodigué les lames & la canetille, s'appuyaient sur deux coussins du sofa rapprochés pour servir de dossier, & étaient destinés à soutenir les têtes. Une petite tour octogone en marqueterie d'ébène & de nacre de perle formait une table placée à côté de ce lit; elle supportait un grand flambeau d'argent, garni d'un cierge de cire jaune épais de deux pouces, haut de trois pieds, & dont la mèche grosse comme le doigt répandait une épaisse fumée. Trois soucoupes de porcelaine, remplies de conserve, de roses, de fleurs d'orange & de zestes de cédras, une petite spatule d'or à manche d'écaille, ainsi qu'un vase de crystal plein d'eau, environnaient cet obscur luminaire qui devait nous servir de bougie de veille: précaution dont on ne peut se passer par-tout où les maisons rapprochées peuvent faire craindre les funes-

tes ravages des incendies. La maison du Drogman était dans ce cas, & tout m'y préparait une mauvaise nuit. La suppression des oreillers aurait été une ressource, si nous avions eu un traversin, & l'expédient de les retourner n'ayant servi qu'à nous découvrir la broderie de dessous, il fallut enfin se résoudre à y étendre des mouchoirs qui ne nous garantissaient pas de l'impression des fleurs. Notre réveil ne pouvait être paresseux, & nous vîmes avec joie l'aube du jour que nous destinions à nous procurer des oreillers plus commodes pour la nuit suivante.

Une partie de pêche projetée la veille, précéda le déjeuner qu'on fit transporter en Asie, où une petite prairie, un café Turc, & quelques chariots couverts & trainés par de petits buffles, promettaient aux Dames tout ce que le pays offre de plus agréable. La pêche fut médiocre, les Dames furent bien cahottées; des femmes Turques qui se promenaient aussi nous furent très-incommodes par leurs questions, & se montrèrent fort insolentes dans leurs réponses. On rapporta de cette promenade quelques vases de lait caillé, du cresson recueilli dans une fontaine, & il n'y eut qu'une voix sur les délices dont on venait de jouir.

Nous trouvâmes à notre retour chez le Drogman, plusieurs femmes Grecques du voisinage, invitées à dîner, & qui s'y étaient déjà réunies. Une grande parure dans laquelle il était aisé de juger que la vanité avait été plus consultée que la saison, étalait sur un grand sofa des robes de velours noir ou cramoisi, chargées de grands galons d'or sur toutes les coutures. Le poids de ces vêtements joint à la chaleur qu'il faisait, rendit ces Dames

comme immobiles & presque muettes. On se dit cependant quelques lieux communs, on les répéta, & l'on se mit à table. Le dîner était servi à la Française, table ronde, chaises autour, cuillères & fourchettes, rien n'y manquait que l'habitude de s'en servir. On voulait cependant ne rien négliger de nos usages; ils commençaient à prendre chez les Grecs, autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglais, & j'ai vu une femme pendant notre dîner prendre des olives avec ses doigts, & les piquer ensuite avec sa fourchette pour les manger à la Française. Si les fantés ne sont plus à la mode chez nous, il n'en est pas moins agréable de retrouver cet ancien usage dans d'autres pays. Nos Grecs n'y manqueraient pas; les hommes s'acquittèrent même de cette cérémonie debout & tête nue; & ce qui paraîtra moins recherché, c'est que le même verre de vin fournit à toute la ronde. Après le dîner où la profusion régna plus que l'élégance & la propreté, la compagnie se rangea sur le sofa de la même salle où on avait servi le repas: les pipes succédèrent au café. On parla modes, on finit par médire, & c'est ce que j'ai vu de plus parfaitement imité d'après nos mœurs. Les jeunes filles s'amusaient pendant ce temps d'une escarpolette suspendue à l'autre bout de la salle où des esclaves la faisoient mouvoir. Les femmes voulurent aussi jouir du même plaisir, elles y furent remplacées par des hommes à longue barbe, & le tout-de-table, les échecs, le panguelo (1), terminèrent les divertissements de la journée.

---

(1) Espece de jeu qui ressemble au Belian.

Vers le soir toute la compagnie descendit pour prendre l'air sur l'échelle, espece de jettée qui s'avance dans la mer, pour faciliter l'abord des bateaux.

La Lune commençait à paraître, & le calme invitait à se promener sur l'eau, quand les cris confondus des battants & des battus avertirent de l'arrivée de Bostandgi-Bachi. Les fouris sont moins prompts à disparaître à l'approche du chat, que toutes ces femmes ne le furent à se cacher. Madame la premiere Drogmane & Madame de Tott qui n'avoient rien à en craindre, soutinrent seules l'aspect de ce grand Officier qui parut dans un bateau armé de vingt quatre rameurs. Il venait de faire châtier quelques yvrognes, & de faire saisir quelques femmes un peu trop gaies qui étoient tombées sous sa main. Il continua sa route en rafant l'échelle où nous nous saluâmes réciproquement.

L'orgueil des Grecs fugitifs cherchait déjà une excuse à leur crainte, quand un pêcheur interrogé en passant, sur la route que le Bostandgi-Bachi tenait, répandit une allarme bien plus vive, en annonçant, qu'après avoir abordé sans bruit le kiosk d'une Dame Grecque, & avoir écouté quelques minutes la conversation qui s'y tenait, cet Officier avait escaladé les fenêtres avec plusieurs de ses gens, & que c'étoit tout ce qu'il en savoit; mais c'étoit en apprendre assez pour que l'effroi fut général, ainsi que l'attendrissement sur le sort de la Dame du kiosk, & l'on se perdit en réflexions sur son sujet, quand le futur époux de la fille cadette du logis arriva pour faire fuir de nouveau sa fiancée, & satisfaire l'impatiente curiosité qui désolait la compagnie. Rassurez-

vous, dit-il à une de nos étrangères ; votre cousine & son ami en sont quittes pour tous les diamants, tous les bijoux & tout l'argent qu'ils avaient sur eux ; il n'y avait pas à hésiter : le Bostandgi-Bachi les a surpris, les a fait saisir pour les mettre dans son bateau & les conduire dans ses prisons ; son avarice l'a enfin rendu traitable, mais il les a laissés beaucoup moins contents de leur soirée qu'ils ne s'en étaient flattés.

La fureur des femmes Grecques ne connut plus de bornes après ce récit, & les discussions sur le droit & sur le fait ne furent interrompues que par le bruit de quelques autres petits bateaux, que la crainte du Bostandgi-Bachi faisaient paraître d'une grandeur énorme. Cependant dès qu'on était rassuré sur son compte, on ouvrait tous les avis propres à se soustraire à ses vexations, & l'on ne cessa de s'occuper de lui qu'après qu'on l'eût vu redescendre par le milieu du canal pour retourner à Constantinople. Alors la liberté de se promener en réveilla le desir. En très-peu de temps, la mer se trouva couverte d'un nombre prodigieux de petits bateaux où les Dames se promenaient au son des instruments. Notre compagnie se joignit bientôt à la flotille, on prolongeait les maisons, on critiquait les propriétaires, qui de leurs kiosks critiquaient à leur tour, & je prenais, chemin faisant, des notions dont le Bostandgi-Bachi aurait pu faire un grand profit.

Je m'étais mis de préférence dans un petit bateau avec le futur époux dont la figure & la gaieté m'avaient intéressé ; le jeune homme s'aperçut bientôt qu'il me plaisait, & me parla confidemment du chagrin qu'il avait de

ne pouvoir contempler sa Belle. Je fus touché de sa peine, & je lui donnai l'heure à laquelle je la lui ferais voir le lendemain. Il fut aussi exact au rendez-vous que je l'avais été moi-même à lui en ménager le moyen; mais une maudite esclave qui le guettait pensa déconcerter tous mes projets, en jettant le cri d'alarme. La Demoiselle apperçoit en même-temps mon protégé, & se sauve du côté d'un corridor à l'entrée duquel je courus la saisir, en appelant le jeune Grec, qui me joignit aussitôt. Cependant un renfort de deux harpies accourt du fond du corridor, en criant comme les oyes du Capitole; mais elles ne purent arriver assez promptement pour empêcher un baiser du futur, par lequel je fus bien-aîsé de franciser mes jeunes gens, après quoi nous lâchâmes notre proie aux ennemis qui venaient s'en saisir. Cependant le pere & la mere approuvèrent ma petite facétie, & nos fiancés obtinrent dans le même jour le droit de se voir librement.

Le Diako, espece de Précepteur ecclésiastique, auquel l'instruction de la Demoiselle était confiée, (c'est l'usage dans toutes les maisons Grecques) fut le seul qui blâma ma conduite; il en parla même avec assez d'emportement pour me faire juger qu'il regrettaient de ne pouvoir achever l'éducation de sa pupille.

Nous restâmes encore quelques jours chez le Drogman, dans le même cercle d'amusements, d'ennui ou d'impatience. Je revins ensuite chez moi, pour me reposer. J'y retrouvai Manoly Serdar, qui m'apprit en arrivant qu'un Grec, attaché comme lui à Raco-vitza, venait de l'abandonner pour passer au service du nouveau Prince que la Porte venait

naît de nommer. Manoly me parut exagérer ce crime avec une affectation qui me devint suspecte.

J'essayai de lui persuader que, pouvant lui-même être contraint par la nécessité à prendre un parti semblable, il devait par prudence ménager les termes, & ne point juger si sévèrement un homme, qu'il était peut-être à la veille d'imiter. Regardez-moi, dit-il, comme le dernier des hommes, si je varie jamais, & continuez à m'estimer, si je ne me rends pas coupable d'une aussi noire trahison : je lui promis l'un & l'autre, & je ne tardai pas à être dans le cas de lui tenir parole. En effet, il partit quelques jours après, pour aller, disait-il, essayer encore quelques démarches en faveur de son bienfaiteur ; mais j'appris qu'il venait de l'abandonner, en s'attachant également au service du nouveau Vayvode (1). Il m'écrivit lui-même pour me faire part de sa démarche, & pour me demander fort humblement ce que j'en pensais. Je sentis que les circonstances auraient pu le rendre excusable, s'il n'eût pas aggravé lui-même sa faute, par ses protestations d'honneur & de fidélité. Je lui répondis qu'il m'avait lui-même dicté l'opinion que je devais avoir de sa conduite, & que j'y tiendrais plus constamment qu'il n'avait su tenir à ses principes.

Cet homme est devenu lui-même Prince de Valachie, pendant la dernière guerre des Turcs ; mais cette place a plus servi à ses intrigues, qu'elle n'a montré ses talents, & je

---

(1) C'est le titre que les Turcs donnent aux Princes de Valachie & de Moldavie. On les nomme aussi Bey.

J'ai perdu de vue dans l'obscurité où rentrent tous ces êtres éphémères que l'avarice du despote fait briller un moment en vendant à leur orgueil une lueur passagère de son autorité.

On va voir Sultan Oïman obligé d'employer celle d'un Bas-Officier dans un fait peu important, mais singulier & digne de remarque.

Un Janissaire, ivre & pourlivi par la garde qui n'a ordinairement pour toute arme, que de gros bâtons, profitait de la supériorité que lui procurait son Yatagan (1), pour se défendre comme un lion; il avait déjà mis plusieurs de ses ennemis hors de combat; & fatigué de ses propres efforts, il se ménageait de nouveaux succès en se reposant sur les marches d'un Khan (2), tandis que la garde réduisait l'attaque en blocus. Le Grand-Seigneur qui parcourait fréquemment la Ville sous un incognito qui ne trompait personne, se trouvant à portée, s'approche du coupable, se nomme, lui ordonne de déposer son arme & de se rendre à la garde; mais rien n'émeut le héros, qui, nonchalamment couché, fixe son souverain, & menace le premier qui osera s'approcher. Sultan Oïman lui demande alors de quel Orta (3) il est. Sur sa réponse, il envoie chercher son Caracoulouctchi (4). On

---

(1) Espèce de couteau large fort long & recourbé sur le tranchant, il tient lieu de sabre.

(2) Lieux publics où logent les marchands & les voyageurs.

(3) Compagnie de Janissaires qui n'ont d'autres noms que le numéro du rang qu'elles tiennent entr'elles, & dans lesquelles le nombre des soldats n'est pas fixé. On compte près de trente mille Janissaires dans la trente-cinquième compagnie.

(4) Marmiton de la compagnie: il est un des Officiers de l'état-major.

court le chercher ; il arrive. Défarmez cet homme, lui dit le Grand-Seigneur, & conduisez-le au Château (1). L'Officier défait alors sa ceinture (2) qu'il tient de la main droite, s'avance auprès du rebelle, lui tend la main gauche, en lui disant : Compagnon, donne-moi ton couteau, & suis-moi : ce qui fut exécuté sans réplique, & avec l'air de la plus grande soumission.

Le préjugé aura toujours plus d'empire que la crainte, plus de force que le despotisme.

Sultan Osman fut bientôt lui-même obligé de payer à l'opinion, un tribut dont il fut la victime. En vain l'art des Médecins s'efforçait de rétablir la santé de ce Prince, en même-temps que la politique en cachait le dépérissement ; il dut enfin, cédant au mal, se renfermer dans son intérieur, & réserver ses forces pour se rendre chaque vendredi à la mosquée. Cette cérémonie publique, & que l'usage a consacré, ne pouvait être négligée sans exciter les clameurs des corps militaires & du peuple.

La contradiction que présente au premier aspect une loi qui contraint le despote, disparaît quand on réfléchit qu'elle est nécessairement dictée par le despotisme de la multitude ; l'objet de la crainte perpétuelle du des-

---

(1) Le château d'Europe sur le canal ; c'est-là qu'on envoie les Janissaires qu'on veut étrangler, & s'ils échappent de ce lieu de détention, ils en ont eu au moins la peur.

(2) Ceinture de cuivre qui pèse quinze livres, & avec laquelle ces Officiers peuvent assommer un Janissaire. Les soldats respectent infiniment ce signe d'un grade, qui, quoiqu'inférieur, a beaucoup d'autorité.

pote. Isolé dans l'impénétrabilité de son Serrail, sa vue seule peut prouver légalement son existence. On sent encore que, sans cette précaution, un Visir assez craint, ou assez adroit, pour dominer ou corrompre deux ou trois personnes après la mort de son maître, pourrait la céler assez long-temps pour tout entreprendre impunément.

Ce ne fut pas non plus sans occasionner des murmures très-vifs, que Sultan Osman se dispensa de paraître en public un vendredi, & ce fut pour les calmer qu'il se détermina le vendredi suivant à se rendre en cérémonie à Sainte-Sophie, la mosquée la plus voisine du Serrail; malgré l'état de faiblesse & de langueur extrême où l'avait réduit sa maladie. Ce Prince, à son retour déjà chancelant sur son cheval, & soutenu par les gens de pied qui l'environnaient, perdit connoissance entre les deux portes qui séparent les cours du Serrail; on lui jetta un chal (1) sur la tête, & il mourut quelques instans après avoir été transporté dans ses appartements.

Le Visir, le Mufti, & les grands Officiers de l'Empire se rendirent aussi-tôt au Serrail, pour vérifier la mort du Sultan Osman, & y saluer Mustapha III, l'ainé des Princes qui

(1) Etoffe de laine fine fabriquée en Perse & aux Indes, dont les Turcs se servent pour s'envelopper la tête, lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid, ou pour n'être pas reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les garantissent; mais les Princes d'Orient ne peuvent, lorsqu'ils paroissent au public, user de cette ressource, contre l'intempérie de l'air, l'usage les assujettit à s'en priver. Le motif qui les force à paraître, les oblige également à ne rien vêtir qui puisse empêcher de les reconnaître.

restaient de Sultan Ahmet. Dans le même jour, le canon du Serrail annonça cette mort au peuple, & les Muczzins (1), joints aux Crieurs publics, proclamèrent un nouvel Empereur.

Le deuil connu chez les Tartares, n'est point d'usage chez les Turcs. Mais si cette maniere d'honorer ses parents est indifférente, ce qui ne l'est certainement pas, c'est la promptitude avec laquelle ils enterrent les morts. Il semble que cette nation naturellement si grave & si nonchalante, n'ait d'activité que pour ce seul objet. Ils attendent à peine cinq ou six heures, pour rendre à leurs parents ce dernier devoir; & la crainte d'enterrer un homme en léthargie ne les arrête pas (2).

A cette abominable promptitude, les Turcs ajoutent une extrême célérité dans la marche de ceux qui portent la biere: les Mahométans croient l'ame du défunt en souffrance jusqu'à la fin de cette cérémonie.

Celle de l'enterrement du Grand-Seigneur ne differe des autres que par l'importance des

---

(1) Muczzins, Crieurs des Mosquées qui appellent les vrais croyants à la priere, en disant avec une espece de chant: Dieu est grand, Dieu est Dieu, il n'y a qu'un seul Dieu; accourez aux bonnes œuvres, accourez à la priere. Dieu est Dieu, & Mahomet est son Prophete. Cette dernière phrase est aussi la profession de foi.

(2) Les malheurs qui résultent de cet usage, ne sont presque jamais connus. J'ai cependant vu déterrer un Turc qui avait recouvré assez de force en revenant de sa léthargie, pour crier sous terre à se faire entendre; mais peu s'en fallut qu'il ne fût encore la victime des formes, ou plutôt de la crainte que le Juge & l'Iman déjà payés, avaient de restituer.

Grands Officiers qui l'accompagnent à sa mosquée. Chaque Empereur est dans l'usage d'en faire bâtir une, & dans la cour de cette mosquée, l'on construit la coupole sous laquelle son corps doit être déposé. Au reste, on observera que les Empereurs Turcs sont enterrés aussi promptement que leurs sujets.

Plus de trente ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de Sultan Achmet, pere du nouvel Empereur, n'avaient pas préparé à celui-ci des lumieres fort étendues. Renfermé pendant ce long intervalle dans l'intérieur de ses appartements avec quelques Eunuques pour le servir, & quelques femmes pour le défendre, la conformité de son âge avec celui des Princes qui devaient le précéder, lui laissoient peu d'espoir de régner à son tour. Une inquiétude plus réelle devait encore l'agiter. Ses deux freres n'avaient point donné d'héritiers à l'Empire. Le peuple en avait murmuré sous le dernier regne; & de nouvelles craintes ou de nouveaux murmures de ce genre pouvaient lui coûter la vie. Anciennement l'on avait attenté à ses jours par le moyen qu'une politique barbare emploie sans scrupule dans ce pays envers les Princes voisins du trône. Sa méfiance & l'étude de la médecine l'avaient préservé.

Ainsi que ses freres, ce Prince avait les jambes très-courtes, & ne paraissait grand qu'à cheval. Une pâleur qu'on attribuait aux effets du poison, de gros yeux à fleur de tête qui voyaient mal, le nez un peu applati, n'annonçaient aucune vivacité, promettaient peu d'esprit. Cependant le goût du changement décida la multitude en sa faveur. Les Grands le croyaient foible, & se flattaient de le gou-

verner. Le peuple espéra qu'il serait prodigue, & tout le monde se trompa. On verra cet Empereur dans des circonstances qui le feront connaître; & les bontés dont il m'a honoré, me fourniront l'occasion de développer les nuances de son caractère.

Le premier soin d'un Prince Ottoman qui parvient au trône, est de se laisser croître la barbe (1). Sultan Mustapha y ajouta celui de la teindre en noir, afin qu'elle fût plus apparente le jour de sa première sortie publique dont l'objet est d'aller ceindre le sabre. C'est la prise de possession, le couronnement des Empereurs Turcs. Cette cérémonie se fait toujours dans la mosquée de Youb, petit village renommé aussi par ses poteries & son laitage, & qui sert de fauxbourg à la ville, vers le fond du port. Tout fut disposé pour cette fonction, le neuvième jour, & dès le matin, toutes les rues, depuis le Serrail jusqu'à Youb, furent bordées des deux côtés par les Janissaires en habit & bonnet de cérémonie; mais sans armes, & les mains croisées sur la ceinture (2).

Les Ministres, les grands Officiers, les Gens de Loi, & généralement toutes les personnes qui, par état, sont attachées au Gouvernement, se rendent de bonne heure au Ser-

---

(1) Les Princes resserés dans le Serrail ne portent que la mouffache, ainsi que les jeunes gens qui ne laissent croître leur barbe que pour prendre un état. C'est ce qu'ils appellent communément devenir sages.

(2) Excepté la chaussure rouge, de grandes culottes bleues, & le bonnet auxquels ils sont assujettis; les Janissaires se vêtent de la couleur qui leur plaît, & ce n'est que dans la coupe de l'habit qu'on retrouve l'uniforme.

rail, afin de précéder le Grand-Seigneur dans sa marche. Cette marche commence, ainsi que nos processions, par les gens les moins importants qui défilent sans ordre. Ils sont tous à cheval, & chacun d'eux est entouré d'un groupe de valets à pied, proportionné à l'état & aux facultés du maître.

Les Gens de Loi sont remarquables par la grosseur de leurs turbans & la simplicité des houffes de leurs chevaux. Mais le groupe du Janissaire Aga présente le tableau le plus riche dans la classe des grands Officiers. Outre le nombre de valets qui environnent son cheval, il est précédé par deux files de Tchorbadgi (1), qui, à droite & à gauche, marchent à pied devant leur Général. Ces premiers Officiers, en bottes jaunes, les coins de leur robe retroussés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main, & coëffés d'un casque brodé en or, surmonté d'un grand pannache à la Romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on aperçoit le Janissaire Aga qui domine au milieu de la foule de ses gens; mais un objet vraiment curieux, c'est le vêtement de l'Âchet-chyBachy (2), qui marche à pied au milieu de deux files de Colonels, dont je viens de parler, & seulement quelques pas en-avant de son Général. Une énorme dalmatique de cuir noir, chargée de gros clous d'argent, recouvre un corset

---

(1) Colonel des Janissaires, dont le mot traduit littéralement signifie *donneur de soupe*.

(2) Chef de cuisine: chaque compagnie a le sien, qui fait l'office de Major, il veille à la subsistance & à la grande police; celui du Janissaire Aga fait l'office de Major-Général.

également

également de cuir, & non moins bizarrement décoré. Ce petit gilet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets & à charnière, qui soutient deux énormes couteaux dont les manches couvrent presque entièrement le visage du Major; tandis que des cuillers, des tasses & d'autres ustensiles d'argent, suspendus à des chaînes du même métal, lui laissent à peine l'usage de ses pieds. Il est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui oblige cet Officier à se vêtir ainsi, deux Janissaires doivent lui servir d'accolites pour soutenir son habit.

Le Tchaouche-Bachi, l'un des Ministres de la Porte, dont l'Office a essentiellement rapport aux affaires civiles, est précédé par les Huissiers dont il est le chef; chacun d'eux porte une plume d'autruche sur le côté de leur turban. Le Bostandgy-Bachi est également précédé par deux files de Bostandgys, le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge présentent au coup-d'œil une uniformité assez agréable. Ces différents Officiers de l'Empire saluent à droite & à gauche, les Janissaires qui bordent la haie & qui y répondent en s'inclinant, mais ils rendent cet honneur avec bien plus de respect, aux seuls turbans du Grand-Seigneur qui précèdent sa Hauteffe, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures chargées de leurs aigrettes n'étaient d'abord destinées qu'à changer celle que l'Empereur porte lui-même au cas où il le jugeroit à propos; mais cet usage de pure commodité devint dans la suite un objet de pompe & d'ostentation.

Ces turbans placés sur des especes de trépieds de vermeil, sont portés de la main

droite par deux hommes à cheval, entourés d'un grand nombre de Tchoadars, & ces Officiers doivent seulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à mesure que les Janissaires, au nombre de sept ou huit à la fois, se courbent profondément pour saluer les aigrettes Impériales.

Dans cette marche aussi curieuse à voir que pénible à décrire, le Visir & le Mufti, tous deux vêtus de blancs, le premier en fatin, le second en drap, marchent à côté l'un de l'autre, entourés de leurs gens, & précédés des chevaux de main & des Chatirs (1) du Visir. A côté de ce Ministre marchent les Alaytchaouches (2), qui font constamment mouvoir leurs bâtons d'argent garnis de petites chaînes assez semblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne jusques dans son propre palais. Un chariot couvert, grossièrement construit, mal sculpté, mais richement doré, contient un petit sofa, & suit ordinairement le Mufti pour le recevoir quand il est fatigué.

Viennent ensuite les Capitaines des Gardes de l'intérieur, & le grand & le petit Ecuyers qui précèdent les chevaux de main du Grand-Seigneur. Ces chevaux sont couverts de houffes très-riches qui traînent jusqu'à terre, & qui ne laissent appercevoir que la tête de ces animaux, dont le front est orné d'une aigrette de héron : ils portent aussi chacun une queue de cheval suspendue à la sous-gorge ; & sur

---

(1) Ce sont des especes de valet-de-pied distingués par des ceintures de vermeil.

(2) Espece d'huissier à verge appartenant à la dignité de Pacha.

la selle un fabre, & une masse d'armes passés dans le surfait, sont recouverts d'un bouclier. Chaque cheval est conduit par deux hommes à pied qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux. Immédiatement après suivent deux files d'Assékis (1) le fabre pendu en fautoir & le bâton blanc à la main; une troupe de Zulustchis (2) coëffés d'un casque de vermeil & la lance haute, marche également sur deux files & précède les Peisk. Ceux-ci, vêtus à la Romaine, portent des faisceaux que surmonte une hache d'argent, & marchent avant les Solacks (3), qui, chaussés d'une espèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, sont coëffés d'un riche casque, surmonté d'un panache en éventail dont les extrémités, en se réunissant, forment deux haies au milieu desquelles le Grand-Seigneur marche seul à cheval. L'aigrette du Prince domine au-dessus de ce superbe groupe. Son approche inspire un silence morne, les Janissaires s'inclinent profondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'Empereur à leurs regards; de son côté, Sa Hauteffe a l'attention de répondre à ce salut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche.

(1) Les Assékis sont un corps d'élite tiré de celui de Bostandgis.

(2) Les Zulustchis sont une autre sorte de troupe de l'intérieur; ils sont vêtus richement, & portent deux longues boucles de cheveux, qui, attachées au bonnet vers les tempes, descendent aussi bas que les épaules.

(3) Solacks veut dire *gauchés*, destinés à défendre la personne du Souverain. Ceux qui occupent la droite doivent tirer leurs fleches de la main gauche: c'est, sans doute, l'origine de leur nom.

Un nombre infini de *Tchoadars* environnent & suivent le Grand-Seigneur. Ils entourent en même-temps le *Séliktar-Aga* qui porte le sabre Impérial sur l'épaule, & est vêtu d'un habit d'étoffe d'or, & cet habit est le seul des habits Turcs qui joigne à la taille.

Le *Kislar-Aga* paraît ensuite suivi du *Kafnadar-Aga* (1) qui ferme la marche, & qui distribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le *Capidgilar Kiayassy* (2), & le *Bostandgy-Bachi* qui précède le Grand-Seigneur dans toutes ses sorties publiques, doivent à son retour au Serrail, mettre pied à terre au fond de la première cour pour venir au-devant de Sa Hauteffe : ils doublent leurs pas lorsqu'ils s'en approchent, se prosternent aux pieds de son cheval, & l'introduisent dans la seconde cour en marchant devant lui jusqu'au lieu où le Prince met pied à terre, & où les Officiers de l'intérieur le reçoivent.

Le fameux *Racub Pacha* qui venait d'enterrer son ancien maître & d'installer le nouveau, s'aperçut le premier que *Sultan Mustapha*, aussi ignorant, mais plus actif qu'on ne l'avait présumé, avait besoin d'être occupé. J'ai déjà peint le caractère de ce premier Ministre. On ne sera pas surpris d'apprendre que ses premiers soins furent d'exciter inhumainement son Maître à renouveler les Loix

---

(1) On fait que le *Kislar-Aga* est le chef des Eunuques ; il a pour second le *Kafnadar-Aga*, aussi noir, & pas moins Eunuque, dont l'emploi est celui de garde du trésor-particulier ; il est chargé dans les cérémonies de faire jeter au peuple l'argent destiné à cet usage.

(2) Capitaine des Gardes de la Porte.

somptuaires, & à les faire exécuter lui-même à toute rigueur; il voulait ainsi entretenir l'ignorance du Prince, & rendre son autorité odieuse au public.

Les premiers coups de cette autorité furent d'une violence & d'une barbarie extrême. Les crieurs publics n'avaient pas terminé la proclamation de la Loi, que le Grand-Seigneur déguisé, ainsi que les exécuteurs de ses volontés qui l'accompagnaient, punissait déjà ceux des Grecs, des Arméniens & des Juifs qui se trouvaient vêtus des couleurs prohibées pour ces trois nations. Un malheureux Chrétien mendiant qui portait une vieille paire de maroquin jaune (1) qu'il venoit d'obtenir de la charité d'un Turc, fut arrêté par le Grand-Seigneur, & cette excuse ne lui sauva pas la vie. Chaque jour éclairait quelque nouvelle horreur.

Les Turcs même furent compris dans la Loi; elle fixoit le genre des fourrures de chaque état; elle prononçait sur la forme de l'habit & sur la hauteur de la coëffure des femmes. Les Européens n'en furent exceptés qu'en se soumettant à porter les habits qui leur sont propres. Cela seul aurait dû, en les y assujettissant pour jamais, préserver les Ambassadeurs de l'humiliation de voir bâtonner leurs protégés, & de leur voir essuyer d'autres mauvais traitements dont les Turcs n'auraient pas même eu l'idée, si on ne leur eût jamais présenté que des habits étrangers.

Cependant deux événements malheureux vinrent ralentir cette vexation: ce n'est ja-

---

(1) Cette couleur est réservée pour la chaussure des Turcs.

mais que par de nouveaux désastres, que l'humanité soumise au despotisme, reçoit le soulagement de ceux qu'elle a soufferts, & je remarquerai à cet égard, que lorsqu'on interroge à Constantinople quelqu'un sur son âge, il répond toujours en citant l'année de la grande peste, celle de la famine, l'époque de telle rébellion, de tel incendie.

La flotte du Grand-Seigneur était dans l'Archipel occupée à tirer de ses malheureux habitants un tribut que cette forme de perception quadruple toujours, tandis que la caravane des pèlerins pour la Mecque était en route vers Damas. Constantinople reçut aussi à la fois la nouvelle que le vaisseau Amiral, pendant que ses Officiers & la plus grande partie de l'équipage était à terre, avait été enlevé & conduit à Malthe par les esclaves qui y étaient embarqués, & que la caravane, nonobstant le Pacha, le canon & les troupes qui l'escortaient, avait été attaquée & taillée en pièces par les Arabes du désert. Les préjugés & l'amour-propre se trouvant blessés en même-temps par ces deux catastrophes, on ne garda plus de mesure, & la consternation du Serrail animant l'insolence du peuple, on osa murmurer hautement contre le Grand-Seigneur, & s'en prendre à lui de ces tristes événements.

Tout ce qui menaçait l'ordre établi d'une commotion trop forte ne pouvait manquer d'inquiéter Racub Pacha, & cet adroit Ministre trouva bientôt un expédient propre à distraire l'attention du peuple, & la porter sur un objet agréable. La famine encore récente lui en fournit le moyen. Il répandit dans le public le magnifique projet de couper l'Asie

mineure par un canal navigable (1), & propre au transport des denrées, afin de ne plus les exposer au danger & à l'incertitude des trajets de mer. Il fallait pour cela réunir le fleuve Zacarie à la ville d'Isnic, l'ancienne Nicée, en se servant d'un lac situé à moitié chemin, dont les eaux auraient servi à la dépense des écluses, & qui abreuvé par plusieurs rivières qu'on pouvait y verser, serait devenu intarissable. Le Drogman de la Porte fut envoyé d'office à M. de Vergennes pour me demander à cet Ambassadeur; je me rendis à la Porte pour consulter le plan d'opérations: il y eut même des voyages de quelques Ministres pour aller prendre des renseignements sur les lieux; mais tout ce projet qui n'avait été qu'un prétexte, disparut avec les mécontentements qu'il avait fait oublier.

Cet événement me donna le premier aperçu de l'ignorance des Turcs, que j'ai bien vérifié depuis. A peine fus-je arrivé à la porte, qu'on m'y présenta un Grec qui devait, disait-on, nous être d'un grand secours pour ce travail; c'était le plus habile de l'Empire: je le questionnai sur le nivellement, & je fus bien à portée d'évaluer les talents de cet homme, quand il me montra une petite planchette de cuivre avec laquelle il devait opérer, & que je n'avais pas apperçue d'abord, parce que ce rare instrument était entouré d'un grand nombre de spectateurs ravis d'admiration.

Quant aux malheureux pèlerins de la caravane, on finit par les regarder comme autant

---

(1) Racub Pacha, plus instruit que les Turcs ne le sont ordinairement, avait sans doute pris ce projet dans Plin.

de martyrs, & la bonté que le Roi eut d'acheter à Malthe, & de rendre aux Turcs le vaisseau & le pavillon amiral (1), que les esclaves avaient enlevés, acheva de rétablir pour quelque temps le calme dans Constantinople.

Cependant l'activité du Grand-Seigneur trouva heureusement un autre aliment que les loix somptuaires. Les monnoies, la vérification des comptes du trésor l'occupèrent bientôt tout entier. Il retrancha aussi des abus de dépense dans son Harem; il y fixa l'entretien annuel des femmes (2). Le Kissar-Aga perdit encore sous ce regne toute l'importance de sa charge, en perdant l'administration des Vakoufs, dont le Visir fut chargé; mais une spéculation toujours dangereuse pour le Souverain, & qui fut présentée à Sa Hautesse par un de ses favoris, fit altérer les monnoies à un tel degré, que les faux monnoyeurs travaillent aujourd'hui en Turquie à l'avantage du peuple; quelque alliage qu'ils employent, le coin du Grand-Seigneur est encore au-dessous du titre qu'ils donnent à leurs especes.

Les revenus de l'Empire ne furent point accrus par cette manœuvre. Les Pachas qui gou-

(1) Ce pavillon était d'autant plus intéressant, que donné par la Mecque au Grand-Seigneur, les Turcs y attachent un préjugé superstitieux. Les noms des Disciples du Prophète aux quatre angles, un sabre à deux lames pour écusson, & des passages de l'Alcoran pour bordure tissue en argent sur une étoffe tramoise, donnent à ce pavillon un caractère talismanique qui rend toujours sa perte plus fâcheuse que sa possession n'est utile.

(2) On m'a assuré que l'article de l'habillement des femmes avait été porté dans le tarif à environ 250 livres de notre monnoie par an; ce qui ne doit pas paraître somptueux.

vernent les Provinces en même-temps qu'ils en font les fermiers, n'en furent pas moins avides. L'œil du Souverain devint seulement plus attentif à les dépouiller du produit de leurs rapines (1). Les vexations continuerent, & le danger de paraître riche n'arrêta que la prodigalité qui restitue.

Attaqué par la circulation, le commerce éprouva bientôt cette espèce de langueur qui ne manque jamais de produire les plus grands désordres. Les artisans manquèrent d'ouvrage, & le désœuvrement, joint au besoin, porta le peuple aux crimes. L'espoir du pillage, l'ardeur de se venger des riches, multiplièrent les incendies.

Des *Coundaks*, espèce d'artifice qui ne consiste qu'à placer au milieu d'un petit faisceau d'éclats de bois de pin, un morceau d'amadou enveloppé de mèches soufrées, sont le moyen que les incendiaires employent le plus ordinairement. Ils déposent furtivement cette allumette derrière une porte qu'ils trouvent ouverte, ou sur une fenêtre; & après y avoir mis le feu, ils se retirent. Cela suffit souvent

---

(1) Cette espèce de confiscation est versée dans le trésor particulier du Grand-Seigneur. Les plaintes des Provinces contre leurs administrateurs lui procurent la connaissance de la fortune des vexateurs, & la justice du Souverain vivement offensée sans doute, se dédommage en s'emparant des sommes extorquées. Les malheureux qui crient misère n'obtiennent jamais que la tête du coupable, & le nouvel oppresseur qui le remplace, leur fait presque toujours regretter l'ancien. Le système des finances en Turquie consiste à placer sur la surface de sa terre un grand nombre d'éponges, qui, en se gonflant de la rosée, donnent au Souverain le moyen de s'en emparer en les exprimant dans le réservoir dont il a seul la clef.

pour causer les plus terribles ravages dans une ville dont les maisons bâties en bois & peintes à l'huile d'aspic, offrent une extrême facilité au premier malfaiteur qui voudra les réduire en cendres.

Cet expédient dont se servent les incendiaires, & qui échappe souvent à la vigilance des propriétaires, joint aux causes ordinaires des incendies, donna pendant quelque temps de fréquentes allarmes; mais enfin cette espece de fléau fut dissipé par la grosseffe d'une des femmes du Serrail, & sur-tout par l'activité que cette nouvelle fit reprendre au commerce. On prépara les présents d'usage en pareille occasion, toutes les idées se tournerent vers les Donanemas (1), qui n'avaient pas eu lieu depuis deux regnes, & l'occupation des individus rétablit le calme dont cet événement assurait la durée en ajoutant à l'autorité du Grand-Seigneur. En effet, de quelque sexe que fût l'enfant qui devait naître, cette grosseffe annonçait des héritiers à l'Empire. Sultan Mustapha, plus radieux, parut en public avec la certitude de plaire. Quelques sommes d'argent distribuées au peuple, acheverent de captiver son opinion & sa bienveillance. On est toujours certain de se la procurer, lorsqu'on daigne faire quelques fraix, & lorsqu'on fait s'y prendre avec un peu d'adresse pour l'obtenir.

Murad Mallach avait eu des torts de ce

---

(1) Réjouissances publiques à l'occasion de la naissance des Princes Ottomans; elles n'ont ordinairement lieu que sur mer pour les Princeses; mais l'on décide que le premier enfant après une longue stérilité, serait fêté plus que de coutume.

genre, il n'avait pas assez ménagé la multitude. Ses amis l'avertirent que dans sa position, il devait un peu plus compter avec elle, s'il voulait parvenir aux grands emplois; ce fut donc pour lui plaisir, & en même-temps pour se procurer les bonnes grâces de son Maître, que cet Effendy, profitant du moment, donna, dans la prairie de Buyukdéré, une fête relative à l'événement qui excitait la joie publique.

On me saura gré de m'attacher à ces détails, ils offrent le vrai tableau des mœurs & des usages d'une nation.

Deux grands poteaux distants l'un de l'autre de 40 pieds, supportaient une corde tendue à leur extrémité supérieure. On avait suspendu à cette corde des ficelles, sur lesquelles des lampes de verre étaient fixées à des distances convenables aux objets que l'illumination devait représenter (1); le chiffre du Grand-Seigneur, le dessin de son bateau, des mots tirés du Coran, & applicables au sujet, décorèrent cet édifice pendant les trois jours que dura la fête, tandis que les Danseurs de corde, une troupe de Comédiens Juifs & des Danseuses, ne cessèrent d'amuser le spectateur fort avant dans la nuit. C'est sur-tout à la lumière d'une vingtaine de réchauds de fer élevés sur

---

(1) Les grandes mosquées s'illuminent de la même manière pendant le Ramazan. Leurs minarets servent de poteaux pour attacher la corde principale à laquelle les rayons de lampes sont suspendus par des anneaux destinés à les faire glisser à mesure qu'on les allume par la galerie d'un des minarets, & que de la galerie du minaret opposé, on tire une petite corde qui les réunit, & maintient les fils de cette espèce de haute-lisse à des distances convenables.

des piquets, où l'on entretenait une flamme rouge avec des chiffons goudronnés & du bois de pin, que ce tableau m'a paru le plus curieux.

Ces lugubres candelabres étaient plantés en cercle pour éclairer les baladins qui occupaient le centre, & des tentes dressées pour Murad Mollach & sa compagnie formaient avec la foule des assistants, une grande ligne de circonvallation dont les femmes du peuple occupaient une partie. L'illumination placée en-dehors de cette dernière enceinte, n'était que l'enfigne de la fête, dont l'article le plus précieux était la comédie.

Une espèce de cage de trois pieds quarrés sur six de haut, enveloppée d'un rideau, représente une maison, & contient un des acteurs Juifs habillé en femme. Un autre Juif, habillé en jeune Turc, & réputé amoureux de la Dame du logis; un valet, assez plaisamment balourd; un autre Juif, vêtu en femme, & jouant la complaisante, un mari que l'on trompe; enfin les personnages qu'on voit partout, occupent les dehors & composent la pièce. Mais ce qu'on ne voit point ailleurs, c'est le dénonement; tout est en scène, rien n'est abandonné à l'imagination des spectateurs; & si le cri du Muezzin (1) se fait entendre sur ces entrefaites, les Musulmans se tournent du côté de la Mecque, pendant que les acteurs continuent chacun leur rôle; & j'en aurai assez dit sur ce bizarre assemblage de dévotion momentanée & d'indécence con-

---

(1) Celui qui, du haut des minarets, appelle à la prière.

tinuelle, si l'on apperçoit que ce tableau, difficile à décrire, pourrait encore moins se dessiner.

Des danseurs de corde mal-adroits, des lutteurs assez gauches, quelques bouffons grossiers & des baladines, remplissent les intervalles d'une comédie à l'autre. Parmi ces dernières, dont le mérite n'est sûrement ni dans l'élégance de leurs pas, ni dans l'agrément de leurs gestes, mais qui plaisent infiniment aux Turcs par le talent qui les caractérise, on distinguoit une jeune fille de dix à douze ans dont l'agilité promettoit, & lorsqu'après chaque danse, elle faisoit, suivant l'usage, sa ronde avec le daïré (1), pour recueillir en argent la valeur des idées agréables qu'elle avoit fournies à la compagnie, les Seigneurs Turcs de la société de Murad Mollach, la mettaient à l'enchère à l'envi l'un de l'autre, tandis qu'ils lui appliquaient des séquins sur le front (2), pour lui témoigner leur bienveillance. Le prix de cette esclave, dont la figure n'avoit cependant rien de distingué, monta jusqu'à la somme de douze bourses (3), qu'un vieux Mollach

(1) Tambour de basse qui sert à marquer la mesure.

(2) Le sequin est une monnoie d'or si légère, qu'en l'appuyant sur le front, elle y tient pendant quelque temps, & c'est la maniere dont les Turcs récompensent l'agilité des danseurs.

(3) La bourse turque est une valeur numérique de 500 piastres, & qui devrait répondre à celle de 1500 livres, si l'altération des monnoies du Grand-Seigneur n'étoit pas au degré de ne plus admettre de comparaison, & que le change du commerce réduit depuis long-temps à 25 ou 30 pour cent, sans être encore au niveau de la valeur comparée des matieres intrinseques.

donna au marchand pour acheter le stérile plaisir de perpétuer des idées qu'il avait perdu l'espérance de réaliser.

Excepté dans les fêtes publiques, où la licence est toujours extrême & toujours permise, ces acteurs ne développent leurs talents que dans l'intérieur des maisons, lorsqu'ils y sont appelés pour les noces & les fêtes particulières. Ces troupes de mauvais bateleurs sont toujours composées d'hommes ou de femmes seulement; celles de femmes représentent dans l'intérieur des Harems avec autant de distinction & aussi peu de retenue que les comédiens dont on vient de parler; mais la musique est l'amusement ordinaire, & le plus familier des Turcs.

Leur musique martiale est du genre le plus barbare : des caisses énormes frappées avec des especes de maillets, réunissent un bruit sourd au son vif & clair des petites timbales qu'accompagnent des clarinettes & des trompettes aiguës, dont on force les tons pour compléter le tintamarre le plus discordant qu'on puisse imaginer.

La musique de chambre est au contraire très-douce; & si l'on peut lui reprocher une monotonie de semi-tons à laquelle on répugne d'abord, on ne peut lui refuser une sorte d'expression mélancolique dont les Turcs sont puissamment touchés. Un violon à trois cordes monté au ton de la guimbarde, la viole d'amour, qu'ils ont adopté, la flûte de derviche, plus douce que notre traversière, le *tambour*, espece de mandolin à long manche & à cordes de métal, les chalumeaux, ou la flûte de Pan, & le tambour de basque destiné à rendre la mesure plus sensible, composent cet orchestre.

Il s'établit au fond d'un appartement où les musiciens acroupis sur leurs talons, jouent sans musique écrite, des airs mélodieux ou vifs, mais toujours à l'unisson, tandis que la compagnie dans un grand silence, s'enivre d'un enthousiasme langoureux, de la fumée des pipes & de quelques pillules d'opium.

Ceux des Turcs qui se font une fois abandonnés à un usage immodéré d'opium, sont faciles à connaître par une sorte de rachitisme que ce poison produit à la longue. Dévoués à n'exister agréablement que dans une espèce d'ivresse, ces hommes sont sur-tout curieux à voir, lorsqu'ils sont réunis dans un endroit de Constantinople, qu'on nomme *Tériaky Tchar-chissy* (le marché des mangeurs d'opium).

C'est là que le soir on voit arriver par toutes les rues qui aboutissent à la *Solimanie* (1) ces amateurs, dont les figures pâles & tristes ne pourraient inspirer que la pitié, si des cous allongés, des têtes tournées à droite ou à gauche, l'épine du dos déviée, une épaule dans l'oreille & nombre d'autres attitudes bizarres qui résultent de leur maladie, ne présentaient le tableau le plus ridicule & le plus plaifant.

Une longue file de petites boutiques est adossée à un des murs qui servent d'enceinte à la place où est construite la Mosquée. Ces boutiques sont ombragées par une treille qui communique de l'une à l'autre, & sous laquelle chaque marchand a soin de placer un petit sofa, pour asseoir son monde sans gêner le passage. Les chalands arrivent & s'y

---

(1) La plus grande mosquée de Constantinople.

placent successivement pour recevoir la dose qui convient au degré d'habitude & de besoin qu'ils ont contracté. Bientôt les pillules sont distribuées; les plus aguerris en avalent jusqu'à quatre plus grosses que des olives, & chacun buvant un grand verre d'eau fraîche par-dessus, attend dans son attitude particulière une rêverie agréable qui, au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure au plus, ne manque jamais d'animer ces automates; elle les fait gesticuler de cent manières différentes, mais toujours bizarres & toujours gaies. C'est le moment où la scène intéresse davantage; tous les acteurs sont heureux, chacun d'eux retourne à son logis dans un état de déraison totale; mais aussi dans la pleine & entière jouissance d'un bonheur que la raison ne saurait procurer. Sourds aux huées des passants qu'ils rencontrent & qui se plaisent à les faire déraisonner, chacun d'eux croit posséder ce qui lui plaît; ils en ont l'air, ils en ont le sentiment, la réalité procure souvent beaucoup moins.

On retrouve le même tableau dans les maisons particulières où le maître donne l'exemple de cette étrange débauche. Les gens de loi y sont le plus sujets, & les Derviches s'enivraient tous d'opium, avant de s'être avisés de lui préférer l'excès du vin. Ces sortes de Moines sont en Turquie de deux espèces très-différentes, mais également remarquables. La différence vient du genre de règle que leur fondateur leur a respectivement imposé. Celle des Derviches Mewliach est de tourner comme des totons au bruit d'une musique assez douce, & de chercher une sainte ivresse dans les vertiges qui devraient résulter naturel-

naturellement de ce bizarre exercice, si l'habitude qu'ils ont de tourner ainsi, ne les préservait pas de l'étourdissement & de l'ivresse à laquelle ils vont suppléer dans les tavernes. La regle des autres Moines nommée *Tach-Tépen* (1) plus triste, a aussi plus de barbarie. Elle consiste à se promener gravement, & à la file les uns des autres, autour de leur Chapelle, & à prononcer le nom de Dieu à haute voix, & avec effort à chaque coup de tambour qu'on leur fait entendre; bientôt les coups de baguettes pressés graduellement, deviennent si vifs, que ces malheureux sont contraints à de terribles efforts de poitrine: les plus dévots ne finissent la procession qu'en vomissant le sang. Leur abord est toujours sombre, toujours farouche, & ces Moines sont si persuadés de la sainteté de leur pratique, & si sûrs de plaire au Ciel par leurs hurlemens, qu'ils ne jettent jamais sur les autres hommes que des regards du plus profond mépris.

Il y a encore en Turquie d'autres Moines, & des Santons qui courent la campagne: leur rencontre dans un bois n'est pas sans inconvenient. Sous le manteau de la Religion, ils s'introduisent chez quelques dévots; & c'est par-tout la plus mauvaise compagnie qu'on puisse trouver.

Ceux de ces Derviches qui sont assez audacieux pour profiter de l'ignorance générale s'érigent en prophètes & prophétisent impunément. S'il arrive que l'événement justifie les prédictions qu'ils ont hasardées, alors ils

---

(1) Batteur de planches: peut-être n'avaient-ils pas d'autres instruments dans l'origine.

ne tardent guere à passer pour des Saints, & à jouir de la plus haute considération; mais ceux même qui, faute de succès, ne parviennent qu'à passer pour des foux, n'en ont pas moins le droit de pénétrer par-tout. Rien ne peut s'opposer à leur effronterie; le nom de Dieu prostitué par ces coquins en impose toujours à la multitude superstitieuse, & j'en ai vu venir insolemment s'asseoir à côté du Visir pendant que je m'entretenais secretement avec lui, & que les gens les plus considérables se tenaient à l'écart. Le fanatisme du public impose aux gens plus éclairés la loi de se contraindre, & les Turcs les plus puissants ne parviennent à se débarrasser momentanément de cette canaille, qu'en lui donnant quelque argent, dont le véritable effet est cependant de la rendre plus incommode & toujours insolente.

Rakub Pacha, plus instruit que les Turcs ne le sont ordinairement, soit pour détruire l'ignorance, ou pour laisser après lui un témoignage de son goût pour la littérature, fit bâtir à ses fraix une grande coupole, pour y fonder une Bibliotheque: il n'en existait pas à Constantinople. Mille à douze cents manuscrits Arabes ou Persans que ce Visir avait rassemblés, & qu'il légua à ce monument, furent rangés sur des corps de tablettes disposés en pyramides circulaires au centre de la rotonde qu'il fit bâtir à cet effet. Un Bibliothécaire surveille ce dépôt: le public a droit d'y pénétrer à des heures marquées, & Rakub en fonda l'entretien; mais rien ne fondera certainement l'instruction des Turcs, tant que les difficultés de la langue en fixeront les bornes au seul talent de lire & d'écrire.

L'Imprimerie auroit pu les étendre : un certain Ibrahim Effendi avait établi cet art si utile de multiplier les copies ; il fit même imprimer plusieurs ouvrages ; mais qui n'eurent qu'un faible débit, quoiqu'il eût choisi ceux qui devaient en promettre le plus : quel succès pouvait avoir en effet un art qui dès le premier coup d'œil, réduisait à rien, le talent de ceux que l'on considérait comme des savants ? Ils devinrent juges & parties ; la Typographie ne pouvait atteindre à la perfection des liaisons ; on la méprisa, Ibrahim ferma boutique.

Rakub lui-même n'était pas exempt de cette fausse science qui s'enorgueillit des difficultés vaincues. Il se plaisait à lier les lettres d'une manière indéchiffrable, & sur toutes choses il aimait à jouer sur le mot. On cite encore de lui plusieurs traits assez plaisants dans ce mauvais genre, mais qui par cela même qu'ils appartiennent au glossaire, ne peuvent être traduits.

Dégagé par la force naturelle de son esprit de tous les préjugés qui abrutissent les Turcs presque généralement, ce Visir trouvait jusques dans les objets les plus atroces, le moyen de s'égayer. On jugera bien que le Mahométisme n'était pas à l'abri de ses plaisanteries. Un Européen se présenta un jour à la Porte, & fit soupçonner par ses gestes, plus que par son langage, qu'il vouloit se faire Turc, & qu'il étoit Allemand. A la nécessité d'appeler quelqu'un pour le faire expliquer, se joignait l'article des traités qui nécessite la présence d'un Drogman pour qu'un Européen puisse légalement renier sa religion. On en trouva un de l'ambassade d'Allemagne qui fut conduit

au Visir, & lui apprit que le nouveau venu, né à Dantzick, en était parti tout exprès pour embrasser le Mahométisme à Constantinople. Cette résolution parut trop bizarre à Rakub pour ne pas vouloir en connaître le véritable motif, & le candidat, interrogé de nouveau, répondit dévotement que Mahomet lui avait apparu pour l'inviter à mériter toutes les faveurs attachées à l'Islamisme. Voilà un étrange coquin, dit le Visir. Mahomet lui a apparu à Dantzick ! A un infidèle ! tandis que depuis plus de soixante-dix ans que je suis exact aux cinq prières, il ne m'a jamais fait pareil honneur. Dites-lui, Drogman, qu'on ne me trompe pas impunément ; que certainement il a tué pere & mere, & que je vais le faire pendre, s'il ne me dit pas la vérité. Effrayé de cette menace, le voyageur avoua alors qu'il avait été maître d'école à Dantzick, & qu'au bout d'un certain temps, il avait eu le malheur de donner lieu à des soupçons fâcheux ; que les parents des enfants qui lui étaient confiés l'avaient grièvement chicané ; qu'à la fin les Magistrats s'étaient disposés à sévir contre lui d'une manière un peu chaude ; que pour échapper à leur sentence, & bien informé qu'à Constantinople on ne faisait pas tant de bruit pour si peu de chose, il y était venu changer de coëffure, dans l'espérance d'être bientôt lui-même assez instruit pour contribuer aussi à l'éducation de la jeunesse Turque. Faites-lui faire sa profession de foi, repliqua le Visir, & menez ce Néophyte chez un tel Mollach pour qu'il pourvoie à son entretien ; ils sont faits pour vivre ensemble, c'est un camarade que je lui envoie ; mais qu'on charge l'Iman de quartier d'aller les

instruire tous deux, & de leur apprendre qu'aucune religion n'a jamais toléré leur régime.

L'usage constamment suivi par les Empereurs Turcs de faire bâtir une Mosquée & de la doter, pour en fonder l'entretien, a tellement multiplié ces temples, que les emplacements étaient devenus très-rares à Constantinople. Sultan Mahamout avait pris le parti d'en faire construire une à Scutary : il mourut, & Sultan Osman la fit achever. Mustapha trouva cependant le moyen d'acheter dans sa Capitale un terrain assez vaste pour la Mosquée qu'il voulait y bâtir ; ce Prince imagina pour suppléer aux habitations qu'il allait détruire, & pour doter la nouvelle Mosquée, de faire faire une jettée sur un bas-fond du rivage de la mer de Marmora, près des murs de la ville, afin d'y former un nouveau quartier.

L'ignorance des architectes lutta long-temps & avec désavantage contre les vagues de la mer, & l'avarice qui apprend toujours à ses fraix qu'il n'y a de vraie économie que dans les dépenses faites à propos, fut enfin contrainte de céder à la nécessité. Tout l'or que l'on avait prodigué jusques-là ne servit à rien ; il fallut recommencer sur de nouveaux fraix, & en venir aux encaissements ; ce dernier expédient réussit, & l'ouvrage fut consolidé.

La plupart des Turcs propriétaires des maisons qu'on venait d'acheter pour placer la Mosquée, devinrent les locataires des nouvelles habitations, & les fermiers du nouveau temple, qui fut achevé sous le regne de son fondateur. L'intérêt ou le zèle religieux des propriétaires ne présenta à Mustapha aucune contradiction dans l'achat des maisons qui

convenaient à l'exécution de ce plan. Sultan Soliman, le plus grand Prince des Ottomans, n'avait pas été si heureux dans une semblable circonstance ; & ce trait m'a paru d'autant plus intéressant, qu'il fustit pour donner une idée de la valeur légale des propriétés en Turquie.

L'emplacement de la Solimanie avait été décidé, & Sultan Soliman semblait n'être menacé d'aucun obstacle dans les achats qui devaient lui en assurer la propriété : lorsqu'un Juif qui possédait dans le centre de ce terrain une maison de peu de valeur, refusa de s'en défaire à aucun prix. On eut en vain recours à la prodigalité ; cet Israélite fut inflexible, & son entêtement l'emporta sur son avarice. Tout ce qui environnait Sultan Soliman, accoutumé à voir plier l'univers devant ce Prince, applaudissait d'avance au spectacle de la maison du Juif détruite dans ses fondements & du Juif lui-même traîné au supplice : mais heureux les Princes qui ne confondent point l'homme & le Souverain, ne croient pas pouvoir disposer de leur autorité pour satisfaire leur dépit personnel ! heureux les Princes qui attendent que la justice ait prononcé dans leur propre cause, & dont l'ame est assez grande pour ne pas se contenter du suffrage de ceux qui les environnent.

Tel était Sultan Soliman ; il descendit du trône pour interroger la loi. Un homme, écrit-il au Mufti, veut élever un temple à la Divinité ; tous les Musulmans propriétaires du terrain qui doit former l'emplacement, s'empresrent de participer à cette bonne œuvre, en vendant leurs maisons ; un seul, & c'est un Juif, se refuse à toutes les offres : quelle

peine mérite-t-il ? Aucune, répond le Musti : les propriétés sont sacrées sans distinction d'individus, & l'on ne peut élever un temple à Dieu sur la destruction d'une loi aussi sainte. Elle est favorable au desir que le Juif a sans doute de laisser à ses enfans une propriété dont la valeur serait peut-être dissipée ; mais on peut prendre ce terrain à loyer : c'est le droit du Souverain, toutes les fois qu'il a besoin d'une maison. Il faut donc passer un contrat de location pour le Juif & ses descendants, par ce moyen sa propriété demeure intacte, & l'on peut ensuite abattre la maison & bâtir la Mosquée, sans craindre que la priere des Musulmans y soit reprouvée : le fetâ du Musti fut exécuté.

Aux fondations des Mosquées se joint ordinairement celles d'écoles publiques où les enfans du quartier vont apprendre à réciter leurs prieres. Plusieurs gens riches font aussi construire des fontaines & des Namas-Giack (1), afin d'indiquer aux devots Musulmans la direction de la Mecque. C'est sur-tout dans la campagne, où ce genre de luxe se développe avec profusion. La superstition a multiplié ces petites fondations ; elles valent un grand nombre d'indulgences, & le Turc qui les obtient en trouve journellement le débit.

Celles dont les gens en place ont toujours besoin pour se sauver dans ce monde, s'achètent un peu plus cher, & la nécessité où ils

---

(1) Terrain disposé pour faire la priere. Une pierre sur laquelle la profession de foi est ordinairement écrite, est orientée de maniere à indiquer le côté de la Mecque, en même temps qu'une fontaine y sert aux ablutions.

font de se ménager la bienveillance du Grand-Seigneur, invite l'avarice, l'ambition & la crainte à des spéculations infinies, & dont les calculs sont souvent fautifs. Le plus économique lorsqu'il réussit, est sans doute de faire accepter au Grand-Seigneur une esclave qui lui plaise, & qui soit assez reconnaissante pour employer son crédit en faveur de son premier maître. J'ai vu chez ma belle-mère une de ces Géorgiennes destinées par Asma, Sultane, au suprême honneur d'amuser Sa Hauteffe, & je n'ai vu très-distinctement en elle, qu'une fille de 18 ans, médiocrement grande, extrêmement forte, & qui pouvait passer pour une assez jolie fille de cabaret; elle avait à la vérité de grands yeux noirs, dont la beauté, assez commune en Turquie, se ferait distinguée par-tout ailleurs; mais ils étaient inanimés, & le surmé qui les noircissait n'y ajoutait rien d'agréable.

Je ne veux pas encourir le reproche de négliger des détails sur cette drogue si fameuse & si usitée dans toute l'Asie; c'est une poudre noire impalpable, & tellement volatile, qu'elle s'attache d'une manière veloutée sur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en servir consiste à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon sert de manche, sans qu'il touche les bords du flacon; ce qui le dégarnirait de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrémité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & ensuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laisser en dedans des cils, deux raies noires, qui donnent à de beaux yeux, un air dur qu'ils n'avaient pas, & que les Turcs prennent pour un air tendre.

Ce qui paraîtra bien plus extraordinaire, c'est que les hommes eux-mêmes, & sur-tout les vieillards, ont aussi cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est vrai qu'on lui attribue la vertu de fortifier la vue; mais il est plus certain que l'effet du surmé ne la satisfait pas (1).

Tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la beauté, ou suppléer à son défaut, est faisi dans ce pays avec une avidité extrême, & les Chiotes sont à Constantinople en possession de ce charlatanisme. Jamais leur art de rendre la peau fraîche n'a cependant

(1) Cet usage est moins commun dans le peuple, & semble appartenir plus particulièrement à l'opulence, & à une sorte d'inaction nécessaire à ce genre de beauté: on sent, en effet, que cette poudre impalpable placée avec précaution sur le bord des paupières, s'étendrait désagréablement par une transpiration forcée. Cependant le peuple, cette partie toujours la plus nombreuse, dont le travail impose à la richesse paresseuse un tribut journalier, a aussi sa manière de se décorer. Elle consiste, ainsi que chez presque toutes les nations sauvages, à se couvrir les bras & les jambes, quelquefois la poitrine, de signes dessinés par des piquures, & qui frottés, avant d'être cicatrisés, avec quelque couleur, retiennent celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui résulte de la poudre à canon, est la plus commune. Les préjugés semblent aussi fournir le plus grand nombre des sujets de ce bizarre tableau; les noms de Jésus & de Mahomet distinguent le Chrétien & les Turcs que le même travail réunit. La galanterie a aussi sa part dans ce genre de décoration, & l'on voit souvent des vers amoureux, mêlés avec quelques passages du Coran; mais le genre de cette galanterie, n'est pas toujours assez prononcé pour qu'on ne puisse s'y méprendre.

Le Sulimé est une espèce de fard pour blanchir la peau, & dont l'effet est sur-tout de la rendre luisante.

éloigné le moment où elle doit cesser de le paraître : on pourrait même les accuser de hâter la destruction de la beauté en Turquie, si l'usage immodéré des bains d'étuves ne la détruisait pas encore plus efficacement que le fulimé.

La construction de ces bains doit être décrite, afin d'en calculer les résultats, après en avoir examiné les effets.

Deux petites chambres bâties en brique, revêtues en marbre ou en stuc, se communiquent, & sont chacune éclairées par de petites coupoles percées en échiquier. Ce petit édifice est ordinairement joint à la maison par une chambre où l'on se déshabille. Des doubles portes en chassis, garnies de feutre, ferment la première & la seconde partie de l'étuve. Une voûte souterraine, dont l'ouverture est extérieure, sert de foyer. Cette voûte répond à la pièce du fond, & chauffe surtout une chaudière placée immédiatement sous le marbre du plancher de l'étuve, au plafond même de la voûte inférieure, où l'on entretient un feu de bois de corde; des tuyaux, disposés dans l'épaisseur des murs, partent de l'intérieur de la chaudière, & s'élevent en dehors de la coupole, pour évaporer l'eau que l'on tient dans une continuelle ébullition. D'autres tuyaux qui partent d'un réservoir, sont également contenus dans la maçonnerie, & fournissent de l'eau froide dans l'intérieur, par le moyen des robinets placés à côté de ceux qui donnent de l'eau chaude. De petites estrades de bois bien poli sont disposées pour s'y asséoir, & des rigoles taillées dans le marbre servent à l'écoulement des eaux que l'on verse.

Ces bains particuliers , toujours échauffés vingt-quatre heures avant qu'on en fasse usage , sont portés par cette mécanique à un tel degré de chaleur , qu'après s'être totalement dépouillé dans la chambre extérieure , & avoir chauffé des sandales de bois très-élevées pour ne pas se brûler les pieds sur les marbres du plancher , on ne peut cependant pénétrer dans la première pièce , qu'après avoir laissé un moment dilater ses pounons entre les deux premières portes : cela fait , on ne peut encore pénétrer dans la seconde étuve , sous laquelle se trouve le véritable foyer , sans prendre la même précaution ; & l'on peut assurer que l'air de cette pièce est à celui de la première , comme ce dernier est à l'air extérieur. Une transpiration subite , & qui ruisselle par tous les pores , est aussi l'effet qu'on éprouve d'abord en y entrant ; mais la violence de cette chaleur , & celle de ses effets n'empêchent pas que les femmes ne restent dans ces bains jusqu'à cinq & six heures de suite , & qu'elles n'y reviennent très-fréquemment.

Celles qui n'ont pas des bains particuliers vont aux bains publics ; ils sont toujours prêts & disposés de manière à contenir une grande quantité de monde.

Quelques femmes un peu plus délicates & plus scrupuleuses que d'autres , prennent cependant le bain pour elles seules , & s'y rendent avec des amies particulières. Pour compléter la fête , elles y font porter leur diner ; l'attrait d'une plus grande liberté , celui de converser tout le jour ensemble , suffit sans doute pour les dédommager d'avoir si mal choisi le lieu de la scène.

Des baigneuses nommées *Velleks*, la main passée dans de petits sacs de serge, frottent la peau jusqu'au dessèchement. Elles se servent aussi d'une argille très-fine, pétrie avec quelques feuilles de rose, & desséchée ensuite au soleil; comme d'une espece de savon pour en frotter la tête, en y versant de l'eau chaude avec de grandes tasses de métal. Les cheveux des femmes ainsi nettoyés & parfumés, sont ensuite réunis en une infinité de petites tresses.

On ne retrouvera pas dans cette description les perles, les diamants, les riches étoffes & tous les agréments dont Milady Montagu s'est efforcée de parer ces bains. On croira difficilement ainsi que cette Dame y fût réellement entrée toute vêtue comme on le lui a fait assurer (1). Ce qui est très-certain, c'est qu'un trop grand usage de ces étuves ouvre à la fin les pores au point de les rendre sensibles à l'œil. Il est également sûr qu'une dilatation des fibres aussi forcée, en altérant les formes, amène la décrépitude avant la vieillesse.

Ces bains publics répandus en très-grand nombre dans tous les quartiers de la ville, servent aussi aux hommes, mais à des heures différentes de celles qui sont destinées aux femmes. Un homme qui oserait tenter d'y pé-

---

(1) Dans la nouvelle édition des Lettres de cette Dame, on assure cependant que tout ce qu'elles contiennent a été vérifié. Il semble que cette assertion de l'Éditeur devrait être accompagnée de preuves & d'autorités. Mais le public n'est jamais difficile sur les erreurs qui l'amuse; l'intérêt qui perçoit ce tribut, n'est pas plus scrupuleux, & ceux qui n'aiment que la vérité doivent se borner à la présenter sans le charger de la défendre.

nétrer lorsque les femmes y sont rassemblées, serait sévèrement puni de son entreprise, quand même il aurait le bonheur d'échapper aux coups de tasses (1), de sandales (2) & de pestemals mouillés (3). Les femmes Turques sont sur-tout inexorables, quand l'audace d'un homme n'a d'autre objet que celui de les insulter; mais on ne pourra, sans frémir, jeter un coup-d'œil sur les suites funestes de l'abandon aveugle auquel elles se livrent quelquefois.

Je ne parle point de ces femmes dont les charmes sont si souvent vendus à prix, & dont j'ai rencontré quelques cadavres mutilés dans les environs de Constantinople. La cruauté des hommes qui les assassinent, pour s'épargner la peine de les payer, ou même le danger d'être arrêtés, en les ramenant à la ville, est une de ces atrocités que l'avarice ou la crainte peuvent expliquer. Mais je parle des femmes d'une condition plus relevée, qu'une force irrésistible domine, & qui s'échappent furtivement de leur prison. Ces infortunées emportent toujours leurs diamants avec elles, & croient ne rien avoir de trop précieux pour celui qui les accueille. Le penchant funeste qui les aveugle, ne leur permet pas d'appercevoir que ces richesses même de-

(1) Tasses, mot Turc dont la prononciation & la signification sont absolument Françoises.

(2) Sandal, ce mot a encore le même rapport avec notre langue; c'est une semelle de bois que le pied chauffe au moyen d'une courroie qui l'embrasse; mais il y a cette différence qu'en Turquie les sandales sont montées sur deux traverses de bois élevées de cinq à six pouces.

(3) Pestemal, est un morceau d'étoffe, soie & coton, que la pudeur s'est réservé dans les bains.



viennent la cause de leur perte. Les scélérats qu'elles vont trouver ne manquent guere de les punir de leur témérité au bout de quelques jours, & de s'assurer la propriété de leurs effets par le crime le plus monstrueux, & que le Gouvernement s'empresse le moins de punir. On voit souvent flotter les corps dépouillés de ces malheureuses dans l'intérieur du port, sous les fenêtres de leurs meurtriers; & ces redoutables exemples, si capables d'intimider les femmes & de calmer une semblable fureur, ne les effraient, ni les corrigent.

C'est dans la vue d'empêcher que ces défordres ne deviennent plus fréquents pendant les fêtes solennelles & les réjouissances publiques, que le Gouvernement interdit alors la sortie des femmes.

La grossesse annoncée dans le Serrail, touchait à son terme; tous les préparatifs de fêtes étaient achevés, & l'on n'attendait plus que l'ordre du Gouvernement pour les commencer.

Je n'ai su avec quelque certitude, que depuis mes liaisons avec les Turcs, ce qui se pratique dans l'intérieur du Serrail, à l'occasion des naissances, & je place ici ces détails pour n'y plus revenir.

Aux premières douleurs, le Vifir, le Musti, les grands Officiers & les Chefs des Corps militaires sont mandés au Serrail pour y attendre le moment de l'accouchement dans la salle du sophia: c'est ainsi qu'on désigne la pièce intermédiaire (1), qui sépare la partie du Ser-

(1) Cette pièce se nomme chez les particuliers, le Mahein Odassi, & ce mot traduit littéralement veut dire la chambre intermédiaire.

rail qu'on nomme le Harem, du reste des bâtimens que le Grand-Seigneur occupe avec sa maison.

Douze petites pieces de canon du calibre d'un quarteron, & qu'on nomme les pieces du sophia, sont rangées dans cette chambre qui a vue sur la mer. Il y a aussi une batterie de pieces Suédoises, située à mi-côté dans le bois de Cyprès, qu'on nomme fort improprement les Jardins du Serrail, & les murs de Byfance qui servent d'enceinte au Palais, sont bordés en-dehors d'une monstrueuse artillerie qui se croise avec celle de Tophana, située vis-à-vis de l'autre côté du port.

Aussi-tôt après l'accouchement, le Kiffar-Aga sortit du Harem avec l'enfant; c'était une Princesse; il vint la présenter aux grands Officiers, qui dressèrent acte de sa naissance & de son sexe: après quoi les pieces du sophia firent leur salve, qui ne pouvant guère être entendue que par la batterie à mi-côté, fut répétée par celle-ci, & suivie de celle de la pointe du Serrail & de Tophana. A ces différentes salves, succéderent celles de la Douane, de la Marine, & de la Tour de Léandre. (1)

---

(1) Cette tour, située sur un rocher isolé en face de Constantinople, & plus près de Scutari que de la Capitale, est appelée par les Turcs, *Kız kulesi* (la Tour de la Fille.) Ils prétendent qu'elle a longtemps servi de prison à une Princesse Grecque. Le nom que les Européens lui donnent, ferait présumer qu'autrefois on la regardait comme la demeure de Héro; mais il faut une circonspection extrême dans ces sortes de conjectures, pour éviter le ridicule & même l'absurdité. Des Voyageurs ont placé une colonne de Pompée à l'embouchure de la mer Noire.

Les crieurs publics annoncerent aussi-tôt cet événement, & la Sultane, qui venait de naître, fut proclamée *Libedoullach*, Dieu-donnée. On ordonna en même-temps les réjouissances, dont la durée fut fixée à sept jours sur terre, & trois sur mer : ce qui ne s'était encore pratiqué que pour la naissance d'un Prince; mais on trouva convenable d'accueillir ainsi le premier enfant qui naissait après deux regnes stériles. Ces fêtes satisfaisaient sur-tout au besoin extrême qu'on avait de s'égayer; & quoiqu'elles fussent très-dispendieuses & très-à charge au peuple, les Marchands même se consolait d'être obligés de fermer leurs boutiques, parce que le despotisme devait également fermer la sienne.

En effet, tous les instruments de la tyrannie, qui ne servent d'ordinaire qu'à opprimer l'humanité, semblent servir uniquement à protéger la licence dans ces temps de réjouissances publiques. On voit renaître à Constantinople ce qui se pratiquait dans l'ancienne Rome au temps des Saturnales. Il est permis aux Esclaves de respirer, de s'égayer devant le Maître

---

où cet illustre Romain n'a jamais été. Ils ont appelé du même nom, une autre colonne qui se voit à Alexandrie, & que très-certainement Pompée n'a jamais fait élever; & pour revenir aux environs de Constantinople, on voit sur les bords du Pont-Euxin une tour antique, reliée parmi les débris de plusieurs autres de même construction, lesquelles bâties en ligne de distance en distance, servaient jadis à signaler les bateaux cosaques dont on redoutait les pirateries sur les bords de la mer Noire. Cette tour isolée manquait de nom dans ce pays d'ignorance & de barbarie; & nos Européens, qui ont la manie opposée de vouloir tout savoir & tout expliquer, l'ont nommé la Tour d'Ovide.

tre , & même de s'égayer à ses dépens ; de nouveaux acteurs s'emparent de la scène ; on offre aux Grands le spectacle de leurs propres ridicules , & ces Grands , confondus avec le peuple , sont contraints par l'usage d'en rire eux-mêmes , ou du moins de paraître s'en amuser.

Au reste , on doit concevoir qu'un Gouvernement qui semble étouffer la joie par sa nature , ne peut la forcer à paraître qu'en disparaissant lui-même ; & la pauvre humanité , toujours facile à tromper , toujours prompte à se faire une illusion flatteuse , lorsqu'elle perd de vue ses tyrans , profite d'un instant de relâche pour saisir cette lueur faible & passagère de félicité.

Les Grecs sur-tout , naturellement gais & bruyants , se livrent dans ces occasions à toute l'intempérance de la joie , & passent rapidement de l'oppression au bonheur , de l'humiliation à l'insolence.

Examinons présentement la décoration de ce nouveau théâtre , & mettons les acteurs en scène.

Des poteaux plantés à trois ou quatre pieds de distance devant les boutiques & sur le bord des trottoirs qui prolongent les deux côtés de la rue , sont réunis à leur extrémité supérieure par des arceaux qui joignent aussi les maisons. Cette petite charpente recouverte ensuite en branches de lauriers , mêlées de papiers frisés de différentes couleurs , forme des berceaux auxquels on suspend des feuilles d'oripeaux , que le moindre vent agite avec bruit , leur surface brillante réfléchit , la lumière des lampes de verre & des lanternes colorées , dont on garnit tout l'édifice. Les portes des parti-

culiers sont également décorées avec une recherche proportionnée à l'importance ou à la vanité du propriétaire ; mais les maisons des Grands offrent dans leur décoration le plus grand excès de magnificence. Les rues qui y aboutissent sont recouvertes, jusqu'à une certaine distance, en berceaux assez élevés pour que les lampes & les découpures ne gênent point le passage des gens à cheval. On conduit ces portiques ainsi décorés jusques dans les cours intérieures des Palais ; & là, des salles construites exprès, richement meublées, éclairées par une quantité de lustres dont la lumière se répète dans un nombre infini de miroirs, présentent aux curieux un point de repos dont le maître fait les honneurs suivant la qualité des personnes qui s'y arrêtent. D'autres se bornent à faire meubler le dessous de leur porte, dont les deux battants ouverts, invitent à s'y arrêter & à prendre une tasse de café ou rafraîchissements que le maître ordonne toujours, & que ses gens s'empressent de distribuer.

La porte du Visir & celle du Janissaire Aga (1) sont sur-tout remarquables par la somptuosité des décorations & par la profusion des colifichets qui y sont bizarrement mêlés aux ornements les plus riches. On ne peut voir sans étonnement cette salle du Divan, ce Tribunal

---

(1) *Pacha Capoussi* & *Aga Capoussi*, la porte du Pacha & la porte de l'Aga, désignent l'hôtel du Visir & celui du Général des Janissaires. Un homme du peuple, ou même un homme inférieur à celui dont il parle, dit aussi : j'ai été, ou j'ai servi à la porte d'un tel ; mais le terme de *Capou* ou *Capi* (porte), prononcé seul, désigne toujours le palais du premier Ministre, le lieu où l'on traite toutes les affaires.

redouté, & l'effroi de la nature, paré pour quelques jours, ne présenter que des images riantes.

Des lanternes tournantes sur lesquelles on a peint des figures ridicules, & souvent obscènes, mêlées avec des transparents où sont écrits le nom de Dieu, ses attributs, le chiffre du Grand-Seigneur ou quelques jeux de mots; des morceaux de miroirs taillés en soleil, pour donner de l'éclat à ces illuminations, amusent la multitude dont l'affluence ne tarit pas. Les gens les plus graves (1) par leur âge & l'importance de leur emploi, n'en font pas moins sensibles à ces imitations triviales & puérides. J'ai vu un petit palais construit par un Européen avec des rognures de verre & de la colle de poisson, acheté mille écus par le Visir pour figurer dans sa boutique.

Tant de profusion chez les Ministres & les Grands porterait sans doute à croire que dans cette circonstance, l'illumination du Serrail efface toutes les autres.

---

(1) L'envie d'obliger un Turc de mes amis, m'avait engagé à porter à son fils un assez joli colifichet; l'enfant se plaisoit fort avec moi, & je me faisais une fête du plaisir qu'il alloit avoir, lorsqu'à l'aspect de ce joujou, je le vois ralentir sa marche, entrer gravement, regarder mon présent avec une indifférence réfléchie, s'asseoir de l'air du monde le plus sérieux, & se concentrer tristement dans son petit orgueil. Bientôt après arrive le grand-père; & par un contraste singulier, le vieillard se récrie sur la gentillesse de l'ouvrage, s'établit sur le tapis pour le mieux considérer, se retourne, l'examine partout, s'en amuse, & finit par le briser. Cette scène me parut d'abord étrange; mais une plus longue habitude en Turquie m'apprit depuis tout ce qu'elle avoit d'instructif & de piquant pour un observateur.

Un cordon de lampes décorent la première porte, & quelques lanternes colorées éclairerent les passants que la curiosité dirige vers la porte qui sépare les deux cours. Cette porte est ainsi que la première entrée fort mesquinement éclairée; mais cependant assez pour faire distinguer de vieux drapeaux, de grandes haches, quelques boucliers; des masses d'armes, des ossements de poissons qui passent pour des os de géants & quelques autres objets de pareille importance (1); mais la porte de la salle d'armes qui se trouve à gauche en entrant dans cette cour, offre dans le genre des anciennes armures des choses vraiment curieuses à voir (2). La monnoie, plus agréablement décorée, présente un tableau tout-à-fait différent. Un nombre infini de lampes se réfléchissent dans une tapisserie de piastres (3), d'Iselottes (4), de paras (5), & de sequins (6) tout neufs, qui forment différents dessins.

(1) Dans cette première réjouissance, on avait joint à ces trophées une vieille mitre d'Evêque suspendue à la clef de la voûte.

(2) La pièce la plus remarquable de ce dépôt est une catapulte : c'est peut-être la seule qui existe; mais les Turcs en font si peu de cas, que ce n'est qu'en parcourant l'intérieur de ce magasin que j'y ai découvert par hasard cette précieuse antiquité enfouie sous un tas de décombres. Ce magasin d'armes était autrefois une Eglise Grecque.

(3) Monnoie qui équivaut à 3 liv.

(4) Pièce de trente paras, 2 liv. 5 sols.

(5) Petite pièce d'argent valant 6 deniers.

(6) Pièce d'or : il y en a de plus ou moins de valeur, & les plus connus, dits *Zéremapouls*, valent aujourd'hui 9 liv., en observant cependant la différence de 20 pour cent, que les monnoies du Grand-Seigneur perdent par le change du commerce avec l'Europe.

C'est aussi le seul endroit du Serrail où les curieux soient passablement accueillis par le Zarp-hana-Eminy (1). Si tout annonce dans la ville que le Despotisme a laissé le champ libre aux plus grands excès d'une joie fantastique, on sent également à l'aspect vraiment lugubre de la première cour du Serrail, que l'intérieur de cette formidable enceinte est encore l'asyle impénétrable où le Despotisme dans un loisir inquiet, attend le moment de dissiper cette ivresse de liberté momentanée qui anime tous les individus.

On ne peut en effet considérer la gayeté excessive du peuple, que comme un accès de frénésie, capable d'alarmer le Despote, s'il en permettait la durée. J'ai déjà dit que les Grecs se distinguaient sur-tout par leur joie insolente & effrénée. Cependant les Juifs, toujours occupés du commerce, toujours tourmentés par la soif du gain, après avoir tiré tout le parti possible de la fabrication & de la vente des lanternes, vont ensuite débiter des bouffonneries à la porte des Grands, où l'on distribue des paras à tous les baladins qui s'y arrêtent.

Plusieurs gens en place établissent devant leur hôtel, des comédies à demeure, dont les sujets variés, mais toujours du genre le plus indécent, sont joués à la grande satisfaction du public. Au reste, si les mœurs sont peu ménagées dans ces divertissements, le Gouvernement ne l'est pas davantage. On voit à chaque instant des troupes de Grecs & de Juifs représenter les différentes Charges de l'Em-

---

(1) Intendant de la monnoie.

pire, & en exercer les fonctions, de manière à les tourner en ridicule. Dans cette fête dont je fus témoin, le costume du Prince lui-même, & celui de toute sa suite ne fut point respecté. Une troupe de Juifs eut l'audace de le contrefaire : il est vrai qu'on ne tarda pas à réprimer l'insolence de cette imitation ; elle fut interdite : mais on laissa jouer le grand Visir, & dès-lors aucune charge ne fut épargnée.

J'ai vu entr'autres un faux Stambol Effendi (1), auquel on laissait exercer tranquillement une justice distributive assez sévère. Le hasard le fit rencontrer avec le véritable ; ils se saluèrent réciproquement avec beaucoup de gravité, continuèrent chacun leur route. Une autre troupe qui imitait le Janissaire Aga fut s'emparer de l'hôtel de ce Généralissime pendant qu'il était à faire sa ronde, & ses gens traitèrent le masque avec autant de distinction que s'il eût été leur maître. A ces plaisanteries succédèrent d'autres facéties encore moins aimables, & qu'on ne réprima pas davantage. De prétendus Officiers des Ponts & Chaussées, suivis de paveurs, déparaient la porte des particuliers qui ne se rachetaient pas à trop bon marché. D'autres masques, sous l'accoutrement de pompiers, rançonnaient d'une autre façon ; en un mot, on jouait les vexations de tout genre ; & pour les bien jouer, on les imitait au naturel. A la fin tout cela devenait onéreux & très-incommode ; mais le terme expiré, le bâton reparut, & tout rentra dans l'ordre (2).

(1) Lieutenant de Police de Constantinople.

(2) Les Fesellins offrent dans les Donanemas le coup-d'œil le plus riche. Celui des Jouailliers est

Le Despotisme fut cependant contraint de respecter encore la liberté pendant les trois soirées destinées aux feux d'artifice sur mer.

Le corps de la Marine, celui des Dgébedgis (1), & le corps de l'Artillerie s'étaient préparés à fournir chacun un feu d'artifice pour trois nuits consécutives. De grands radeaux traînés au milieu du port en face de Yalikiosk (2), où le grand-Seigneur devait se rendre, furent disposés pour offrir le spectacle consolant de la prise de Malte, où celui de quelques combats dans lesquels les Mahométans battent toujours infailliblement les Chrétiens. Beaucoup de pétards, encore plus de fumée & si peu de feu, qu'à peine dans les beaux moments, on distingue les murailles du château de Carton qu'on attaque, ne donnent pas une grande idée du génie des Artificiers. Ils n'ont pas non plus de merveilleux succès dans l'art de tirer des fusées d'honneur. Le plus grand nombre de ces fusées après avoir langui sur le chevalet, vont s'éteindre dans la mer, avant que la garniture ait le temps de prendre feu.

---

sur-tout éclatant en pierreties, que les marchands y étalent, & ces marchés couverts sont ce qu'il y a de plus curieux & de plus véritablement magnifique. Les Tcharchis, autres marchés, où toutes les drogueries sont rassemblées, m'ont aussi paru passablement décorés.

(1) Dgébedgis; ce corps ne peut être assimilé à aucun des nôtres. Son service est d'avoir soin des armes, des poudres & de tous les ustensiles de guerre qui se conservent en magasin.

(2) Le Kiosk de la Marine; il est situé en-dehors du Serrail, sur le bord de la mer, & sert à toutes les cérémonies relatives à la flotte, ainsi qu'au débarquement & à l'embarquement du Grand-Seigneur.

Les fusées de gerbe, plus légères & mieux proportionnées, s'élevent un peu davantage; mais la plupart s'allument lentement, faute d'avoir bien disposé les mèches, & se dirigent d'une maniere très-irréguliere; il faut pourtant convenir que ces défauts même donnent aux bouquets d'artifice des Turcs un air de profusion & une durée qui les rend fort agréables; l'applaudissement n'est cependant général qu'au moment où les malheureux Grecs ou Juifs, loués pour porter un habit à l'Européenne & défendre l'assaut avec quelques serpentaux dont la provision s'épuise bien vite, sont assaillis, culbutés & accablés en raison de leurs vêtements de tous les coups de poing que le droit de la guerre autorise, & que leur qualité d'infideles ne leur permet pas de rendre.

Le plaisir d'assommer les Chrétiens est pour les Turcs un si grand régal, que les favoris de Sultan Mahamout, d'ailleurs gens fort aimables, n'imaginèrent rien de mieux pour amuser leur Maître dans une fête qu'ils lui donnerent dans l'intérieur du Serrail: ils trouverent aussi le sujet si simple & si naturel, qu'ils n'hésiterent pas à faire prier les Ambassadeurs Européens de prêter leur garde-robe. On fit endosser ces habits à des Juifs toujours destinés à être battus & toujours prêts à se laisser battre quand on les paie. Tous les courtisans du Grand-Seigneur convinrent aussi qu'il n'y avait jamais cette canaille n'avait mieux gagné son argent que ce jour-là. Passé pour les Juifs assurément; mais fallait-il prêter des habits, & nos Européens n'auraient-ils pas dû sentir l'inconvénient qu'il y a toujours à se laisser représenter d'une maniere ridicule.

Les réjouissances étaient à peine terminées, qu'on annonça une nouvelle grossesse ; elle donna naissance à Sultan Sélim, & la Princesse Eibed Oullah son aînée fut mariée à l'âge de six mois à un Pacha fixé dans son Gouvernement, qu'on avait plus d'envie de dépouiller que de favoriser, & qui sentit aussi bien plus vivement la nécessité d'envoyer annuellement cent mille piastras pour l'entretien de sa jeune épouse, que l'honneur d'une aussi belle alliance.

Melek Pacha éprouva aussi dans ce genre un désagrément qui dut lui paraître encore plus sensible. Jeune, aimable & parvenu à la place de Capitan-Pacha (1), il jouissait tranquillement dans son intérieur du plaisir de n'avoir qu'une seule femme qui fixait tous ses soins dont il était tendrement aimé. La bienveillance de son Maître venait de l'élever à la dignité de Visir (2), & rien ne manquait à son bonheur, lorsqu'une sœur du Grand-Seigneur, veuve pour la sixième fois, le vit passer dans une cérémonie publique. Frappée de

(1) *Capitan-Pacha* : en mer cette dignité est la même que celle d'Amiral ; mais elle ne peut lui être assimilée, lorsque la flotte est désarmée. Cette charge ne donne que le rang de Pacha à deux queues. Elle est cependant occupée quelquefois des Visirs du bas, c'est-à-dire des Pachas, qui, par leur rang, portent le même bonnet que le Grand-Visir, & siégent au Divan du Grand-Seigneur pendant qu'ils habitent Constantinople.

(2) On appelle Visir tous les Pachas à trois queues. Il ne faut donc pas confondre cette dignité avec celle de Grand-Visir. Celui-ci est distingué par le sceau de l'Empire, le cachet du Grand-Seigneur. Il possède le premier instrument du Despotisme. On le nomme par cette raison, Visir *Alem*, le Grand-Visir.

la bonne mine de Mellek, cette vieille Sultane le demanda à son frere, qui sur le champ fit signifier à l'Amiral qu'il l'honorait de son alliance. Ce fut un coup de foudre; mais il n'y avait pas de remede, & Mellek fut forcé de congédier sa femme sur le champ: elle ne survécut que peu de jours à son malheur; & le Pacha, plus courageux ou moins sensible, se résigna; il continua de plaire, il plut même au point que le Grand-Visir, pour se débarrasser d'un concurrent dangereux, fit donner à Mellek un Gouvernement qui le débarrassa lui-même des empresses de sa vieille Princesse (1).

Sultan Mustapha continuait à s'occuper des finances en dépouillant soigneusement les comptables, & en s'appropriant par la voie des confiscations ce que les prévaricateurs avaient volé dans l'Empire. Déjà Sa Hautesse jouissait de la satisfaction d'avoir complété plusieurs hafnés (2), & de les avoir mis sous le scellé; mais c'était peu de chose encore au gré de sa

(1) On a déjà vu que les Sultanes ne peuvent sortir de Constantinople. Le Despotisme craint sans doute, qu'en les laissant s'éloigner avec leurs maris, l'enfant mâle qui naîtrait, échappât à ses coups.

(2) Hafné veut dire trésor, & se dit de la totalité du trésor du Souverain: mais ce mot s'emploie aussi comme expression numéraire, & dans ce cas il désigne dix mille bourses, qui, à la différence près du change, valent quinze millions; & c'est lorsque cette somme complete est rassemblée dans des coffres qu'on y met le scellé comme on ferme un sac de 1000 livres. Mustapha prenait un tel plaisir à cette occupation, qu'il sacrifiait tout pour grossir son trésor. Il fit vendre à l'encan beaucoup de bijoux, & même il envoya à la mon: o e tout ce qui lui fut donné par la Cour de Danemarck en vaisselle d'or ou d'argent, lors de la conclusion de son Traité avec la Porte.

passion dominante, il résolut d'attenter à la fortune du Pacha de Bagdad. La conduite indépendante de ce Gouverneur offrait à la vérité plus d'un prétexte au desir de le dépouiller; mais il était plus aisé de prononcer cet arrêt que de l'exécuter : la richesse & l'éloignement sont de grands moyens de défense.

Mustapha se flatta cependant de surprendre son sujet qu'il n'espérait pas de dompter : un Capidgi-Bachi (1), porteur en apparence d'un témoignage de bienveillance, mais essentiellement muni d'un ordre adressé aux juges du Divan de Bagdat, pour abattre la tête du Pacha, se rendit auprès de lui : de son côté, le Gouverneur, attentif à tous les émissaires de Constantinople, & connaissant assez les successeurs à l'Empire Grec, pour les craindre eux & leurs présents (2), fit visiter le Capidgi avant de l'introduire au Divan, trouva l'ordre secret dont il était porteur, lui fit couper la tête, & envoya cette tête au Grand-Seigneur pour toute réponse. D'autres tentatives ne fu-

---

(1) Capidgi-Bachis : espece de Chambellans qui prennent sous le bras ceux qui sont admis à l'audience du Grand-Seigneur, & les conduisent devant sa Hauteffe. Ils sont aussi chargés de toutes les commissions extraordinaires qui ont pour objet l'exécution des ordres du Sultan, de quelque nature qu'ils soient. Rassembler des vivres, lever des troupes, confirmer un Pacha, lui soutirer de l'argent, lui couper la tête avant de le dépouiller, ou après l'avoir dépouillé de ses richesses; en conduire un autre en exil, souvent l'empoisonner en route, tout cela est du ressort des Capidgi-Bachis; c'est le casuel de leur emploi. Les Salachors (Ecuyers) sont employés aux mêmes fonctions dans des rapports plus subalternes, & le plus ou le moins d'adresse dans l'exécution des ordres dont ils sont porteurs, décide de leur avancement.

(2) *Tivvo Danaos & dona ferentes.*

rent pas plus heureuses, & ces exemples imités par d'autres Pachas moins riches & moins éloignés que celui de Bagdat, encouragerent à la résistance, & réduisirent la Porte à la seule ressource d'assassiner ou d'empoisonner ceux de ses Officiers qu'elle voulait punir. Dans ce cas, l'émissaire déguisé de son mieux & muni d'un ordre qu'il tient bien caché, tâche d'approcher le proscrit, choisit, s'il se peut, le moment du Divan, saisit l'instant de tuer son homme, présente son ordre, & ne court plus de danger, s'il a été assez adroit pour ne pas manquer son coup. Voilà ce qu'on appelle une justice éclatante; mais le poison demande moins de courage, & l'on commence à le préférer pour cette raison.

Ceux des Pachas ou autres vexateurs qui par une rétribution habituelle d'une partie de leurs rapines, savent assouvir l'avidité de la sublime Porte, jouissent de la portion qu'ils se réservent avec une sorte de sécurité; mais ils ne préservent leur fortune après leur mort qu'en la confiant à celui qui gere leurs affaires ou à quelque homme, sur la probité duquel ils croient pouvoir compter. Cependant ces fidéi-commis exposent à de terribles dangers, & la crainte de se perdre, ou du moins celle de perdre sa propre fortune, portent souvent à l'infidélité. On pourrait peut-être ajouter à ces motifs la tentation si naturelle de s'approprier les biens du défunt dans un pays où le mot d'honneur & celui de probité sont à peine connus.

On jugera parfaitement des procédés du Gouvernement Turc en matière de succession par la manière dont le sisc compta avec les gens d'affaires de Rakub Pacha, qui depuis

long-temps avait épousé une sœur du Grand-Seigneur.

Ce Visir, célèbre par l'activité de son ame, l'atrocité de son caractère, & la finesse de son esprit, mourut en place, & dans ce période de crédit qui semblait ne laisser aucun motif d'inquiétude à ses gens d'affaires ; mais sa fortune les rendait comptables, & les calculs exagérés de Sultan Mustapha pouvait les montrer coupables. Cependant le scellé fut apposé au nom de Sa Hauteffe, qui se réserva l'examen de la succession.

Un Turc revêtu de la charge de Trésorier du feu Grand-Visir, fut arrêté à l'instant du scellé, ainsi qu'un Arménien qui avait été constamment le Banquier de ce Ministre. Ces deux malheureux enchaînés dans les prisons du Serail, éprouvaient à chaque instant la terreur de la mort que leurs gardiens se plaisaient à leur inspirer. On leur faisait payer leur nourriture au poids de l'or, & les moindres facilités, les moindres adoucissements leur étaient vendus au prix le plus exorbitant. Enfin, ils rendirent leurs comptes, & l'examen que le Grand-Seigneur prit la peine d'en faire lui-même, ne servit qu'à prouver leur innocence ; mais l'avidité trompée par cet examen, eut recours aux tourments pour obtenir l'aveu d'un fidéi-commis qui n'existait pas.

Le Bostandgi-Bachi fut chargé de cette horrible vexation ; les délations les plus calomnieuses furent écoutées. On supposa des sommes énormes passées secrètement dans leurs mains, & la question la plus cruelle fut employée toujours sans fruit, quant à la découverte de la vérité, mais utilement pour l'avarice du Prince qui engloutit la plus grande

partie des richesses que l'Arménien tenait du commerce de son pere. Le Trésorier éprouva le même sort, & fut contraint de racheter sa vie au prix de toute sa fortune, après avoir subi les tourmens les plus cruels.

Telle est la justice que le despote exerce légalement sans doute, puisqu'aucune loi ne réclame contre ces atrocités, & que l'habitude de les souffrir, étouffe jusqu'à la plainte.

Voyons actuellement la justice rendue dans les tribunaux Turcs, sur un code écrit, révévé par l'opinion, & commenté par des Magistrats départis à cet effet. Et vous qui justement touché des inconvénients & de la multiplicité de nos formes judiciaires, avez osez dire, sans pouvoir assurément le penser, que la justice chez les Turcs était préférable à la nôtre, examinez avec attention le tableau que je vais vous offrir; & si vous en avez le talent, tâchez d'indiquer quelques remèdes à la surabondance qui nous nuit, corrigez notre intempérance, mais ne nous vantez pas la famine.

Le Grand-Seigneur est en même-temps le successeur au Califat & le chef du Gouvernement militaire; son despotisme est établi sur le Coran, & l'interprétation de ce livre est exclusivement attribuée au corps des Ulemats: tout doit être soumis à la loi, tout doit obéir au Souverain. Ces deux pouvoirs ont la même source; on apperçoit déjà le choc & les débats qui doivent naître entre deux puissances, dont le droit est égal, & dont les intérêts sont différents: on voit également que le pouvoir de se nuire les réunit souvent, & les contraint à des égards & des ménagemens réciproques.

En effet, si les Ulemats peuvent faire parler la loi à leur fantaisie, & animer le peuple contre le Souverain, celui-ci peut d'un seul mot déposer le Mufti, l'exiler, & même le perdre aussi-bien que tous ceux de son corps qui lui déplaisent. La loi & le despote, doivent également se craindre & se respecter; mais le despote, s'il n'est pas un imbécille, emporte nécessairement la balance; il dispose de tous les trésors, de tous les emplois, & de la vie de tous ses sujets: il a de terribles moyens pour se faire obéir.

Examinons actuellement l'usage du pouvoir, soit de la part du Grand-Seigneur, soit de la part des Juges.

Plus le pouvoir du Grand-Seigneur est étendu, moins il est facile de limiter celui des Officiers qui le représentent. Les Pachas sont dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman les Gouverneurs & les fermiers de leurs Pachaliks; ils y donnent à chaque district des gouverneurs & des fermiers particuliers; ceux-ci distribuent dans chaque canton d'autres sous-fermiers non moins despotes, de manière que dans cette cruelle hiérarchie, chaque subalterne perçoit le double de ce dont il est comptable.

Si le droit du fermier peut s'exercer d'une manière si destructive sur le revenu annuel de chaque territoire, le Gouverneur de la Province, armé d'un pouvoir plus vaste & plus redouté, détruit encore avec bien plus d'audace & de facilité. Il est le maître de multiplier les vexations, les avanies & les déprédations de tout genre au gré de ses desirs avides. Le moindre prétexte suffit pour citer à son tribunal ceux qu'il lui plaît de citer, &

l'homme riche, au pied de l'homme insatiable, n'est jamais innocent.

Cependant le Souverain, observateur tranquille en apparence, attend pour punir le vexateur, que le produit des vexations soit suffisant, pour mériter une place dans son trésor particulier; mais si le Grand-Seigneur semble ne guéter que l'homme en place, en vain un homme riche voudrait échapper au despotisme, en se tenant dans l'obscurité, il sera bientôt revêtu d'un emploi qui donnera tôt ou tard, au Prince, le droit de compter avec lui. Cet homme n'a donc rien de mieux à faire que de commencer par compter avec les autres, & de réduire le fruit de ses rapines en argent comptant, pour le cacher plus facilement. On a déjà vu que les gens de loi sont les seuls qui puissent jouir tranquillement de leur fortune, & je ne parlerai point des sujets Chrétiens ou Juifs. Ceux-ci, méprisés, insultés même par le portefaix musulman qui les sert, ne peuvent être considérés par le Gouvernement, que parce que leur industrie accumule des richesses que les avanies journalières font refluer par le canal des gens en place, dans le gouffre où le Souverain engloutit tout.

On pourrait croire sur la foi des Européens, que la douane est plus douce chez les Turcs que chez les autres nations. Les Francs n'y payent en effet que trois pour cent. Je veux bien ne pas mettre en ligne de compte les avanies qu'ils essuient d'ailleurs dans tous les genres; ce sont des étrangers: leur position n'entre point dans l'examen des mœurs & du gouvernement des indigènes. Ceux-ci sont assujettis à sept pour cent de douane, & dix sur

sur beaucoup d'articles de consommation. Par une clémence que l'on affecte aussi de vanter, on perçoit ce droit en nature : mais qu'en résulte-t-il ? Que sur cent turbots qu'un pêcheur apporte, on lui prend les dix plus beaux, & qui valaient seuls tout le frétin qu'on lui laisse.

Consultons présentement les livres de Loi, & voyons comment on fait les interpréter dans les Tribunaux.

Tout doit être jugé sur la déposition des témoins. C'est la première loi du Législateur des Arabes. On ne peut donc se présenter en justice, sans que le demandeur & le défendeur en soient également pourvus : il n'y a donc point de procès sans faux témoins. L'art du Juge consiste à deviner par des interrogations captieuses à laquelle des deux parties il doit adjuger le droit d'affirmer, & ce premier jugement décide le procès. Si une partie nie, l'autre est admise à prouver ; de sorte que, conduit en justice par un homme que je n'ai jamais vu, pour lui payer une somme que je ne lui ai jamais due, je serai contraint de la lui payer sur la déposition de deux témoins Turcs qui affirmeront ma dette. Quel est le moyen de défense qui me reste ? Ce serait de convenir que j'ai dû ; mais d'affirmer que j'ai payé. Si le Cadi n'est pas gagné, il m'adjugera les témoins, j'en trouverai bientôt moi-même, & il ne m'en coûtera qu'une rétribution fort modique pour les gens qui auront pris la peine de se parjurer pour moi, & le droit de dix pour cent au Juge qui m'a fait gagner ma cause.

C'est toujours celui qui gagne qui paie les frais ; la crainte de perdre l'argent qu'on a ne

réprime donc pas le desir de s'emparer de celui des autres ; & les peines portées contre les suborneurs de témoins & contre les faux témoins eux-mêmes (1), doivent être rarement prononcées, le Juge dont ils font fructifier le domaine, leur doit des ménagements.

Un Turc voulait dépouiller son voisin d'un champ qu'il possédait très-légitimement. Ce Turc commence par s'assurer d'un nombre suffisant de témoins prêts à déposer que le champ lui avait été vendu par le propriétaire ; ensuite il fut trouver le Juge, & lui remit 500 piastres pour l'engager à autoriser son usurpation. Cette démarche prouvait assez l'iniquité de sa demande. Elle indigna le Cadi, il dissimula, écouta les parties ; & sur ce que le légitime possesseur n'opposait que l'insuffisance de son titre de possession : Vous n'avez donc point de témoins, lui dit-il ? Eh bien, j'en ai cinq cents qui déposent en votre faveur ; il montra alors le sac qu'on lui avait remis pour le séduire, & chassa le séducteur.

Ce trait qui fait honneur à l'intégrité du Juge, n'en fait pas sans doute à la loi ; elle est toujours la même, & tous les Cadis ne ressemblent pas à celui que je cite.

Dans les causes compliquées, les parties ajoutent aux témoins, la précaution de se munir d'un Fetfa du Mufti ; mais ces décisions, comme je l'ai déjà observé, n'étant données par le Chef de la Loi que sur l'exposé qu'on lui présente, chaque partie en obtient facilement une qui lui est favorable.

---

(1) La peine portée contre les faux témoins est de les promener dans les rues sur un âne, la tête du coupable tournée du côté de la queue de l'animal ; mais je n'ai jamais vu cette loi mise en exécution.

On n'a pas non plus terminé son affaire par un jugement formel qui donne gain de cause. Il n'y a de certain que les fraix qu'il faut payer. Si la partie adverse fait naître un nouvel incident, il faut plaider encore & payer de nouveau les fraix.

Un avantage précieux de la Loi civile chez les Turcs, serait sans doute le droit qu'elle donne à chaque particulier, de plaider lui-même sa cause; mais que lui reste-t-il de cet avantage dans un pays où le jugement est arbitraire? De-là vient que les Juifs, les Arméniens & les Grecs ont conservé à leurs Chêfs une espece de juridiction civile à laquelle ils se soumettent quelquefois, pour éviter que le fonds du procès ne soit dévoré par le Cadi qui le jugerait; mais excepté les Juifs qui sont plus soumis à leur Kakam que les Chrétiens à leur Patriarche, il est assez commun que la partie lésée évoque l'autre aux Tribunaux Turcs, qui finissent alors par s'enrichir de leurs dépouilles respectives.

La Loi concernant les Esclaves les soumet à celui qui les achete; invite à les bien traiter, ou à les vendre quand on n'en est pas content, & les Esclaves ne peuvent être reçus en témoignage ni pour ni contre leur Maître.

Le nommé Draco, Grec, puissamment riche, possédait deux belles maisons de campagne contiguës au village de Tarrapia sur le canal de la mer Noire à trois lieues de Constantinople; il y passait l'été avec toute sa famille, & plusieurs esclaves Chrétiennes qui le servaient: on avait établi dans son voisinage un chantier pour la construction d'un vaisseau. Un des constructeurs Turc profita de cette circonstance pour courtiser une des esclaves

Chrétiennes. Draco la surprit , la maltraita ; & pour se venger , elle mit le feu aux deux maisons qui furent totalement consumées. A ce trait de noirceur , elle ajouta l'audace de s'en vanter ; & Draco , craignant avec raison de nouveaux effets de fureur de cette méchante créature , la fit enlever nuitamment & conduire chez un Juif , avec ordre de l'enfermer soigneusement & de la vendre au plutôt , de manière à l'éloigner pour toujours. Cependant cette esclave trouve le moyen de crier par la fenêtre qu'elle est Turque. La populace s'assemble , la garde arrive , la maison du Juif est enfoncée : on conduit la fille chez le Visir ; là elle affirme de nouveau qu'elle est Turque , que Draco l'a retenue esclave , & l'a maltraitée pour l'obliger de se faire Chrétienne ; qu'elle a mis le feu à sa maison pour sauver une Musulmane. On loua son zèle , on remercia la Providence , & Draco fut pendu deux jours après l'incendie , devant ses maisons qui fumaient encore.

On demandera sans doute ce qu'est devenue la Loi qui n'admet pas le témoignage des Esclaves contre leur Maître , celle qui condamne un incendiaire aux flammes , & celle qui admet le défendeur à plaider lui-même sa cause ; rien de tout cela ne fut examiné ; un Chrétien ne mérite pas tant d'égards en Turquie.

Après avoir vu périr l'innocent , voyons comment la loi traite les criminels. On ne peut le dire sans horreur ; c'est pour ces moultres qu'elle a des ménagements. En effet , la loi qui condamne l'assassin à perdre la vie , permet aux plus proches parents du mort de lui faire grâce. On conduit le criminel sur le lieu du délit ; celui qui fait l'office de bourreau

fait aussi celui de médiateur ; il traite jusqu'au dernier moment avec le plus proche parent du mort ou avec sa femme qui suit ordinairement pour assister à l'exécution. Si les propositions sont refusées, le bourreau exécute la sentence ; si elles sont acceptées, il reconduit le coupable au Tribunal pour y être absous. Cependant l'accommodement a rarement lieu, parce qu'il y a une sorte d'opprobre attachée à vendre le sang de ses parents ou de son mari ; mais on sent qu'en vertu d'une loi pareille, nous verrions quelquefois parmi nous les plus lâches & les plus exécrables assassins jouir en paix du fruit de leurs crimes.

Un jeune Turc, pressé d'hériter, avait assassiné son pere, & fut condamné sur les plus fortes preuves à avoir la tête tranchée. Un de ses amis, compagnon de ses débauches, court chez son Juge avec une forte somme ; là il apprend que la sentence est déjà prononcée ; il ne se décourage point, il presse le Juge, que la vue du trésor avait déjà persuadé. Je ne puis, dit-il à son client, absoudre votre ami que sur une preuve de son innocence plus forte que celle qui l'a montré coupable. Ayez le courage de vous déclarer l'assassin de son pere, produisez deux témoins : je vous condamnerai à subir la peine qui vient d'être prononcée contre votre ami ; il rentrera dès ce moment dans tous ses droits, & pourra vous faire grace. L'entreprise était sans doute hasardeuse, un parricide ne devait pas inspirer une grande confiance. Cependant le coupable fit grace au meurtrier supposé, & cette atrocité préparée par la loi eut un plein succès.

Pour que les voleurs de grands chemins soient punis, il faut qu'ils soient arrêtés en

flagrant délit. Le Législateur Arabe devait sans doute ce ménagement à une nation qui ne vivait que de rapines. Aussi les Etats du Grand-Seigneur sont-ils infestés de ces brigands qu'on nomme Haidouts ; ils y commettent les plus grandes horreurs , & les efforts que le Gouvernement fait rarement , pour les réprimer , & qu'il fait toujours alors d'une manière maladroite , ne tendent jamais qu'à les disperser , & à les éloigner de la Capitale. S'ils commettent quelques assassinats dans un village , le Cadi , qui s'y transporte , en rançonne les habitants , sans s'occuper de la recherche des coupables. C'est aussi par cette raison que le premier soin des habitants de la campagne est toujours de chercher à soustraire la connaissance du crime aux Juges dont la présence est plus dangereuse que celle des voleurs. Ceux-ci sont en Turquie , ce que sont dans nos villes , les ouvriers qui n'ont pas la maîtrise. On les punit quand on peut les surprendre au travail ; ils quittent leur métier lorsqu'ils se sont enrichis , racontent leurs chefs-d'œuvre , acquièrent de la considération , & parviennent à des emplois qui leur donnent le droit d'exercer leur industrie.

Le dogme du Coran qui enjoint de se soumettre aux décrets de la Providence , ne semblerait pas devoir être compris dans le Code criminel : cependant un Turc ayant tué un Chrétien d'un violent coup de bâton sur le crâne , le Juge , après s'être fait représenter l'instrument du meurtrier , & avoir bien & dûement vérifié la qualité du bois dont était fait le bâton , prononça qu'elle était trop légère pour que le Chrétien fût mort du coup sans une volonté directe de la Providence , à

laquelle il n'appartenait pas aux hommes de s'opposer. On ne retrouveroit pas aisément le chapitre du Coran, d'où cette sentence a été tirée; mais il paraît indubitable que si le Chrétien eût commis l'assassinat en question sur la personne d'un Turc, le Juge n'aurait jamais pensé qu'il fût l'exécuteur des ordres de Dieu.

Outre les procès qui suivent les formes judiciaires d'informations, de vérification de titres, & d'appels aux tribunaux supérieurs, toutes les querelles particulieres & les accusations de premier mouvement sont portées sur le champ au tribunal, lorsqu'une partie le requiert, sans que l'autre puisse sur-tout hésiter de s'y rendre, si la querelle a eu lieu en présence du peuple. Au seul mot de justice, on voit toujours la multitude prendre fait & cause contre celui qui s'y refuse: le nom de la justice est sacré chez toutes les nations. C'est le point central de l'esprit humain; on peut s'y méprendre, on peut chercher à l'é luder, on peut travailler à faire illusion aux autres, on peut se la faire à soi-même, la justice regne toujours invisiblement, & le crime ne lui rend pas moins hommage que la vertu.

Chaque quartier a son Mekkémé (1), dans lequel un Cadi escorté de son Naïb (2), siege à toute heure du jour, pour y écouter les plaintes, & rendre une justice d'autant plus prompte, que les fraix ne manquent jamais de suivre immédiatement la sentence.

Celle que le Stambol Effendiffy (3) exerce

(1) Mekkémé: tribunal où se rend la justice.

(2) Naïb, premier Clerc de Juge.

(3) Stambol Effendiffy: le Lieutenant de Police de Constantinople; c'est le premier degré qui conduit

sur tout ce qui a rapport à l'approvisionnement de la Capitale, paraît être plus désintéressée, & n'a cependant qu'une apparence plus noble & plus majestueuse. Il fixe le prix des denrées, le fait publier, & veille par lui-même, ou par le moyen d'un Subdélégué nommé Murtafîb, sur l'intégrité des poids & des mesures. Précédé de quatre Janissaires en habit de cérémonie & le bâton à la main, cet Officier monte sur son cheval, parcourt la ville ayant à ses côtés un de ses gens tenant en main des balances déployées. Un autre porte des poids, un troisième un marteau, & le reste du cortège est armé de bâtons & d'autres instruments nécessaires pour punir les coupables.

Ce groupe est toujours précédé par quelques hommes déguisés qui vont furtivement saisir un pain sur une boutique, les balances & les poids d'un vendeur de fruits ou d'autres denrées, & tout autre objet qui peut convaincre le délinquant de sa friponnerie.

Le pain apporté au Magistrat est placé dans la balance en opposition aux poids qu'il doit peser, tandis que le boulanger déjà saisi, & en présence de son Juge, attend le mot qui doit le renvoyer absous, lui faire donner la bastonnade, ou même lui imposer quelque punition plus sévère encore, comme celle d'avoir l'oreille clouée à sa boutique; enfin, même celle d'être pendu, si le Juge a un peu d'humeur; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le véritable boulanger, le

---

un homme de Loi aux grandes charges qui font, ainsi que celle-ci, à la nomination du Grand-Seigneur, sans égard à aucun rang d'ancienneté.

propriétaire du four, celui dont on punit la fripponnerie, n'est pour rien dans cette affaire; il conserve tranquillement chez lui le produit journalier du faux poids que l'on punit, & laisse à un de ses garçons, au maître Valet de son four, tout le danger & tous les inconvénients de sa malversation. Celui-ci s'oblige moyennant un double salaire, à représenter son maître, & cet avantage est sollicité par le second garçon, quand le premier est pendu; cela ne décourage personne. Il faut cependant convenir que les punitions ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes, qu'elles sont fréquemment méritées.

La rétribution que les maîtres boulangers paient au Stambol-Effendilî est considérable; & si ce Magistrat doit empêcher les grands abus & les fripponneries bien avérées, il a aussi un extrême intérêt de leur donner certaines facilités dans leur commerce, pour s'assurer à lui-même le tribut qu'ils lui paient; mais il ne doit aucun égard aux petits marchands qui courent les rues; leurs poids, leurs balances sont saisis & brisés à coups de marteau pour la moindre imperfection, & la bastonnade complète ordinairement la cérémonie, à moins que ces malheureux ne sachent se tirer d'affaire, comme on s'en tire en Turquie: les plus adroits s'accommodent même avant d'être traduits devant le Juge, & obtiennent meilleur marché des gardes déguisés qui les arrêtent, & qui chemin faisant, font ainsi valoir leur petit emploi.

A ces précautions prises pour assurer la fidélité dans la vente des comestibles, le Gouvernement ajoute la fixation des prix; mais on n'en paie pas moins ce que les choses va-

lent. Sous le Despotisme, la multitude est facilement trompée. Ce n'est pas un état d'aisance que le peuple demande, il n'en a pas l'habitude; mais il a quelquefois des accès de douleur & de désespoir. Il prend alors le ton & le caractère de son maître, il veut être obéi, & il croit l'être quand pour remédier aux plaintes que lui arrache l'excessive cherté des vivres, le Visir ordonne de les vendre à plus bas prix, & que sorti *incognito* pendant la publication de cette loi, ce Ministre a fait pendre un garçon boulanger. Personne ne s'informe à quel titre on a sacrifié ce misérable; mais tout le monde en trouve le pain meilleur.

Comment un si grand mépris pour l'humanité peut-il être accompagné, chez les Turcs, de la plus bizarre bienfaisance envers les animaux les moins utiles à la société? Sans doute que la barbarie même a besoin de quelque relâche; elle écrase les hommes sous le poids d'un sceptre de fer; mais elle sourit aux objets dont la nullité ne lui laisse aucune inquiétude, & l'orgueil du Despotisme, en confondant tous les êtres, choisit ses favoris dans les plus faibles.

C'est sans doute par ce principe, que le Gouvernement, en exerçant le plus rigoureux monopole sur le bled qui se consomme dans la Capitale par une extraction ruineuse au cultivateur, & une distribution moins onéreuse aux boulangers qu'aux consommateurs, accorde tant pour cent en faveur des tourterelles. Une nuée de ces oiseaux vient fondre assiduellement sur les bateaux qui traversent le port de Constantinople, & transportent cette denrée à découvert, soit pour l'emmagasiner,

soit pour l'envoyer en mouture, sans que les bateliers s'opposent jamais à l'avidité de ces oiseaux. Cette facilité qu'on leur donne de glaner sur les bleds, les attirent en si grand nombre, & les familiarisent au point, que j'en ai vu sur les épaules des rameurs attendre une place vacante pour aller à leur tour se remplir le jabot.

C'est encore d'après des observations très-peu réfléchies, que les voyageurs ont prôné la charité des Turcs envers d'autres animaux.

Il y a dans Constantinople une grande quantité de chiens de la même race que ceux des bergers, c'est-à-dire, à museaux & à oreilles de renard. Ces animaux répandus dans tous les quartiers de la ville semblent avoir la même origine; mais ils n'ont point de maître particuliers, & ceux de chaque canton font à fraix communs une guerre sévère aux marodeurs qui passent leurs limites. On reconnaît à leurs mines tristes, à une démarche faible & languissante, ainsi qu'à leur excessive maigreur, ceux de ces animaux qui n'étant pas nés dans des quartiers à boucheries, sont réduits aux seules ordures que l'on jette, & qu'ils sont encore trop heureux de devoir au défaut de Police qui les leur abandonne. La prodigalité des enfants qu'ils sont fort soigneux de caresser, leur procure aussi quelque ressource. Les femelles de cette classe indigente obtiennent aussi quelquefois un bout de natte entre deux bornes pour allaiter leurs petits; mais malgré ces faibles secours, tous ceux qui ne sont pas voisins des boucheries de la ville, sont très-peu d'honneur à la charité turque. Toujours misérables, toujours plus ou moins étiques, souvent mutilés, ils

semblent réclamer contre les voyageurs qui ont exalté les charmes & les douceurs de leur existence (1).

On a pareillement célébré comme une bonne œuvre, l'usage où sont les Turcs de nourrir les chats avec des foies de mouton, distribués à ces animaux par de pieux personnages qui se vouent à cette sainte action. Cela ne serait à la vérité ni plus sot, ni plus étrange que l'histoire des tourterelles; mais un fait ne prouve pas l'autre, & tout ce qui tient aux mœurs, mérite une discussion réfléchie & circonstanciée.

Ainsi que les Juifs, les Turcs ont des viandes défendues; la loi leur prescrit de saigner & de laver celles qu'ils mangent; elle leur interdit aussi l'usage de certaines parties de l'animal, telles que les foies, les poumons, &c. Les bouchers doivent donc pourvoir au débit des articles qui ne peuvent convenir qu'aux Chrétiens.

Des *Dgiberdgis* (vendeurs de foie) portant sur l'épaule un long bâton qui suspend leur marchandise, l'annoncent en criant à tue-tête, mais ne la donnent jamais gratis; la quantité de moutons que l'on tue dans une ville immense où l'on consomme d'autant moins de bœufs, que les Turcs en font peu friands, multiplie nécessairement ces vendeurs de foies qui parcourent journellement les rues pour les débiter en gros aux Chrétiens qui les mangent, & en détail aux vieilles femmes, qui par-tout

---

(1) On ne reconnoît pas dans cette description la race de chiens que nous nommons chiens Turcs; ils ne sont pas plus connus en Turquie que les lits à la Turque, les robes à la Turque, & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom.

affectionnent leurs chats, sans en être plus charitables ; mais l'oisiveté qui cherche à se distraire, offre encore aux Dgiherdgis, un autre genre de débit très-abondant.

La manière d'être d'un Turc, assez aisé, pour n'avoir rien à faire, est de sortir journellement de chez lui pour aller s'asseoir de préférence dans une boutique de Marchand de tabac à fumer. Là, sous le prétexte d'essayer quelque nouvelle qualité de tabac, il fume plusieurs pipes sans rien payer, & jouit encore par-dessus le marché, du coup-d'œil des passants, qui de leur côté admirent l'indolente gravité du Turc, & le respect de deux ou trois valets qui se tiennent debout à ses côtés, les mains croisées sur leur ceinture. Dans cette position, le premier vendeur de foies qui passe, s'arrête, vante le talent qu'il a de rassembler tous les matoux du quartier, dit quelques bons mots pour égayer son Excellence, en obtient la permission d'opérer. Les passants s'arrêtent, les chats se rassemblent en un clin d'œil au mot du guet, les épaules du Marchand en sont couvertes, ils se suspendent à ses habits : le Marchand se hâte de donner un repas à ses convives ; l'homme important que cette scène a diverti, la lui paie ; & l'Européen qui ne fait pas la langue, ou qui la fait mal, & ne vit point avec les Turcs pour étudier leur génie & leurs mœurs, croit voir un acte de charité, le publie, & n'accrédite qu'une erreur.

Les hommes ont un si grand besoin de s'entraider, que les vertus secourables devraient sans doute leur être plus familières, qu'elles ne le sont en général. Ces vertus semblent offrir un remède naturel à l'infortune & aux nécessités qui nous sont communes ; & dans

ce rapport, elles devraient être exercées avec plus de zèle & d'empressement chez les peuples opprimés; mais le despotisme détruit les sentimens d'humanité & de commisération dans les victimes qu'il immole; comme il en est dépourvu lui-même, il n'inspire aux hommes qui gémissent sous l'oppression que le desir d'opprimer à leur tour; ce n'est qu'à l'ambition de tyranniser les autres, que la tyrannie doit ses esclaves; & la persécution est si naturelle en Turquie, qu'il y existe un engagement, une formule expresse de ne pas se nuire.

Un Turc qui avait été Couchetchy-Bachi (1) sous le regne des trois Favoris que Sultan Mahamout fut contraint de sacrifier, & dont j'ai déjà dit un mot au commencement de ces Mémoires, avait été très-lié avec mon beau-pere. Le Gouvernement faisait encore usage de son intelligence & de ses talents pour les perquisitions secretes : des affaires de ce genre l'avaient conduit à Péra (2), il voulut faire connaissance avec moi, & paraissant regretter que ses affaires ne lui permissent pas de rester plus long-temps, il partit en promettant de revenir dans peu. Déjà il était à moitié de

---

(1) Couchetchy-Bachi, c'est le grand-Prévôt de l'Hôtel, le Lieutenant du Bostandgi-Bachi.

(2) Péra, faubourg dans lequel habitent les Ambassadeurs & presque tous les négociants étrangers, excepté les Français, qui sont pour la plupart réunis à la Galata. Mais il ne faut pas croire que ces deux quartiers soient affectés exclusivement aux Européens. Les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Arméniens y forment une population de plus de cinquante mille âmes, à laquelle se réunissent deux ou trois cents Européens, ou soi-disant tels.

l'escalier où je le reconduisais, lorsque s'arrêtant & se retournant avec vivacité vers un de mes gens qui me suivait : Apportez-moi vite, lui dit-il, du pain & du sel. Je ne fus pas moins étonné de cette fantaisie que de l'empressement qu'on mit à la satisfaire. On lui apporte ce qu'il avait demandé; il met d'un air mystérieux sur un petit morceau de pain, une pincée de sel, mange le pain avec une gravité dévote, & me quitte, en m'assurant que je pouvais désormais compter sur lui. Je me fis expliquer tout ce que cette formule contenait d'important & de significatif (1); cependant on verra que ce même homme devenu Visir sous le nom de Moldovandgy-Pacha, a été pour le moins bien tenté de violer son serment à mon égard. Quoi qu'il en soit, si ce genre de serment n'est pas toujours religieusement respecté, il sert du moins assez souvent de frein pour modérer l'esprit de vengeance auquel les Turcs sont naturellement portés. Leur fureur se manifeste rarement dans la chaleur du premier mouvement; jamais ils ne se battent en duel; mais ils assassinent, & c'est ainsi que se terminent chez eux toutes les querelles qui ne s'accroissent pas. L'offensé aiguise alors publiquement son couteau, ou prépare ses armes à feu: quelques amis cherchent à le calmer, d'autres l'excitent & l'encouragent au meurtre; mais aucunes mesures ne tendent à prévenir le crime que ces préparatifs annoncent. L'ivresse doit cependant précéder le crime. Il

---

(1) Les Turcs croient que la plus grande ingratitude est d'oublier celui dont on a reçu la nourriture; elle est représentée par le pain & le sel dans cette formule.

faut que le vin donne à un Turc le degré de courage dont il a besoin pour servir sa colere. Parvenu à ce point, il sort de la taverne, & dès-lors il n'y a plus de salut pour l'offenseur que dans la mal-adresse de l'offensé. Si le meurtre est consommé, & que la garde qui n'est jamais armée que de bâtons (1), se mette à la poursuite de l'assassin, on le voit alors donner de véritables preuves de courage; il se défend comme un lion; on dirait que le crime a élevé son ame; & s'il succombe, les menaces de ses camarades décident bientôt les parents du mort à un accommodement qui laisse jouir le coupable de la haute considération que cet événement lui assure (2).

Ce n'est donc que quelques mercenaires Turcs, quelques Chrétiens ou quelques Juifs qui fournissent des exemples de punition publique, en réparation des meurtres qu'ils peuvent commettre. Dans ce cas, le coupable

---

(1) Les patrouilles qui parcourent la ville pour le bon ordre & la sûreté publique, ne sont armées que de bâtons en forme de petites massues, dont le gros bout est trempé dans de la résine. Lorsque quelque coupable veut profiter de son agilité pour échapper à cette arme, il est bientôt renversé par l'adresse des gardes à lancer ces bâtons dans les jambes de celui qui fuit. On voit même souvent des gens culbutés de cette manière, sans avoir d'autres torts que d'aller trop précipitamment à leurs affaires. C'est une petite gentillesse qui exerce les gardes dans le talent d'arrêter les coupables; mais lorsque ceux-ci ont des armes à feu, ils se font respecter de si loin, que les gardes sont alors plus attentifs à éviter leur rencontre, qu'ardents à les poursuivre.

(2) Il n'y a point à cela d'exagération; on ne dit jamais qu'en éloge, un tel a tué tel autre; celui qui en a tué dix est le héros de son quartier; point de bonne fête sans lui, son amitié vaut une sauvegarde.

conduit

conduit à la Porte , y reçoit sa sentence : aucun appareil n'accompagne son supplice ; & j'en ai rencontré qui traversaient dans la foule qui se trouve ordinairement dans les rues , en causant avec celui qui devait les exécuter. Les criminels avaient seulement les mains liées , & le bourreau les tenait par la ceinture. C'est le moment de négocier avec les parents du mort , & de travailler à l'accommodement dont je viens de parler. Des gens m'ont assuré qu'il y avait eu des marchés de ce genre qui avaient manqué par la seule avarice du coupable. Ce fait paraît dénué de toute vraisemblance ; mais s'il pouvait être vrai , ce serait sans doute , parce que sous le despotisme , les richesses sont tout , & la vie peu de chose.

L'habitude de mépriser les Chrétiens & d'honorer les Turcs , a établi l'usage de placer la tête coupée du vrai croyant sur son bras qu'on recourbe à cet effet , & celle de l'infidèle sur son derrière.

Il ne manquerait aux Turcs , pour compléter leur barbarie , que d'imiter la nôtre en étendant la peine d'un crime personnel jusqu'à couvrir de l'infamie de son supplice les innocents qui ont le malheur d'appartenir au coupable. On grave au contraire sur la pierre sépulcrale le nom du mort , & le genre de son supplice ; & j'ai connu un Européen qui fut à ce sujet fort mal reçu par une femme Grecque , très-considérable , dont le mari venait d'être pendu pour une tracasserie de Cour. Il crut devoir la plaindre de cet événement ; il insistait sur-tout sur le genre du supplice. Comment vouliez-vous donc qu'il mourût ? s'écria la femme en fureur ; apprenez , Monsieur , que personne dans ma famille n'est mort comme

un Baccal (1). L'Européen interdit, se retira en souhaitant à tous ses parents une heureuse fin. Ce préjugé, bien différent du nôtre, s'explique encore par le despotisme. Etre puni pour crime d'Etat, c'est avoir figuré soi-même dans l'Etat. On ne dépend jamais que pour commander à son tour, c'est l'origine de l'esclavage, c'est l'aliment de la vanité des esclaves, & le seul sentiment d'honneur qui puisse avoir lieu sous le despotisme.

Quoiqu'on ait vu que l'ivresse porte les Turcs au crime, & leur donne la force de le commettre, & quoique la loi leur défende l'usage du vin, les tavernes à Constantinople sont aussi publiques & aussi nombreuses que nos cabarets le sont dans nos villes : le Gouvernement les rançonne & les protège. Ceux des Turcs qui y vont, s'y enivrent toujours, & la consommation du vin devenue un revenu du fisc, est donnée à ferme à un Intendant nommé Charab Emini (2). Cet Officier perçoit les droits d'entrée ; mais la police des tavernes appartient, ainsi que la rétribution qu'on en tire, au premier Magistrat & aux Gouverneurs particuliers des quartiers où elles sont situées.

J'ai déjà dit que dans les fêtes solennelles, on fermait les tavernes, afin d'éviter pendant ce temps, les funestes effets de la débauche

---

(1) Baccal, marchand épicier ; ils meurent ordinairement dans leur lit. C'est l'état que l'on a coutume de mettre en opposition avec l'état le plus distingué.

(2) Charab-Emini, Intendant du vin ; charge que le Gouvernement ne donne jamais qu'à un Turc : il est le fermier de cette partie des octrois, & perçoit les droits, soit à titre de ferme, soit à titre de régie.

habituelle du peuple. La police appose le scellé sur la porte de chaque taverne ; mais un guichet ménagé en-dessous , & que la police feint de ne pas appercevoir , y conserve une entrée toujours libre & toujours publique ; il n'en coûte que de s'incliner un peu pour se soustraire à la loi , & s'enivrer à son aise.

Les trois jours de Bairam excitent cependant une sorte de sollicitude de la part du Gouvernement pour prévenir les désordres que l'ivresse pourrait occasionner. Le Ramazan qui précède ces fêtes , est le mois lunaire destiné au jeûne , & son époque est annuellement avancée de onze jours. Ce temps d'abstinence que Mahomet a copié du jeûne des Chrétiens , consiste chez les Turcs , ainsi qu'il consistait dans la primitive Église , à ne prendre aucune nourriture pendant que le soleil est sur l'horizon. On apperçoit aisément que la partie de la révolution lunaire qui détermine le Ramazan vers le solstice d'hyver , le rend alors moins pénible que celle qui le place dans le solstice d'été , vu la longueur des jours & l'excessive chaleur qui accompagne alors ce temps d'abstinence ; mais la classe qui travaille , semble supporter seule , toute la rigueur du Ramazan. Privée pendant le jour d'un verre d'eau pour se désaltérer ou se rafraîchir la bouche , le coucher du soleil ne lui présente qu'un repas frugal , avec le repos de la lassitude que la prière & la nécessité de manger avant le jour , viennent encore interrompre.

Le Ramazan présente un tableau bien différent chez les gens aisés : c'est la mollesse qui s'endort dans les bras de l'hypocrisie , & ne se réveille que pour se livrer au plaisir de la bonne chère , de la musique , & de tout ce

qui peut dédommager la sensualité de l'ennui de l'abstinence.

Soumis à la révolution d'un temps marqué par la loi, & toujours pressé d'en voir arriver le terme, un Turc, pendant le Ramazan, ne se lasse point de compter les heures & les minutes; il s'environne de toutes les montres & de toutes les pendules qu'il possède : c'est aussi l'époque où Geneve perçoit la plus grande partie du tribut que son industrie impose aux Turcs. Ce commerce avantageux s'accroît encore infiniment, si, par une double quadrature, disposée de manière à raccourcir le spiral des balanciers, ou à élever graduellement le point de suspension des pendules, on parvenait à avancer la marche des aiguilles, & à la retarder par l'inverse de cette même opération, relativement au coucher du soleil, que les Turcs placent toujours à douze heures; je pourrais garantir aussi qu'uniquement sensibles à ce résultat diurne, ils ne s'apercevraient pas que les oscillations précipitées ou retardées, en divisant la différence, altéreraient la durée de chaque heure en particulier.

La montre la plus régulière ne suffit cependant pas pour déterminer le moment de rompre le jeûne; les crieurs de Mosquées, placés dans les galeries de minarets, y observent la disparition du soleil, & c'est à celui de Sainte-Sophie à donner le premier signal, en chantant l'invitation à la prière, que les autres Muezzins répètent chacun sur son minaret. A cette époque, l'impatience des Turcs, dont les plus dévots commencent toujours par l'ablution, se porte généralement au plaisir de fumer : c'est le premier de leurs besoins.

Mais si les Turcs attendent que le soleil

disparaisse, pour se permettre quelque nourriture, ils n'ont pas moins de soin de bien constater le commencement de la nouvelle lune pour entrer en Ramazan. En général, ils n'accordent une pleine & entiere confiance aux calculs astronomiques que pour entrer en fête. On remarque en effet que cette lune consacrée à l'abstinence n'a ordinairement que vingt-huit jours, & que les gens préposés pour observer cette planete & venir en faire une déclaration juridique à la Porte, apperçoivent toujours un peu tard le premier trait de lumiere qui en désigne le renouvellement; mais en revanche ils sont bien moins scrupuleux pour affirmer l'apparition de la lune suivante qui détermine le Bayram, & que des falves d'artillerie annoncent au public.

Cependant ces fêtes qui succedent au temps d'abstinence chez les Turcs, ne peuvent être comparées à la solemnité qui suit le carême chez les Chrétiens, & l'on ne retrouve une sorte d'imitation de l'Agneau Paschal que dans le *Courban Bayram*, le Bayram du sacrifice. Cette seconde fête paschale n'a lieu que six semaines après la premiere. Le Grand-Seigneur, tous les Grands & tous les particuliers en état d'en faire la dépense, immolent ce jour-là, un ou plusieurs moutons. On soigne à cet effet une quantité proportionnée de ces animaux, dont on peigne la laine, & dont on dore les cornes; & l'instant d'offrir ces holocaustes doit être calculé sur celui où le même sacrifice se consomme à la Mecque.

L'époque du Bayram est aussi celle des consommations du luxe; chaque individu se procure, donne ou reçoit des habits neufs. C'est encore le temps des parties de plaisir dans

tous les genres ; elles entraînent toujours quelques désordres & quelques vexations de la part des promeneurs qui se répandent alors dans les villages qu'on trouve à trois ou quatre lieues de Constantinople, & dans lesquels les Turcs vêtus de neuf, bien absous & toujours bien armés, croient pouvoir tout commettre impunément, & tout exiger des malheureux Grecs qui y végent.

Les aqueducs qui conduisent l'eau à Constantinople servent souvent de but aux promenades des Turcs ; mais l'on juge bien que ce n'est ni pour admirer l'architecture de ces édifices, ni pour juger de la salubrité des eaux, que les curieux s'y rendent en foule. Ils ont grand soin d'y faire porter du vin, & les choses dont ils aiment à se régaler ; ils s'établissent dans des kioks délabrés que les Empereurs ont fait construire en même-temps que les édifices destinés à rassembler les eaux des pluies, & à les conduire à la capitale.

Les aqueducs que les Turcs ont été contraints de substituer aux anciennes citernes, sont si mal construits, que leur comparaison avec l'aqueduc des Grecs, a dû donner à celui-ci une assez grande réputation. Cet édifice, bâti du temps de Justinien, ne présente toutefois rien d'intéressant, ni du côté de la hardiesse, ni du côté de la légèreté. On y voit encore moins le bon goût de l'architecte, qui semble ne s'être attaché qu'à tromper l'œil par la coupe des piles, en lui présentant l'apparence des masses en l'air, tandis que ces cônes renversés forment des renforts beaucoup trop saillants dans leurs bases. Un mélange de grands arceaux gothiques & de petits arcs à plein ceintre, ne sont ni plus har-

dis ni plus agréables, & j'ai seulement observé avec quelque intérêt que cet édifice pouvait fixer l'époque où le bon goût de l'architecture a commencé à se dégrader chez les Grecs.

Les aqueducs des Turcs sont d'un genre plus déterminé; nulle proportion dans le dessein, nul choix dans les matériaux, aucun talent, aucune propreté dans leur emploi; on est étonné de l'immensité du travail, on est indigné de son imperfection, & tout annonce également que la force a fait agir l'ignorance, & que l'avarice l'a foudroyée.

Ces défauts se présentent d'une manière moins frappante dans les Mosquées que les Empereurs Turcs ont bâties à Constantinople, parce que tous ces édifices construits sous les yeux des Sultans & sur le modèle de Sainte-Sophie, sont plus ou moins décorés, & toujours assez soignés par la crainte & l'amour-propre des Grecs ou des Arméniens qui en sont les entrepreneurs. Il y a même des Mosquées (1) qui, bâties sur le plan de cette ancienne Eglise grecque, ont surpassé leur modèle; mais ce modèle est bien éloigné d'être un chef-d'œuvre, & l'on doit présumer qu'un examen plus réfléchi aurait empêché les voyageurs de prodiguer des éloges à la structure de Sainte-Sophie. Si ces voyageurs eussent été plus habiles en architecture, ils auraient conclu du seul déplacement des colonnes qu'après avoir économisé dans le premier plan les masses nécessaires à la solidité, on les avait

---

(1) La mosquée de Sultan Achmet & celle de Chekzadé sont d'une construction plus svelte; & la première, décorée de six minarets, est située sur la longueur de la place de l'Hyppodrome.

exagérées dans les contreforts dont on a ensuite appuyé cet édifice, ils auraient encore vu, en mesurant de l'œil l'arc de la coupole extérieure, que la voûte plate qui sert de plafond, n'offre qu'une hardiesse illusoire, & qu'indépendante de l'édifice, loin de s'y appuyer, elle est suspendue par le plein-cintre qui la recouvre : on m'a même assuré que cette coupole intérieure était construite en pierres-ponces liées avec une pâte très-fine de ciment & de chaux ; ce qui réduit à rien cette prétendue merveille. La décoration intérieure ne fait pas plus d'honneur au siècle de Constantin (1). Une grande quantité de colonnes espacées sans proportion, & dont le module semble avoir été méconnu dans leur hauteur, dans leurs bases & dans leurs chapiteaux, aucun ordre dans les entablements, aucune règle, aucun goût dans les profils, ne méritaient pas tant de célébrité ; on ne peut en effet admirer dans cet édifice que la richesse & l'abondance des matériaux, dans lesquels on ferait tenté de reconnaître les riches débris qu'on ne retrouve plus à Delphes ni à Délos.

Mais la beauté des Mosaïques qui décoraient le plafond de Sainte-Sophie ne peut être contestée : j'y ai encore aperçu le bout des ailes des quatre Chérubins qui étaient appuyés sur la corniche à la naissance de la

(1) On prétend que cet édifice bâti par Constantin, & détruit par un tremblement de terre, fut réédifié par Justinien ; mais il semble qu'on ne doit attribuer à ce dernier Empereur que les masses de pierres en contrefort qu'il a fait élever extérieurement pour appuyer les piles que des tremblements de terre avaient fait céder. L'effet de ces secousses est encore marqué par l'inclinaison des colonnes dont les bases de bronze n'appuyent plus également.

vouffure des quatre piles. L'obstination des Turcs à barbouiller cette coupole avec une eau de chaux ne laisse plus rien appercevoir aujourd'hui de ces Mosâïques, & l'on acheve d'ailleurs de les détruire en continuant d'en arracher des lambeaux qu'une barbare curiosité achete de l'avarice & de l'ignorance aussi barbare qui les détruit.

Quelques morceaux de ces Mosâïques qui se séparent en crystaux de trois à quatre lignes cubés, envoyés à Vienne pour y être taillés, ont donné des pierres de différentes couleurs d'un beau feu & d'une grande dureté.

Le mépris des Turcs pour l'ouvrage le plus recherché que l'on connaisse, ne laisse aucun doute sur la simplicité des ornements qui parent leurs autres Mosquées. Ces ornements se réduisent à quatre grands tableaux, dans lesquels sont écrits séparément les noms des quatre disciples de Mahomet : plusieurs passages du Coran sont également écrits dans différents endroits, & particulièrement vers la tribune où ce livre révééré est lu pendant la méditation qui précède la priere. J'ajouterai que les femmes également admises dans les Mosquées, ne s'y placent que dans l'endroit qui leur est destiné ; & quand les mœurs des Turcs n'auraient pas décidé cette séparation, on pourrait leur pardonner de l'avoir établie dans les temples, où l'ordre & le silence devraient avertir constamment que si les besoins de la vie ont placé des bornes & fixé des intervalles dans le culte qu'on rend à l'Eternel, une adoration respectueuse ne peut avoir aucun terme dans le temple qui lui est consacré.

Un chant aérien substitué au bruit des cloches, annonce les heures de la priere dans

une formule arabe qui réunit l'unité de Dieu, la mission du Prophète, les prières & les bonnes œuvres. Les muezzines de chaque Mosquée (1) montent à cet effet sur leurs minarets. Ces especes de clochers qui ressemblent à des colonnes, sont de petites tours creuses de quatre à cinq pieds de diamètres; elles s'élevent sur une égale épaisseur depuis l'angle des Mosquées jusqu'à la hauteur des coupes, où une galerie de vingt à trente pouces de faillie communique à l'escalier tournant qui y conduit par une petite porte toujours orientée du côté de la Mecque. Le minaret diminué alors d'environ un quart de son épaisseur, continue à s'élever d'un cinquième ou d'un sixième en sus, & se termine par un capuchon pointu revêtu de plomb, & terminé par une sorte de croissant, dont les deux extrémités recourbées en volutes & très-rapprochées, enferment ordinairement le nom de Dieu découpé dans le métal même. Les grandes Mosquées ont plusieurs de ces minarets, à chacun desquels on double & on triple les galeries; mais ceux de Sainte-Sophie n'en ont qu'une; ils sont aussi les moins élevés & les moins sveltes (2).

Ce serait sans doute ici le moment de fixer les idées sur la valeur que les Turcs attachent au croissant; mais j'aurai occasion de

---

(1) Muezzines, crieurs des Mosquées: c'est un office que l'Iman fait lui-même dans les petites cures; mais dans les grandes mosquées, c'est une fonction séparée.

(2) Ces minarets, qui ont sans doute été les premiers construits après la prise de Constantinople, sont devenus désagréables à voir par la légèreté & la hardiesse de ceux qu'on a bâti depuis.

traiter cet objet en parlant de l'artillerie du Grand-Seigneur, & je me bornerai présentement à observer, qu'en faisant reconstruire le palais du Visir après l'incendie dont j'ai parlé, l'architecte employa des fleurs-de-lis à quatre feuilles pour ornement final de la coupole qui couvre la porte de séparation des deux cours. Il substitua cet ornement aux croissants qui décoraient l'ancienne porte; il avait observé cette petite décoration au palais de France, il en adopta l'emploi, & personne n'imagina que cela pût rien signifier.

Par une recherche du même genre, mais d'un effet bien différent, deux colonnes de verd antique placées pour décorer la principale porte du Serrail, sont appuyées sur leurs chapiteaux: je m'en suis plaint au Surintendant des Bâtimens, qui m'a judicieusement observé que les feuillages des chapiteaux, artistement sculptés, méritaient bien qu'on les tint à portée d'être admirés.

L'enceinte de Constantinople du côté de la mer fait également gémir: on y observe une forêt de colonnes rangées en travers & sur plusieurs couches qui servent de fondement à ces hautes murailles, & les plus riches débris confondus parmi les plus vils matériaux présentent à chaque pas le tableau attristant de l'ignorance, & de la barbarie confusément mêlées avec les précieux restes du savoir des anciens Grecs.

Pour achever de peindre les Turcs, & pour donner une idée de leur orgueil stupide, il suffira de citer un de leur adages favori:

La richesse aux Indes,  
L'esprit en Europe,  
Et la pompe chez les Ottomans.

Le tableau de la marche du Grand-Seigneur le jour de son couronnement, a pu donner une juste idée de cette pompe dont ils font si glorieux ; mais je dois cependant convenir qu'il y a quelque chose de brillant & d'assez imposant dans le cortège qui accompagne le Sultan, lorsqu'il sort par mer. La grace, la légèreté, la richesse de ses bateaux ne peuvent être comparées à rien de ce que nous avons dans ce genre. Sa Hauteſſe a seul le droit du Tandelet couvert d'écarlate & surmonté de trois lanternes dorées, armé de vingt-six rameurs ; un semblable bateau qui fuit à tout événement, lui sert toujours pour son retour. Les différents Officiers de sa Cour l'accompagnent chacun dans les bateaux qui leur sont destinés, & dont le grand nombre joint à la précision des coups de rames & à la vitesse des bâtiments, présente l'aspect le plus majestueux joint au coup-d'œil le plus agréable.

Lorsque le fils du Grand-Seigneur est d'âge à sortir en public, son bateau également armé de vingt-six rameurs, est distingué par le Tandelet bleu : après quoi le Visir est le seul qui puisse avoir un Tandelet ; mais il doit être verd, & son bateau ne peut être armé que de vingt-quatre rameurs.

Le Mufti, exposé dans le sien aux intempéries de l'air comme le dernier particulier, n'est distingué que par neuf paires de rames & le droit d'avoir deux hommes sur chaque banc. Les autres bateaux des Grands, dont le nombre de rames est également déterminé suivant l'importance de leurs charges, n'ont qu'un rameur à chaque banc, ainsi que les Ambassadeurs étrangers qui n'ont également aucun droit de Tandelet.

Mais les bateaux du Harem destinés à transporter les femmes du Grand-Seigneur, sont armés de vingt-quatre rameurs, & ont des Tandelets blancs couverts & fermés tout-autour par des jaloufies. On prépare aussi pour les y recevoir des murailles de toile, dont on forme une petite rue étroite qui, de la porte du Serrail, aboutit à ces bateaux. Lorsqu'elles sortent pour la promenade, ce qui est très-rare, on entoure également avec des toiles le Harem champêtre qui leur a été destiné, & dans lequel on les introduit avec la même précaution. Des Eunuques noirs environnent cette enceinte, & des Asséquis (1) armés de carabines, forment une seconde ligne de circonvallation pour défendre les approches. Malheur à celui qui ignorerait ces dispositions & se mettrait à portée de la balle, le coup de la mort lui donnerait le premier avis. C'est ainsi que les femmes de ce Prince, toujours parquées comme des moutons, jouissent quelquefois du plaisir de respirer le grand air.

Ce divertissement extraordinaire ne donne pas sans doute une grande idée des plaisirs habituels qui regnent dans le Harem du Grand-Seigneur. On pourrait même croire que les femmes y existent d'une manière moins agréable que dans ce petit parc, puisqu'on leur en fait une fête. Voilà sans doute de quoi réformer bien des idées.

Celles que j'avais recueillies d'abord sur le Gouvernement & le Militaire Turc étaient informes. On ne peut bien juger les hommes

---

(1) Bostandgy-Asséquis : c'est une troupe d'élite qui fait l'office de la Prévôté de l'Hôtel : ce sont les Grenadiers des Bostandgis.

qu'en action, & j'en réserve les détails aux circonstances de la guerre dernière qui me les ont mieux développés. Ces détails historiques me rameneront à Constantinople, d'où je partis en 1763, pour venir en France avertir le Ministère que je perdrais mon temps & le Roi son argent, si l'on ne m'employait pas à quelque chose de plus utile.

Mon pere étoit mort à Rodosto (1) dans les bras du Comte Tczaky, au milieu de ses compatriotes. Le Ministère, qui avait eu des vues sur moi, venait d'être changé en France. Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettait des grands succès à Versailles. J'obtins cependant la promesse d'être employé dans une Cour d'Allemagne; ce qui plaçait assez mal les connoissances que j'avais acquises, & dont M. le Duc de Choiseul voulut sans doute tirer un parti plus utile, lorsqu'après avoir repris les affaires étrangères, & m'avoir essayé dans une commission particulière, il me destina pour aller résider auprès du Kam des Tartares. Mon zele me fit passer par-dessus tous les désagréments de cette mission. Je ne l'avais ni sollicitée, ni désirée, ni prévue, mais je l'acceptai comme

---

(1) Ville sur la Propontide, assignée par le Grand-Seigneur, pour être la résidence du Prince Ragotzi, & de tous les réfugiés de Hongrie. Feu mon pere y avoit suivi ce Prince, & en étoit parti l'année 1717, pour venir servir en France. Les différentes commissions qu'il eut le mirent souvent à portée de revoir ses anciens camarades, au milieu desquels il vint mourir en 1757. Le Comte Tczaky ne lui survécut que huit jours, & cessa de parler en apprenant sa mort.

une faveur : c'en était une de servir sous les ordres de ce Ministre.

Il fut décidé que je me rendrais par terre à ma destination, & mes préparatifs achevés, je partis de Paris le 10 Juillet 1767, pour aller à Vienne, où je séjournai huit jours ; & de-là à Varsovie, d'où, après six semaines de résidence, je me rendis à Kaminiék.

Tout ce que la disette de vivres, le manque de chevaux & la mauvaise volonté des gens du peuple, m'avait fait éprouver de difficultés en Pologne, me préparait à supporter patiemment celles qu'il me restait à vaincre pour arriver au terme de mon voyage. La poste de Pologne ne passant pas Kaminiék, je fus assez heureux pour me procurer des chevaux Russes pour me conduire jusqu'à la première douane Turque, vis-à-vis Swanitz, de l'autre côté du Niefter. Le cours de ce fleuve sépare les deux Empires ; & quelques Janissaires qui étaient venus se promener sur les bords de la rive Polonoise, attirés par la curiosité auprès de ma voiture, m'ayant pris en affection lorsque je leur eus parlé Turc, s'embarquerent avec moi dans le bac qui me transporta de l'autre côté du fleuve. Excepté mon Secrétaire, les personnes qui m'accompagnaient, avaient cru que je les conduisais à Constantinople. Je les détrompai pendant le trajet du Niefter (1). Nous débarquâmes heureusement à l'autre rive ; & mes Janissaires empressés d'aller prévenir le Douanier de mon arrivée, le disposerent à tant d'égards, qu'il me fallut enfin céder aux instances de

---

(1) On nomme aussi ce fleuve Niéper.

ce Turc, & passer une mauvaise nuit à une lieue de Kotchim, où j'aurais pu me procurer plus de commodité. Le Douanier contraignit aussi les Russes qui m'avaient amené, de rester avec leurs chevaux jusqu'au lendemain pour conduire ma voiture jusqu'à Kotchim. Mes représentations sur cet objet ne purent jamais balancer la convenance du Douanier; il affectait à la vérité de m'en faire hommage, & de ne chercher que ce qui m'étoit le plus commode; mais en effet, il ne travailloit qu'à épargner des fraix qu'il auroit dû supporter.

A cela près nous ne pûmes nous appercevoir que nous étions à sa charge, que par la profusion dont il nous environna; & le Pacha qu'il avoit fait prévenir de mon arrivée, ajouta encore à notre abondance, par un présent de fleurs & de fruits qu'il m'envoya, avec l'assurance d'être bien reçu & mieux traité le lendemain.

L'habitude de vivre avec les Turcs me rendit cependant ma soirée plus supportable qu'elle n'eût été pour tout autre. J'en passai une partie dans le kiosk du Douanier: c'est-là qu'il faisoit sa résidence ordinaire, & que couché nonchalamment sur la frontière du despotisme, ce Turc jouissoit de la plénitude de son autorité, en présentait l'image aux habitants de la rive opposée, & s'enivrait du plaisir de ne rien appercevoir d'aussi important que lui. Il m'apprit que deux jeunes Français arrivés depuis peu de jours à Kotchim, après y avoir pris le turban, en étaient repartis pour se rendre à Constantinople. Il satisfit aussi à mes questions sur les revenus de sa Douane; j'appris qu'elle étoit pour lui d'un aussi grand

profit qu'onéreuse aux malheureux qui tombaient sous sa main : & comme c'était là tout ce qu'il pouvait m'apprendre , je le quittai pour aller jouir de quelque repos. Cependant les gens que le Pacha avait envoyés au-devant de moi pour me conduire à Kotchim & m'y recevoir avec distinction , commencerent par me réveiller en sursaut à la pointe du jour. Chacun d'eux s'empressa de m'annoncer l'importance de son emploi , afin de tirer meilleur parti de ma reconnaissance. Les gens du Douanier qui guétaient mon réveil , en exigèrent aussi quelque témoignage. J'en distribuai encore aux gardes que l'on m'avait donnés , & que mes gens surveillerent avec assez de soin pour les empêcher de me voler : après quoi nous partîmes avec un assez nombreux cortège , & je fus bientôt installé dans une maison Juive que l'on m'avait préparée dans le fauxbourg de Kotchim.

Un Officier & quelques Janissaires pour me garder en occupaient la porte ; j'y fus introduit par un des gens du Gouverneur , destiné à me faire fournir *gratis* , & aux fraix des habitants , les denrées qui m'étaient nécessaires : son premier soin fut aussi de me demander l'état des fournitures que je désirais. Je répugnais à cette vexation qui m'était connue , mais je ne connaissais ni les droits ni les ressources des vexateurs ; je répondis modestement que rien ne me manquait , & je donnai des ordres secrets pour faire acheter les provisions dont j'avais besoin. Pouvais-je prévoir que c'était précisément le moyen d'aggraver la vexation ? Cependant un malheureux Juif que j'avais chargé de faire mes emplettes , & que le desir de me voler sur le prix

des denrées avait étourdi sur le danger de sa mission, fut saisi, bâtonné & contraint d'indiquer à mon zélé pourvoyeur les marchands dont il avait acheté : ceux-ci en furent quittes à la vérité pour rendre l'argent sans aucun échange ; mon commissionnaire rendit aussi ses bénéfices, & le Turc ne rendit rien ; mais il eut grand soin d'ordonner pour le soir & pour le lendemain une si grande abondance de vivres, qu'il dut encore revendre pour son compte, ce que je n'avais pas pu consommer.

De pareilles scènes ajoutaient infiniment au desir que j'avais de hâter mon arrivée en Crimée ; mais il me falloit & l'aveu du Pacha & des moyens que lui seul pouvait me procurer : mon premier soin fut de hâter le moment de notre entrevue ; car les Turcs sont si lents & si paresseux, que la première politesse qu'ils font à un étranger est toujours de l'inviter à se reposer : c'est aussi le compliment que je reçus en mettant pied à terre ; mais j'assurai si positivement que rien ne me fatiguait tant que le repos, que j'obtins mon audience pour le lendemain. Le Pacha qui loge dans la forteresse, m'envoya pour l'heure convenue, des chevaux & plusieurs de ses Officiers chargés de m'accompagner chez lui.

La forteresse de Kotchim, située à la naissance de la pente de la montagne qui borde la rive du Niester, s'incline vers le fleuve, & découvre tout l'intérieur de la place à la rive opposée. Le territoire de Pologne offre à la vérité à cette citadelle une perspective si agréable, qu'on serait tenté de croire que les Ingénieurs Turcs ont sacrifié à cet avantage la dé-

fenſe & la ſûreté de ce poſte important, dans lequel on ne tiendrait pas trois jours contre une attaque régulière.

Le Pacha qui y commandait était un vieillard vénérable ſur le compte duquel j'avais déjà des notions inſtructives ; je ſavais qu'étant d'un caractère timide, il redoutait dans le Viſir des diſpoſitions qui ne lui étaient pas favorables, & je devais craindre qu'il n'oſât pas me laiffer paſſer ſans ordres de la Porte. C'eſt auſſi ce qu'il m'annonça d'abord après les premiers compliments, en m'aſſurant cependant qu'il me rendrait ma détention auſſi agréable qu'il dépendrait de lui ; mais c'était précifément ce qui n'en dépendait pas. Je diſcutai la queſtion, & je parvins à lui perſuader qu'il s'expoſerait à bien plus de danger en me retenant à Kotchim, qu'il ne courrait de riſques en me laiffant paſſer, puifqu'il déplairait aux Tartares qui m'attendaient, ſans faire ſa cour au Viſir qui ne m'attendait pas ; & la protection du Kam que je lui garantis acheva de le déterminer. Mon départ fut fixé au lendemain, & nous nous ſéparâmes d'autant plus amicalement, que je lui avais fait entendre que mon amitié pourrait lui être utile.

Son premier Tchoadar deſtiné à être mon Mikmandar (1), vint me voir auſſi-tôt que je fus de retour chez moi ; il examina les meſures qu'il devait prendre, & me quitta pour faire ſigner ſes expéditions & ordonner les chevaux de poſte dont nous avions beſoin ; mais nonobſtant la violence avec laquelle on tra-

---

(1) Officier chargé d'aller au-devant des Ambaſſadeurs, ou autres perſonnes que la Porte fait voyager à ſes fraix.

vaillait à les rassembler, nous ne pûmes partir le lendemain que fort tard; & malgré les coups que mon Mikmandar distribuait aux malheureux postillons, nous n'en allions pas plus vite. Nous eussions cependant poussé notre journée plus avant, si Aly-Aga (1) ne nous eût fait arrêter à une lieue du Pruth pour se ménager le temps d'en préparer le passage. Il nous établit à cet effet dans un assez bon village, dont les malheureux habitants furent contraints aussi-tôt d'apporter des vivres. Une famille promptement délogée, nous fit place, & deux moutons égorgés, rôtis, mangés & point payés, joint à quelques coups distribués sans nécessité, commencèrent à me donner un peu d'humeur contre mon conducteur, qui partit le soir pour aller préparer les moyens de transporter ma voiture de l'autre coté du Pruth.

Je profitai de son départ pour donner à un vieux Turc, qui paraissait chargé des intérêts de la communauté, la valeur de ce que nous venions de consommer; mais d'autres habitants vinrent bientôt se plaindre, de ce qu'en ne faisant pas moi-même les partages, ils ne recevraient rien du dédommagement que je leur avais destiné. Le vieux Turc, ajoutaient-ils, auquel vous avez tout donné, est soutenu par quatre coupe-jarrets qui sont ses enfants; ils ne supportent aucune charge, & s'emparent de tous les bénéfices. En me contant leur doléance, ces malheureux ne se doutaient sûrement pas qu'ils avaient le bonheur de vivre sous une aristocratie. Cependant je doublai la somme, afin de remplir ma première

---

(1) Nom de mon Mikmandar ou conducteur.

intention, & chacun de nous s'occupant de son gîte, j'élus mon domicile dans ma voiture, où je m'endormis si profondément, que nous étions déjà en route quand je m'éveillai. Le Pruth n'était qu'à une lieue, & mon conducteur que nous aperçûmes à cheval au milieu d'un groupe de paysans qu'il bâtonnait avec une grande activité, nous annonça la rivière au bord de laquelle nous arrivâmes sans l'avoir aperçue à cause de son encaissement.

Le Pruth sépare le Pachalik de Kotchim d'avec la Moldavie. Ali-Aga avait passé la veille à la nage à l'autre rive, avait rassemblé à coups de fouet près de trois cents Moldaves des environs, les avait occupés toute la nuit à former avec des troncs d'arbres un mauvais radeau, & s'en était servi pour repasser de notre côté; mais tout cela n'en garantissait pas la solidité. Cependant je me disposai à sacrifier, s'il le fallait, & ma voiture & tout ce dont elle était chargée. Je n'en retirai que mon porte-feuille, & je me promis bien de ne pas m'exposer à courir personnellement un risque qui paraisait évident, & d'en garantir aussi mes gens que je réservai pour un second envoi, si le premier réussissait. Mon conducteur, pendant ce temps, fier & radieux d'avoir parfait un si bel ouvrage, m'invitait à remonter dans ma voiture. Et comment, lui dis-je avec impatience, la ferez-vous seulement descendre jusqu'à la rivière? Comment la ferez-vous ensuite rester sur votre méchant radeau, qui peut à peine la contenir, & qui plongera sous son poids? Comment? me dit-il, avec ces deux outils, en me montrant son fouet & plus de cent paysans bien nerveux qu'il avait amenés de l'autre rive : n'avez

point d'inquiétude, je leur ferais porter l'univers sur leurs épaules; & si le radeau enfoncé, tous ces gaillards savent nager, ils le soutiendront: si vous perdiez une épingle, ils seraient tous pendus.

Tant d'ignorance & de barbarie me révoltèrent sans me tranquilliser; mais j'avais pris mon parti; je lui dis que je ne passerais avec mes gens qu'à un second voyage, qu'ainsi il eût à faire ce qu'il jugerait à propos. Je m'assis sur le bord de l'escarpement, pour mieux juger de cette belle manœuvre, & jouir au moins d'un spectacle dont je comptois payer chèrement les fraix.

Le nom de Dieu prononcé d'abord & suivi de plusieurs coups de fouet, fut le signal des travailleurs. Ils dételèrent & amenèrent à bras ma voiture jusques sur le bord du précipice, où quelques coups de pioche donnés à la hâte, montraient à peine un léger dessin de talus. Je les vis alors & non sans frémir au moment d'être écrasés par le poids de ma berline, qu'ils descendirent sur le radeau; elle ne put y être placée que sur la diagonale; & pour la contenir dans cette assiette, on fit coucher quatre de ces malheureux sous les roues, dont le moindre mouvement eût conduit tout l'équipage au fond de la rivière. Après cette opération qui avait envasé le radeau vers la terre, & fait plonger de sept à huit pouces le côté opposé, il fallut travailler à le mettre à flot; les cent hommes en vinrent encore à bout; ensuite ils l'accompagnèrent, partie en touchant terre, partie à la nage, & le dirigèrent avec de longues perches jusqu'à l'autre bord où des buffles préparés à cet effet enlevèrent ma voiture, que je vis en un clin-d'œil sur le

haut de l'escarpement opposé. Je respirai alors plus librement, & le radeau qui fut bientôt de retour transporta nos personnes sans ombre d'inconvénients & de difficultés.

On juge bien sans doute qu'Ali-Aga était triomphant, & que je ne partis pas sans donner une cinquantaine d'écus aux travailleurs; mais ce qu'on ne jugera pas si aisément, ce que je n'avais pas prévu moi-même, c'est que mon conducteur, attentif à toutes mes actions, attentif à mes moindres gestes, resta quelque temps en-arriere pour compter avec les malheureux ouvriers du petit salaire que je leur avais donné.

Il reparut une heure après, & nous devança sur le champ pour aller préparer le déjeuner à trois lieues du Pruth, où nous le joignîmes dans le temps qu'il rassemblait des vivres avec le même outil dont il construisait des radeaux. A cela près qu'il en faisait à mon gré un usage trop fréquent, Ali-Aga m'avait paru un garçon fort aimable, & j'entrepris de le rendre un peu moins battant.

LE BARON.

Votre dextérité au passage du Pruth, & la bonne chère que vous nous faites, ne me laisserait rien à désirer, mon cher Ali-Aga, si vous battiez moins ces malheureux Moldaves, ou si vous ne les battiez que lorsqu'ils vous défobéissent.

ALI-AGA.

Que leur importe, que ce soit avant ou après, puisqu'il faut les battre; ne vaut-il pas mieux en finir que de perdre du temps?

LE BARON.

Comment perdre du temps! Est-ce donc en faire un bon emploi, que de battre sans rai-

son des malheureux dont la bonne volonté, la force & la soumission exécutent l'impossible ?

A L I - A G A.

Quoi, Monsieur, vous parlez Turc, vous avez habité Constantinople, vous connaissez les Grecs, & vous ignorez que les Moldaves ne font rien qu'après qu'on les a affommés ? Vous croyez donc aussi que votre voiture aurait passé le Pruth sans les coups que je leur ai donné toute la nuit & jusqu'à votre arrivée au bord de la rivière ?

L E B A R O N.

Oui, je crois que sans les battre, ils auraient fait tout cela par la seule crainte d'être battus ; mais quoi qu'il en soit, nous n'avons plus de rivière à passer, la poste nous fournit des chevaux, il ne nous faut que des vivres, & c'est l'article qui m'intéresse ; car je vous l'avouerai, mon cher Ali, les morceaux que vous me procurez à coups de bâtons, me restent au gosier, laissez-les-moi payer, c'est tout ce que je desire.

A L I - A G A.

Certainement vous prenez le bon moyen pour n'avoir pas d'indigestion ; car votre argent ne vous procurera pas même du pain.

L E B A R O N.

Soyez tranquille, je payerai si bien, que j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur & plus sûrement que vous ne pourriez vous le procurer vous-même.

A L I - A G A.

Vous n'aurez pas de pain, vous dis-je ; je connais les Moldaves, il veulent être battus. D'ailleurs, je suis chargé de vous faire défrayer par-tout, & ces coquins d'infidèles sont assez riches pour supporter de plus fortes charges ;

ges ; celle-ci leur paraît légère , & ils seront contents , pourvu qu'on les batte.

LE BARON.

De grace , mon cher Ali-Aga , ne me refusez pas. Je renonce à être défrayé , & je garantis qu'ils renonceront à être battus pourvu qu'on les paie ; je m'en charge ; laissez-moi faire.

ALI-AGA.

Mais nous mourrons de faim.

LE BARON.

C'est un essai dont je veux me passer la fantaisie.

ALI-AGA.

Vous le voulez , j'y consens : faites une expérience dont il me paraît que vous avez besoin pour connaître les Moldaves ; mais quand vous les aurez connus , songez qu'il n'est pas juste que je me couche sans souper ; & lorsque votre argent ou votre éloquence auront manqué de succès , vous trouverez bon , sans doute , que j'use de ma méthode.

LE BARON.

Soit : & puisque nous sommes d'accord , il faut qu'en arrivant auprès du village où nous devons coucher , je trouve seulement le Primat (1) , afin que je puisse traiter amicalement avec lui pour nos vivres , & qu'il y ait un bon feu auprès de quelque abri où nous puissions passer la nuit , sans nous mêler avec les habitants , & sans inquiétude sur la peste , qui vient de se manifester en Moldavie.

En ce cas , dit Ali-Aga , je puis me dispen-

---

(1) Primat : ce titre équivaut à celui de Maire ; mais ses fonctions diffèrent dans les proportions de l'esclavage à la liberté.

fer d'aller en avant. Il ordonna en même temps à un de ses gens d'exécuter l'ordre que je venais de donner, & me répéta, en souriant, qu'il ne voulait pas se coucher sans souper.

Le chemin qu'il nous restait à faire, ne nous permit d'arriver qu'après le soleil couché, & notre gîte nous fut indiqué par le feu qu'on y avait préparé.

Fidèle à son engagement, mon conducteur en mettant pied à terre fut se chauffer, & s'assit le coude appuyé sur sa selle, son fouet sur ses genoux, de manière à jouir du plaisir que j'allais lui procurer. Je ne fus pas moins empressé de m'assurer celui de tenir ma nourriture de l'humanité qui échange les besoins. Je demandai le Primat, on me le montra à quelques pas; & m'étant approché de lui pour lui donner vingt écus que je mis à terre, je lui parlais Turc, & puis Grec, en ces termes fidèlement traduits.

LE BARON (*en Turc*).

Tenez, mon ami, voilà de l'argent pour m'acheter les vivres dont nous avons besoin; j'ai toujours aimé les Moldaves, je ne puis souffrir qu'on les maltraite, & je compte que vous me procurerez promptement un mouton (1) & du pain; gardez le reste de l'argent pour boire à ma santé.

LE MOLDAVE (*seignant de ne pas savoir le Turc*).

Il ne fait pas.

LE BARON.

Comment il ne fait pas! est-ce que vous ne savez pas le Turc?

---

(1) Un mouton vivant & de bonne qualité, ne vaut qu'un écu.

LE MOLDAVE.

Non Turc, il ne fait pas.

LE BARON (*en Grec*).

Eh bien, parlons Grec; prenez cet argent, apportez-moi un mouton & du pain, c'est tout ce que je vous demande.

LE MOLDAVE (*feignant toujours de ne pas entendre, & faisant des gestes pour exprimer qu'il n'y a rien dans son village & qu'on y meurt de faim*):

Non pain, pauvres, il ne fait pas.

LE BARON.

Quoi, vous n'avez pas de pain?

LE MOLDAVE.

Non, pain, non.

LE BARON.

Ah, malheureux, que je vous plains; mais au moins vous ne serez pas battus: c'est quelque chose; il est sans doute aussi fort dur de se coucher sans souper: cependant vous êtes la preuve qu'il y a bien des honnêtes gens à qui cela arrive. (*au Conduiteur*): Vous l'entendez, mon cher Ali, si l'argent ne fait rien ici, au moins vous conviendrez que les coups auraient été inutiles. Ces malheureux n'ont rien, & j'en suis plus fâché que de la nécessité où je me trouve moi-même de manquer de tout pour le moment: nous en aurons meilleur appétit demain.

ALI-AGA.

Oh! je défie que pour mon compte, il puisse être meilleur qu'aujourd'hui.

LE BARON.

C'est votre faute: pourquoi nous faire arrêter à un mauvais village, où il n'y a pas même du pain? Vous jeûnerez: voilà votre punition.

A L I - A G A.

Mauvais village, Monsieur, mauvais village! Si la nuit ne vous le cachait pas, vous en feriez enchanté; c'est un petit bourg; tout y abonde; on y trouve jusqu'à de la canelle (1).

L E B A R O N.

Bon! je parie que voilà votre envie de battre qui vous reprend.

A L I - A G A.

Ma foi, non, Monsieur, ce n'est que l'envie de souper, qui ne me quittera sûrement pas; & pour la satisfaire, & vous prouver, que je me connais mieux que vous en Moldaves, laissez-moi parler à celui-ci.

L E B A R O N.

En aurez-vous moins faim, quand vous l'aurez battu?

A L I - A G A.

Oh, je vous en réponds; & si vous n'avez pas le plus excellent souper dans un quart-d'heure, vous me rendrez tous les coups que je lui donnerai.

L E B A R O N.

A ce prix, j'y consens, je vous prends au mot; mais souvenez-vous-en: si vous battez un innocent, je le ferai de bon cœur.

A L I - A G A.

Tant qu'il vous plaira; mais soyez aussi tranquille spectateur que je l'ai été pendant votre négociation.

L E B A R O N.

Cela est juste: je vais prendre votre place.

(1) Les Turcs sont très-friands de cette écorce qu'ils mettent à toute sauce; ils la comparent à ce qu'il y a de plus exquis.

ALI-AGA (*après s'être levé, mis son fouet sous son habit, & s'être avancé nonchalamment auprès du Grec, lui frappe amicalement sur l'épaule*).

Bon jour, mon ami; comment te portes-tu? Eh bien, parle donc; est-ce que tu ne reconnais pas Ali-Aga, ton ami? allons parles donc.

LE MOLDAVE.

Il ne fait pas.

ALI-AGA.

Il ne fait pas! Ah, ah, cela est étonnant! quoi, mon ami, sérieusement tu ne fais pas le Turc.

LE MOLDAVE.

Non, il ne fait pas.

ALI-AGA (*d'un coup de poing jette le Primat à terre, & lui donne des coups de pied pendant qu'il se relève*).

Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre le Turc.

LE MOLDAVE (*en bon Turc*).

Pourquoi me battez-vous? ne savez-vous pas bien que nous sommes de pauvres gens, & que nos Princes nous laissent à peine l'air que nous respirons.

ALI-AGA *au Baron*.

Eh bien, Monsieur, vous voyez que je suis un bon maître de langue; il parle déjà Turc à ravir. Au moins pouvons-nous causer actuellement, c'est quelque chose. (*Au Moldave en s'appuyant sur son épaule*). Actuellement que tu fais le Turc, mon ami, dis-moi donc comment tu te portes, toi, ta femme & tes enfants?

LE MOLDAVE.

Aussi-bien que cela se peut, quand on manque souvent du nécessaire.

ALI - A G A.

Bon , tu plaisantes ; mon ami , il ne te manque que d'être rossé un peu plus souvent , mais cela viendra : allons actuellement au fait. Il me faut sur le champ deux moutons , douze poulets , douze pigeons , cinquante livres de pain , quatre oques (1) de beurre , du sel , du poivre , de la muscade , de la cannelle , des citrons , du vin , de la salade , & de bonne huile d'olive , le tout à suffisance.

LE M O L D A V E ( *en pleurant* ).

Je vous ai déjà dit que nous étions des malheureux qui n'avions pas de pain : où voulez-vous que nous trouvions de la cannelle ?

ALI - A G A ( *tirant son fouet de dessous son babit , & battant le Moldave jusqu'à ce qu'il ait pris la fuite* ).

Ah , coquin d'infidèle , tu n'as rien ! Eh bien , je vais t'enrichir , comme je t'ai appris le Turc. ( *Le Grec s'enfuit , Ali-Aga revient s'asseoir auprès du feu.* ) Vous voyez , Monsieur , que ma recette vaut mieux que la vôtre.

LE B A R O N.

Pour faire parler les muets , j'en conviens , mais non pas pour avoir à souper : aussi je crois bien avoir quelques coups à vous rendre ; car votre méthode ne procure pas plus de vivres que la mienne.

ALI - A G A.

Des vivres ! Oh , nous n'en manquerons pas ; & si dans un quart-d'heure , montre sur table , tout ce que j'ai ordonné n'est pas ici , tenez , voilà mon fouet , vous pourrez me rendre tous les coups que je lui ai donnés.

---

(1) Poids Turc qui équivaut à-peu-près quarante-deux onces.

En effet, le quart-d'heure n'était pas expiré, que le Primat, assisté de trois de ses confrères, apporta toutes les provisions, sans oublier la cannelle.

Après cet exemple, comment ne pas avouer que la recette d'Ali valait mieux que la mienne, & n'être pas guéri de mon entêtement d'humanité ? En effet, j'avais un tort inconcevable, mais évident : ce fut assez pour me soumettre, & en dépit de moi-même, je laissai désormais à mon conducteur le soin de me nourrir, sans le chicaner sur les moyens.

Le sol que nous parcourions, attira toute mon attention. De nouveaux tableaux, également intéressants par une riche culture & par une grande variété d'objets, se présentaient à chaque pas, & je comparerais la Moldavie à la Bourgogne, si cette Principauté Grecque pouvait jouir des avantages inestimables qui résultent d'un Gouvernement modéré.

Régis depuis long-temps par leurs Princes sur la foi des traités, ces peuples ne devraient encore connaître le despotisme, que par la mutation de leurs Souverains, au gré de la Porte Ottomane. La Moldavie, soumise dans l'origine à une très-petite redevance, ainsi que la Valachie, jouissait alors d'une ombre de liberté. Elle offrait dans la personne de ses Princes, sinon des hommes de mérite, au moins des noms illustres, que le vainqueur considérait, & dans ces mêmes Princes la nation Grecque aimait à reconnaître encore ses anciens maîtres ; mais tout fut bientôt confondu. Les Grecs assujettis ne se virent plus que comme des esclaves ; ils n'admirent plus de distinction entre eux ; leur mépris mutuel accrut leur avilissement, & sous cet aspect le

Grand-Seigneur lui-même ne distingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la Principauté, tout intrigant s'y crut des droits; & ces malheureuses Provinces, mises fréquemment à l'enchere, gémissent bientôt sous la vexation la plus cruelle.

Une taxe annuelle, devenue immodérée par ces enchères, des sommes énormes empruntées par l'inféodé, pour acheter l'inféodation, des intérêts à vingt-cinq pour cent, d'autres sommes journellement employées pour écarter l'intrigue des prétendants, le faste de ces nouveaux parvenus, & l'empressement avide de ces êtres éphémères, sont autant de causes qui concourent pour dévaster les deux plus belles Provinces de l'Empire Ottoman. Si l'on considère actuellement que la Moldavie & la Valachie sont plus surchargées d'impôts, & plus cruellement vexées, qu'elles ne l'étaient dans leur état le plus florissant, on pourra se faire une idée juste du sort déplorable de ces contrées. Il semble que le Despote, uniquement occupé de la destruction, croie devoir exiger davantage à mesure que les hommes diminuent en nombre & les terres en fertilité. J'ai vu, pendant que je traversais la Moldavie, percevoir sur le peuple la onzième capitation de l'année, quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'octobre.

Nous approchions de Yassi, où mon conducteur avait expédié le matin un courier pour y annoncer mon arrivée. J'avais profité de cette occasion pour faire faire des compliments au Prince qui gouvernait alors. Il était fils du vieux Drogman de la Porte, le même dont j'ai déjà parlé. Je pouvais croire que notre ancienne connaissance me serait utile en Moldavie;

vie; mais je ne prévoyais pas que son empressement à m'accueillir devancerait mon arrivée dans sa capitale. Cependant à une lieue de cette ville, la nuit déjà obscure, dans un chemin très-étroit, escarpé, & dont le terrain glaiseux ajoutait aux difficultés, on m'annonça une voiture du Prince, envoyée à ma rencontre. Elle vint effectivement fort à propos pour me boucher le passage; & pour mettre le comble à mon impatience, un Secrétaire, mandé pour me complimenter, me cherche dans l'obscurité, me trouve à tâtons, & s'acquitte si longuement de sa commission, que j'y ferais encore, si je ne m'étais laissé transporter dans sa cariole, dont, malgré l'obscurité, il voulait me faire admirer la magnificence. Ah! mon cher Ali, m'écriai-je, que votre recette est bonne. Je voyais effectivement qu'Ali-Aga, qui n'en doutait pas, en faisait usage dans le moment, avec autant de succès que d'activité, afin de retourner à bras la voiture dans laquelle je venais de prendre place. Je crus tirer parti de ma position présente en interrogeant le Secrétaire sur les objets qui avaient piqué ma curiosité, & qui ne pouvaient compromettre ni sa politique, ni sa discrétion; mais ce fut en vain, & je ne pus en obtenir que de nouveaux regrets sur ce que la nuit cachait la dorure de notre char, & me privait de tout l'éclat de l'entrée triomphale qu'on m'avait destinée.

Cependant des lumières répandues çà & là, nous annonçaient la ville, & le bruit des mardriers sur lesquels je sentais rouler la voiture, me fit encore interroger le Secrétaire. Il m'apprit que ces pièces de bois rapprochées & posées en travers, couvraient toutes les rues,

à cause du terrain fangeux sur lequel Yassy est bâti ; il ajouta qu'un incendie avait nouvellement réduit la plus grande partie de cette ville en cendres ; qu'on travaillait à reconstruire les édifices consumés ; mais que les maisons seraient faites dans un goût plus moderne : il allait aussi m'en détailler les plans , lorsque notre voiture , en tournant trop court , & en accrochant un pan de mur nouvellement calciné , nous introduisit dans le couvent des Missionnaires , où je devais loger , & où je fus fort aise de me séparer de la cariole la plus cahotante , & du complimenteur le plus incommode.

Un assez bon souper nous attendait , & des Cordeliers Italiens établis à Yassy , sous la protection du Roi , & sous la direction de la Propagande , nous avaient également préparé des gîtes assez commodes. Je reçus , avant de me coucher , un nouveau compliment de la part du Prince sur mon heureuse arrivée , & mon réveil fut suivi de la visite du Gouverneur de la Ville. Il était monté sur un cheval richement harnaché ; une foule de valets vêtus en Tchoadars , accompagnaient ce Grec , que j'avais connu à Constantinople dans un état très-mince. On voit que son premier soin fut de me faire admirer le faste oriental dont il était présentement environné. Je ne me plaignais pas moins à le voir si bouffi du plus sot orgueil , lorsque Ali-Aga vint tout déranger par sa présence. On a déjà dû remarquer que ce Turc avait des manières très-lestes avec les Moldaves de la campagne. Mais je le croyais un peu déchu de son importance & de ses prérogatives dans Yassy. Cependant c'était encore un tort que j'avais avec lui , & je le vis

paraître avec un bel habit, un maintien grave, un ton important : c'était enfin un homme de cour qui pouvant devenir Visir & faire des Princes de Moldavie, se croyait déjà au-dessus d'eux. Dans cet esprit, il débuta par traiter assez mal le Gouverneur de la Ville, sur ce que le Grand-Ecuyer ne lui avait pas encore envoyé le cortège qui devait le conduire à l'audience du Prince : le Gouverneur alléguait en vain que ce tort ne le regardait pas. Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre, repliqua Ali-Aga ; mais j'y mettrai ordre. Heureusement ce cortège si désiré parut ; il consistait en un cheval proprement harnaché, & quatre Tchoadars du Prince, destinés à accompagner.... qui ? le Tchoadar du Pacha de Kotchim, qui n'était lui-même qu'un Pacha du second ordre. Mais il n'y a point de degrés entre un Turc & un Grec : le premier est tout, le second n'est rien.

C'est encore d'après cette règle qui n'est jamais contestée, qu'Ali-Aga monta à cheval, avec une majesté singulière, & que toutes les personnes qu'il rencontrait, s'arrêtaient pour le saluer profondément. Il répondit gravement à ces respectueux hommages par un léger coup de tête, & par un petit sourire de bonté. Sa visite au Prince lui valut des présents : chaque pas qu'il faisoit dans Yassy, ne servait pas moins bien ses intérêts que sa dignité personnelle ; & tandis que mon conducteur mêlait ainsi l'utile à l'agréable, je m'occupais des moyens de le remplacer pour continuer ma route. Le Prince de Moldavie ne pouvait y pourvoir que jusqu'aux frontières Tartares, & j'écrivis par un courier au Sultan Séraskier de Bessarabie, pour le prier

d'envoyer au-devant de moi jusqu'aux confins de la Moldavie.

Ces dispositions faites, je montai dans une voiture que le Prince m'avait envoyée, & qui, environnée de beaucoup plus d'Ecuyers & de Valets-de-pied que je n'en aurais voulu, me conduisit au palais. Je m'empressai d'y pénétrer, pour éviter la longueur des cérémonies Turques qui m'y attendaient, & que l'orgueil des Grecs m'avait préparées.

Je trouvai le Prince seul avec son frere dans un appartement dont la richesse n'était pas aussi remarquable que deux énormes fauteuils couverts d'écarlate. J'en devinai bientôt toute l'importance; mais je refusai constamment l'honneur d'en occuper un. Le Prince prit lui-même un autre siege, & notre ancienne liaison qui fournissait au début de notre entretien, le conduisit à me confier l'embaras de sa position présente. J'aperçus aisément que le fanatisme intrigant de son frere la rendait véritablement cruelle, & l'exposait à de grands risques pour l'avenir. Nous terminâmes cette conférence par décider les arrangements nécessaires pour mon départ, après quoi il me fallut essuyer toutes les cérémonies Turques. La plus importante, celle qui marque le plus d'égards, est de présenter le cherbet: elle est toujours suivie de l'aspersion d'eau-rose & du parfum d'aloës. Ce cherbet dont on parle si souvent en Europe, & que l'on y connaît si peu, est composé avec des pâtes de fruits au sucre, qu'on fait dissoudre dans l'eau, & qui sont tellement musquées, qu'on peut à peine goûter cette liqueur: aussi le vase une fois rempli, suffit-il aux visites de toute la semaine. J'en usai donc avec autant

de discrétion que des confitures qui accompagnent le café, & dont on ne change jamais la cuiller. Cependant tout ce cérémonial répété dans l'anti-chambre en faveur de mon laquais fut admis par lui d'une manière beaucoup moins économique : son appétit ne se refusa à rien ; il mangea tout ce qu'on lui présenta de gingembres confits ; il avala d'un seul trait tout le vase de cherbet, & les courtisans étaient encore dans l'admiration, lorsque je sortis de l'appartement du Prince.

Je trouvai à mon retour chez les Cordeliers, plusieurs Grecs de ma connaissance qui m'y attendaient ; j'en retins quelques-uns à dîner ; ils m'accompagnèrent ensuite dans les visites que j'avais à rendre.

La ville de Yassy, placée dans un terrain fangeux, est environnée de collines qui présentent de toutes parts des sites champêtres, où l'on aurait pu construire les maisons de campagne les plus agréables ; mais à peine y voit-on quelques troupeaux ; & si l'on excepte les maisons des Boyards, & celles qu'occupent les Grecs qui viennent de Constantinople à la suite du Prince, pour partager avec lui les dépouilles de la Moldavie, toutes les autres habitations de la capitale se ressentent de la plus grande misère.

Les Boyards (1) représentent avec beaucoup de morgue les grands du pays ; mais ils ne sont en effet que des propriétaires assez riches, & des vexateurs très-cruels : rarement

---

(1) On appelle ainsi les grands Terriers ; ce sont des especes de Nobles, sans autre titre que leurs richesses ; mais la richesse soumet tout, & l'ordre le mieux établi lui résisterait difficilement.

ils vivent dans une bonne intelligence avec leur Prince ; leurs intrigues se tournent presque toujours contre lui ; Constantinople est le foyer de leurs manœuvres. C'est-là que chaque parti porte ses plaintes & son argent, & le Sultan Séraskier de Bessarabie est toujours le refuge des Boyards que la Porte croit devoir sacrifier à sa tranquillité. La sauvegarde du Prince Tartare assure l'impunité du Boyard ; sa protection le rétablit souvent ; mais il faut toujours que cette protection soit payée.

Ces différentes dépenses dont les Boyards se remboursent par des vexations particulières, jointes aux taxes que le Prince leur impose pour acquitter la redevance annuelle & les autres objets de dépense dont je viens de parler, surchargent tellement la Moldavie, que la richesse du sol peut à peine y suffire. On peut aussi assurer que cette province, ainsi que la Valachie qui lui est contiguë en se soumettant à Mahomet II, sous la clause d'être l'une & l'autre gouvernée par des Princes Grecs, & de n'être assujetties qu'à un impôt modéré, n'ont pas fait un aussi bon marché que les auteurs de ce Traité s'en étoient flattés. Ils n'avoient pas prévu sans doute que la vanité des Grecs mettrait le Gouvernement de ces provinces à l'enchère : ils se font aussi dissimulé les suites funestes de la clause d'immovibilité réservée pour le Grand-Seigneur. Marché terrible entre un Despote avide, & des esclaves orgueilleux qu'il élève à la Principauté quand il lui plaît, & qu'il en dépouille quand il veut. On sent en effet que cette immovibilité ne pouvait manquer de porter la redevance de ces provinces par une progression rapide au taux le plus excessif, & qu'une dé-

prédation générale en devenait le résultat nécessaire. Aussi voit-on que tout l'art de ces Gouvernements subalternes se réduit à faifir & à mettre en œuvre tous les moyens d'accélérer cette horrible déprédation.

La Moldavie & la Valachie étaient anciennement une colonie Romaine. On y parle encore aujourd'hui un latin corrompu, & ce langage se nomme *Roumié*, langue Romaine. Ces provinces malheureuses sous le joug altier des Romains, gémissent aujourd'hui sous le poids d'une oppression bien plus cruelle & bien plus humiliante, puisqu'elles sont ravagées par des subalternes revêtus d'une autorité précaire & momentanée.

Tout étant disposé pour continuer ma route, je me séparai d'Ali-Aga, en récompensant ses bons offices, & je partis de Yassy accompagné de deux Janissaires de la garde du Prince, & d'un Grec chargé de me conduire. Ces trois personnes exerçaient par-tout où nous passions, les grands principes qui conviennent aux Moldaves, & qu'Ali-Aga m'avait appris; mais un tour de force & de brigandage que fit un des deux Turcs mérita d'être rapporté. Nous passions dans un vallon assez agréable, bordé de collines; des moutons y paissaient sous la garde de plusieurs bergers. Je questionnai un des Janissaires sur la qualité des laines du pays. Vous allez en juger, me dit-il: aussi-tôt il pique son cheval vers le troupeau, le disperse, caracole au milieu, fixe le plus gros mouton, s'attache à sa poursuite, le joint au galop, se panche, le saisit par la toison, l'enleve d'une main, le met en travers sur le devant de sa selle, en s'y raffermissant lui-même, & me rejoint à toute

bride. Je fis de vains efforts pour faire restituer cet animal au propriétaire, ou lui en faire payer la valeur; on se moqua de ma délicatesse, le Turc conserva sa prise, & s'en régala le soir avec son camarade.

Cette partie de la Moldavie que nous parcourions, me parut aussi belle que celle que nous avons traversée pour arriver à Yassy; mais j'observerai qu'elle devenait plus montueuse à mesure que nous approchions de Kichenow. Nous descendîmes ensuite par des gorges toujours plus larges & plus découvertes, à la fin desquelles nous découvrîmes la Bessarabie. Nous n'y avons pas encore pénétré, que les collines de droite & de gauche étaient déjà couvertes d'un nombre infini de Dromadaires (1). Le Grec qui m'accompagnait me fit observer que ces animaux qui appartiennent aux Tartares, en pénétrant ainsi sur un territoire étranger, occasionnent de fréquentes discussions qui ne se terminent jamais qu'après que les pâturages en litige ont été consommés.

Nous vîmes bientôt un plus grand nombre de ces troupeaux, & j'y remarquai des Dromadaires blancs.

Nous avons à peine passé la frontière, que

(1) Cet animal, qui a deux bosses sur le dos, est infiniment plus grand que le chameau qui n'en a qu'une; mais il paraît qu'on n'est pas généralement d'accord sur l'application des noms qui doivent distinguer ces deux espèces d'animaux: cependant, comme les Arabes, qui n'ont que le chameau à une bosse; le nomment *Devé*, & l'Atruche, *Devoucouba*, (l'Oiseau chameau), il paraît que le nom de Dromadaire doit distinguer celui de ces animaux du même genre qui a deux bosses.

nous aperçûmes un groupe de cavaliers qui venaient à nous : c'était l'interprete du Sultan Séraskier que ce Prince envoyait à ma rencontre avec dix Seimens de sa garde. Le Courier que je lui avais expédié les accompagnait. Il me remit la réponse du Sultan, & l'interprete y ajouta les choses honnêtes qu'on l'avait personnellement chargé de me dire ; après quoi quatre Cavaliers s'étant mis à l'avant-garde, nous continuâmes notre route dans un pays plat, totalement découvert, & sur un sol ferme où la route était à peine tracée.

Mon nouveau conducteur était un Juif renégat, né en Pologne. Il parlait Allemand, & il aimait tant à parler, que je n'eus besoin de lui faire aucune question, pour savoir à fond toute son histoire. Il m'apprit aussi que les Noguis étaient mécontents du Kam, dont la faiblesse avoit cédé au Grand-Seigneur le droit d'Ichétirach (1), sur les deux Provinces du Yédéfan & du Dgamboylouk que j'avais à traverser pour me rendre à Orcapi ; mais notre conversation était fréquemment interrompue par une circonstance qui ne mérite cependant d'être rapportée que parce qu'elle a servi à m'établir avantageusement dans l'esprit superstitieux des Tartares.

En arrivant sur la frontiere, au moment où mon escorte me rencontra, une cygogne, espèce d'oiseau qui se nourrit de serpents, qui se niche sur les maisons, & que les Orientaux réverent comme des Dieux pénates, parut aussi venir à ma rencontre. Elle passe d'un vol rapide à gauche très-près de ma voiture, en fait

(1) On a déjà dit que ce droit se prévalait en bleds à un prix onéreux au cultivateur.

le tour par-derrière, repasse par la droite, pour-  
fuit son vol sur le chemin, & se pose à 200  
toises en-avant des Cavaliers qui me précéd-  
daient ; elle se relève lorsqu'ils approchent,  
reprend son vol vers ma voiture, en fait en-  
core le tour, va reprendre son poste avancé,  
& répète cette manœuvre jusqu'à notre arrivée  
à *Kichela* (1).

Cette ville où réside le Sultan qui commande  
en Bessarabie, est considérée comme la capi-  
tale de cette Province. Le Prince qui occupait  
ce poste était fils aîné du Sultan régnant, &  
avait le titre de Séraskier (2) (Généralissime.)  
Un Mirza (3), vint à mon arrivée pour me  
complimenter de sa part, & me conduire dans  
le logement qu'on m'avait préparé. Je me ren-  
dis ensuite avec ce Gentilhomme chez le Sul-  
tan (4). C'était un jeune Prince de 18 à 20  
ans, assez grand, bien fait, d'une figure plus  
noble qu'agréable, & dont le maintien mo-  
deste était accompagné d'un peu d'embarras.  
Je pris soin de le dissiper, & j'aperçus que ce  
Prince ainsi que les Mirzas qui composaient  
cette cour prétendue barbare, avaient infiniment  
plus de douceur & d'aménité que l'on

(1) *Kichela* veut dire quartier d'hiver.

(2) Séraskier est un mot Turc, composé de *ser*,  
qui, en Persan, veut dire *titre*, & d'*Asker*, *soldat*.  
C'est un grade militaire qui n'admet point de supé-  
rieur. On ne peut le comparer qu'à Généralissime,  
& l'on donne ordinairement ce titre à ceux qui com-  
mandent sur la frontière, ou qui sont détachés avec  
un corps de troupes considérable.

(3) Mirza : c'est la dénomination de tous les No-  
bles. On verra dans la suite de ces Mémoires les  
différentes classes de la Noblesse Tartare.

(4) On a déjà vu que Sultan veut dire Prince du  
Sang.

n'en trouve souvent chez les Nations prétendues policées.

Excepté les vêtements du Sultan & des Mirzas, qui, sans être riches, ont une forte de recherche & d'élégance, tous les meubles chez les Tartares n'offrent que le nécessaire le plus strict. Le luxe des vitres ne se trouve même que dans l'appartement du Prince; des châffis de papier ferment toutes les autres fenêtres pendant l'hyver, & l'on s'en débarrasse en été, afin de respirer plus librement, & jouir sans obstacle de la vue de la mer Noire qu'on apperçoit dans le lointain. Le Sultan me donna à souper; & quoique j'eusse un très-grand appétit, je ne laissai pas de m'apercevoir que les excellents poissons du Niefter qu'on nous servit, auraient mérité de meilleurs cuisiniers que n'en ont les Tartares; le plaisir de la chasse du vol & des levriers, est aussi le seul qui m'a paru les occuper, & le Sultan faisait fréquemment de ces parties avec une nombreuse suite de Mirzas. On part pour ces chasses avec armes & bagages: elles durent plusieurs jours; le camp s'établit tous les soirs, un corps de troupes est toujours à la suite du Séraskier, & quelquefois ces parties de plaisir ne sont que le prétexte d'expéditions plus sérieuses.

On passa la nuit à réparer une petite voiture que j'avais achetée à Yassy, & dont j'avais fait une espèce de dormeuse; un chariot portait les malles, qui jusqu'en Moldavie avaient été chargées sur ma voiture; & les ordres du Sultan étant expédiés, je partis le lendemain de Kichela, avec un Mirza chargé de me conduire à Baëtschéferay (1) sous l'escorte de qua-

(1) Baëtschéferay est la résidence du Kam des Tartares. Cette ville considérée aujourd'hui comme la

rante Cavaliers armés d'arcs, de fleches & de sabres. Accoutumé au peu d'ordre, de discipline & d'intelligence militaire qui regnent dans les troupes, je ne devais pas supposer les Tartares mieux instruits. Cependant après avoir passé le Niefter qui sépare la Bessarabie du Yedfan dont on croyait les hordes dans une sorte de soulèvement, l'Officier qui commandait le détachement, ordonna les dispositions de la marche en militaire éclairé. Une avant-garde de douze Cavaliers précédait de 100 pas ma voiture, que l'Officier prit sous sa garde particulière avec huit hommes, dont il plaça quatre à chaque portiere. Les deux charriots de suite venaient après; huit autres Cavaliers fermaient la marche; & deux pelotons de six hommes chacun, à plus de 600 pas de distance, éclairaient notre droite & notre gauche.

Les plaines que nous traversions sent tellement de niveau & si découvertes, que l'horizon nous paraissait à cent pas de tous côtés. Aucune inégalité, pas même le moindre arbruste, ne varie ce tableau, & nous n'aperçûmes pendant toute la journée que quelques Noguais à cheval, dont l'œil perçant de mes Tartares distinguait les têtes, lorsque la convexité de la terre cachait encore le reste du corps. Chacun de ces Noguais se promenait

---

Capitale de la Crimée, n'étant autrefois qu'une maison de plaisance, nommée le Palais des Jardins. Les Souverains, en s'y fixant, y ont attiré nombre d'habitans; & cette ville, en conservant le même nom, a successivement usurpé la primatie sur l'ancienne ville de Crimée, qui n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village, où les tombeaux seuls témoignent son ancienne importance.

à cheval tout seul, & ceux que nos patrouilles interrogèrent, nous tranquilliserent sur les prétendus troubles qu'on nous avait annoncés. Je n'étais pas moins curieux de savoir quel était le but de leurs promenades, & j'appris que ces peuples, crus Nomades, parce qu'ils habitent sous des espèces de tentes, étaient cependant fixés par peuplades, dans des vallons de huit à dix toises de profondeur qui coupent la plaine du Nord au Sud, & qui ont plus de trente lieues de long sur un demi-quart de lieue de large; des ruisseaux bourbeux en occupent le milieu, & se terminent vers le Sud par de petits lacs qui communiquent à la mer Noire (1). C'est sur le bord de ces ruisseaux que sont les tentes des Noguais, ainsi que les hangars destinés à servir d'abri pendant l'hiver aux nombreux troupeaux de ces peuples pasteurs. Chaque propriétaire a sa marque distinctive; on imprime cette marque avec un fer rouge sur la cuisse des chevaux, des bœufs & des dromadaires; les moutons marqués en couleur sur la toison, sont gardés à vue, & s'éloignent peu des habitations; mais toutes les autres espèces réu-

---

(1) Nonobstant le tableau aride que le pays des Tartares leur offre constamment, & la facilité qu'ils ont de parer leur sol avec celui des Moldaves & des Polonais, pour juger des avantages dont ces derniers jouissent, la force de l'habitude a un tel empire, & les besoins des hommes sont tellement relatifs à cette habitude, qu'elle maîtrise toutes les sensations. Les Noguais ne conçoivent pas qu'on puisse traverser leurs plaines sans en envier la possession. Vous avez beaucoup voyagé, me disait un de ces Tartares avec lequel j'étais assez lié; avez-vous jamais vu un pays aussi somptueux que le nôtre? Il est aisé de voir que cette épithète établie, n'admettait aucune contradiction.

nies en troupeaux particuliers, sont conduits au printemps dans les plaines, où le propriétaire les abandonne jusqu'à l'hiver. Ce n'est qu'aux approches de cette saison, qu'il va les chercher pour les ramener sous ses hangars. Cette recherche était aussi le but des Noguais que nous avions rencontrés; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un Tartare occupé de ce soin dans une étendue de plaine, qui d'un vallon à l'autre a toujours dix à douze lieues de large sur plus de trente lieues de longueur, ne fait pas même de quel côté il doit diriger sa marche; il n'y réfléchit pas, il met dans un petit sac pour trente jours de vivres en farine de millet rôti; six livres de farine lui suffisent pour cela. Ses provisions faites, il monte à cheval, ne s'arrête qu'au soleil couché, met des entraves à sa monture, la laisse paître, soupe avec sa farine, s'endort, se réveille, & se remet en route. Cependant il observe chemin faisant, la marque des troupeaux qu'il rencontre, en conserve la mémoire, communique ses découvertes aux différents Noguais qu'il trouve occupés du même soin, leur indique ce qu'ils cherchent, & reçoit à son tour des notions utiles qui terminent son voyage. Il est sans doute à craindre qu'un peuple aussi patient ne fournisse quelque jour un Militaire redoutable.

Notre première journée devait se terminer au vallon le plus voisin, qui n'était qu'à dix lieues. Cependant le soleil commençait à baisser, & je ne voyais devant moi qu'un triste horizon, quand tout-à-coup je sentis descendre ma voiture, & j'aperçus la file des obas (1),

---

(1) Obas, tentes de Noguais.

qui de droite & de gauche prolongeaient le vallon à perte de vue. Nous traversâmes le ruisseau sur un mauvais pont, auprès duquel je trouvai trois de ces obas, séparé de la ligne, & dont un neuf m'était destiné. Mes voitures furent placées en-arrière; le détachement s'établit auprès de moi. Mon premier soin fut d'examiner l'ensemble d'un tableau dont je formais un groupe isolé; je remarquai sur-tout la solitude dans laquelle on nous laissait, & j'en étais d'autant plus étonné, que je me croyais assez curieux pour mériter un peu d'attention. Le Mirza m'avait quitté en arrivant pour aller demander des vivres, & je m'occupai en attendant, à examiner la structure de ma maison Tartare. C'était une grande cage à poulet, dont la charpente construite en treillage, formait une enceinte circulaire, surmontée d'un dôme ouvert au sommet; un feutre de poil de chameau fixé extérieurement enveloppait le tout, & un morceau de ce même feutre recouvrait le trou supérieur destiné à servir de soupirail à la fumée. J'observai aussi que les obas habités par les Tartares & dans lesquels on faisait du feu, avaient chacun ce même morceau de feutre, attaché en forme de bannière, dirigé du côté du vent, & soutenu par un long bâton qui sortait de l'intérieur de l'obas. Ce même bâton servait aussi à rabattre cet éventail pour fermer le soupirail, lorsque le feu une fois éteint rendait l'ouverture inutile ou incommode.

J'admirai sur-tout la solidité jointe à la délicatesse du treillage: des morceaux de cuir employés crus forment tous les ligaments, & j'appris que mon obas, destiné à une nouvelle mariée, faisait partie de sa dot.

Nous avions grand appétit, & nous vîmes, avec satisfaction, le Mirza revenir avec deux moutons & une marmite qu'il s'était procurée. On suspendit la marmite à trois bâtons écartés par le bas, & réunis par les bouts supérieurs. La cuisine ainsi établie, le Mirza, l'Officier & quelques Tartares procédèrent à égorger & à dépecer les moutons; on en remplit la marmite, tandis qu'on préparait les broches pour faire rôtir ce qui n'avait pu y trouver place. J'avais eu soin de faire provision de pain à Kichela : c'est un luxe que les Noguais ne connaissent pas; & leur avarice leur interdit aussi l'usage habituel de la viande dont ils sont cependant très-friands. Je fus curieux de connaître l'espece de nourriture qu'ils prenaient, & d'ajouter leurs mets à la bonne chère qu'on me préparait. Le Mirza, auquel je confiai ma fantaisie, en sourit, & dépêcha un Tartare avec ordre de rassembler tout ce qui pouvait la satisfaire : cet homme revint bientôt avec un vase plein de lait de jument, un petit sac de farine de millet rôti, quelques ballottes blanches de la grosseur d'un œuf & dures comme de la craie, une marmite de fer, & un jeune Noguais médiocrement bien vêtu, mais le meilleur cuisinier de la horde. Je m'attache d'abord à bien suivre ses procédés; il met de l'eau dans sa marmite jusqu'aux trois quarts; ce qui pouvait faire deux pintes; il y ajoute environ six onces de farine de millet rôti; il met son vase auprès du feu, tire une spatule de son gousset, l'essuie sur sa manche, remue circulairement du même côté, & jusqu'au premier frémissement de la liqueur: il demande alors une des ballottes blanches, (c'était du fromage de lait de jument saturé de

de sel & desséché), la fait casser par petits morceaux, jette ces morceaux dans son ragoût, continue à tourner dans le même sens; la bouillie s'épaissit; il tourne toujours, mais vers la fin avec effort, jusqu'à consistance de pain cuit sans levure; il retire alors sa spatule, la remet dans son gousset, renverse la marmite sur sa main, & me présente un cylindre de pâte feuilletée en spirale. Je m'empressai d'en manger, & je fus véritablement plus content de ce ragoût que je ne l'avais espéré. Je goûtai aussi le lait de jument, que j'aurais peut-être trouvé aussi bon, sans un peu de prévention dont je ne pus garantir mon jugement.

Tandis que je m'occupais de mon souper avec autant de recherche, on me préparait une scène plus intéressante.

J'ai dit qu'à mon arrivée les Noguais, retirés chacun dans leur hutte, ne montraient aucune curiosité de me voir, & j'avais déjà fait le sacrifice de mon amour-propre à cet égard, quand j'aperçus une troupe assez considérable qui s'avançait vers nous. La tranquillité, la lenteur même avec laquelle elle s'approchait, ne pouvait nous donner aucune inquiétude. Nous ne pouvions cependant soupçonner les motifs qui conduisaient ces Noguais de notre côté; lorsque nous les vîmes s'arrêter à plus de 400 pas, & l'un d'eux s'avançant seul jusqu'auprès du Mirza qui me conduisait, lui exposa le desir que les principaux de sa nation avaient de nous voir: il ajouta que ne voulant troubler en rien notre repos, il avait été député pour demander si cette curiosité ne me déplairoit pas, & dans ce cas, quel était la place où ses camarades

me feroient le moins incommodes. Je répondis moi-même à l'Ambassadeur, & je l'assurai qu'ils étoient tous les maîtres de se mêler avec nous; qu'entre amis il ne pouvait y avoir aucune place distincte, encore moins de ligne de démarcation. Le Noguais insista sur l'ordre qu'il avoit à cet égard, & le Mirza se leva pour lui indiquer le site jusqu'où les spectateurs pouvoient s'avancer: la troupe des curieux vint bientôt l'occuper. Je ne tardai pas non plus à m'en approcher, pour me laisser considérer de plus près, & me procurer le plaisir de faire connoissance avec ces Messieurs. Ils se leverent tous quand je fus à portée d'eux, & le plus remarquable, auquel je m'adressai, me salua en ôtant son bonnet & en s'inclinant: j'avois observé ce cérémonial de la part du député au Mirza, & j'en avois été d'autant plus surpris, que les Turcs ne découvrent jamais leur tête que pour se mettre à leur aise, & seulement lorsqu'ils sont seuls ou dans la plus grande familiarité. C'est aussi par cette raison que les Ambassadeurs Européens & leur suite, vont aux audiences du Grand-Seigneur le chapeau sur la tête: se présenter autrement devant un Turc, seroit manquer aux bienséances, & j'aurai des remarques plus importantes à faire sur le rapport des usages des Tartares avec les nôtres.

Si je tirai peu de lumière de mes Noguais, c'est sans doute, parce que je manquai de leur faire des questions qui auroient pu m'éclairer. Cependant la satisfaction attachée à toutes les choses nouvelles me rendit la fin de cette journée fort agréable. Je m'accommodai aussi très-bien de mon souper; mais cette cuisine Tartare ne dut son succès auprès

de mes gens qu'au grand appétit qui fait trouver tout bon. Ils ne concevaient pas qu'on pût s'amuser du mal-être. J'étais en apparence le seul objet de leurs plaintes : mais depuis j'ai bien apperçu qu'ils ne me souhaitaient une aisance personnelle, que pour acquérir le droit de gémir librement sur leurs privations : en les partageant, je fus me rendre mes gens moins incommodés, & je donne cette recette à tous les voyageurs, comme le meilleur qu'ils puissent suivre.

Quelqu'intéressants que fussent les Noguais, pressé d'abréger mon séjour parmi eux, & d'aller le lendemain coucher à la seconde vallée, je partis de grand matin, & nous vîmes le soleil paraître sur l'horison de ces plaines, comme les navigateurs l'observent en mer. Nous ne découvrîmes pendant cette matinée que quelques monticules semblables à celles qu'on voit dans beaucoup de parties de la Flandre, & sur-tout dans le Brabant, où l'opinion commune est, qu'elles ont été formées à main d'homme, & par la réunion des pelletées de terre que chaque soldat apportait anciennement sur le corps mort de son Général pour lui élever un mausolée. On voit également un grand nombre de ces monticules dans la Thrace, où, ainsi qu'en Tartarie, dans le Brabant, & par-tout où elles se trouvent, elles ne sont jamais seules ; mais cette quantité de Généraux morts, & souvent inhumés à des distances à-peu-près égales, & toujours avec un rapport de position qui semble plutôt indiquer une intention que le simple effet du hasard, m'avait fait chercher dans les usages actuels, ce qui pouvait avoir donné lieu à la formation de ces prétendus mauso-

lés. Il m'a paru qu'on pouvait en démêler le motif dans l'habitude que les Turcs ont encore aujourd'hui lorsqu'ils vont à la guerre, de marquer par des monticules de terre placés en vue l'une de l'autre, la route que leur armée doit suivre. Ces élévations sont, à la vérité, moins grandes que celles dont je viens de parler, & qui ont résisté à l'action des siècles sur la surface de la terre. Mais ne peut-on pas ajouter à mon observation, que dans le cas où les monticules des anciens n'auraient eu d'autres objets que celui de jalonner leurs routes, afin d'assurer leur communication, l'esprit de conquête qui les faisait pénétrer dans des pays inconnus, devait aussi les inviter à préserver d'une destruction facile ces points de reconnaissance. A l'égard des ossements qui ont été trouvés sous quelques monticules, ils sont seulement la preuve qu'on les faisait aussi servir de sépulture aux Généraux & aux soldats qui mouraient sur la route de ces armées; mais la plupart des buttes qu'on a fait miner en Flandres, ont prouvé que tous ces amas n'étaient pas des tombeaux; & si l'on est ramené à les considérer comme des jalons, cette hypothèse donnerait encore l'explication des travaux dont parle Xénophon dans sa *Retraite des Dix-mille*. Un sol inconnu devait offrir aux Grecs, à chaque instant, des obstacles plus difficiles à vaincre, & des pièges plus redoutables, que les nations même qu'il fallait intimider ou repousser.

Je ne vis sur ma route aucune apparence de culture, parce que les Noguais évitent d'ensemencer les lieux fréquentés: près des chemins, leurs semailles n'y serviraient que de

pâturage aux chevaux des voyageurs ; mais si ces mesures sauvent les Tartares de ce genre de déprédation , rien ne peut préserver leurs champs d'un fléau plus funeste. Des nuées de sauterelles fondent fréquemment dans les plaines des Noguais , choisissent de préférence les champs de millet , & les ravagent en un instant. Leur approche obscurcit l'horizon , & le nuage que produit la multitude énorme de ces animaux , fait ombre au soleil. Si les Noguais cultivateurs sont en assez grand nombre , par leur agitation & par leurs cris , ils parviennent quelquefois à détourner l'orage , sinon les sauterelles s'abattent sur leurs champs , & y forment une couche de 6 à 7 pouces d'épaisseur. Au bruit de leur vol succede celui de leur travail dévorant ; il ressemble au cliquetis de la grêle , & son résultat la surpasse en destruction. Le feu n'est pas plus actif ; & l'on ne retrouve aucun vestige de végétation , lorsque le nuage a repris son vol , pour aller produire ailleurs de nouveaux désastres.

Ce fléau s'étendrait sans doute sur une culture abondante , & la Grece & l'Asie Mineure y seraient plus fréquemment exposées , si la mer Noire n'engloutissait la plupart de ces nuées de sauterelles lorsqu'elles tentent de franchir cette barrière.

J'ai vu souvent les plages du Pont-Euxin , vers le Bosphore de Thrace , couvertes de leurs cadavres desséchés , & en si grand nombre , qu'on ne pouvoit marcher sur le rivage , sans enfoncer jusqu'à mi-jambe dans cette couche de squelettes pelliculaires. Curieux de connaître la véritable cause de leur destruction , j'ai cherché les occasions d'en observer le mo-

ment, & j'ai été témoin de leur anéantissement total, par un orage qui les surprit asez près de la côte, pour que leurs corps y fussent apportés par les vagues avant d'avoir été desséchés : ces cadavres y produisirent une telle infection, qu'il fallut plusieurs jours avant de pouvoir en approcher.

Nous arrivâmes avant midi à la première vallée ; & pendant que le Mirza, chargé du soin de me conduire, cherchait ceux qui devaient ordonner les relais que nous avions à prendre, je m'approchai d'un groupe de Nougais rassemblés autour d'un cheval mort qu'on venait de déshabiller. Un jeune homme nud, d'environ 18 ans, reçut sur ses épaules la peau de cet animal. Une femme qui faisait avec beaucoup de dextérité l'office de tailleur, commença par couper le dos de ce nouvel habit, en suivant avec ses ciseaux le contour du col, la chute des épaules, le demi-cercle qui joint la manche & le côté de l'habit, dont la longueur fut fixée au-dessous du genou. Il ne fut pas nécessaire de soutenir une étoffe que son humidité avait déjà rendue adhérente à la peau du jeune homme. La couturière procéda aussi lestement à former les deux devants croisés & les manches ; après quoi le manequin qui servait de moule, donna en s'accroupissant la facilité de coudre les morceaux ; de manière que vêtu en moins de deux heures d'un bon habit bai brun, il ne lui resta plus qu'à tanner ce cuir par un exercice soutenu : ce fut aussi son premier soin, & je le vis bientôt sauter lestement à poil sur un cheval pour aller joindre ses compagnons qui s'occupaient à rassembler les chevaux dont j'avais besoin, & dont le nombre n'était pas à beaucoup près complet.

On fait déjà que les chevaux Tartares sont répandus dans les plaines, en troupeaux particuliers, & distingués par la marque du propriétaire; mais comme il existe un service public auquel chaque individu doit contribuer, il existe aussi un troupeau de chevaux appartenant à la communauté. Ce troupeau est gardé à vue à portée des habitations. Mais ces animaux libres dans la campagne n'y sont pas faciles à saisir. On sent encore que le choix qu'il faut en faire pour fournir les différents chevaux de trait & de selle ajoute à la difficulté: c'est à quoi les Noguais réussissent par une méthode qui donne en même-temps aux jeunes gens toujours destinés à cette espèce de chasse, une occasion de devenir les plus intrépides & les plus adroits cavaliers qui existent. Ils se munissent à cet effet d'une longue perche au bout de laquelle est attachée une corde dont l'extrémité terminée en œillet, passe dans la perche, forme un nœud coulant assez ouvert pour que la tête d'un cheval puisse y passer facilement. Munis de cet outil, ces jeunes Noguais montés à poil, la longe du licol passée dans la bouche du cheval, joignent à toutes jambes le troupeau, observent l'animal qui leur convient, le poursuivent avec une extrême agilité, l'atteignent malgré ses ruses, auxquelles ils se prêtent avec une adresse infinie, le gagnent à la course; & saisissant le moment où le bout de la perche est arrivé au-delà des oreilles du cheval, ils font passer sa tête dans le nœud coulant, ralentissent leur course, & retiennent ainsi leur prisonnier qu'ils ramènent au dépôt.

Comme il me fallait près de 80 chevaux, & qu'il n'y avait à leur poursuite qu'une demi-

douzaine d'Ecuyers, leur exercice dura assez long-temps, pour m'en donner tout le plaisir; mais le relais fut si bien choisi, que nous pûmes encore arriver d'assez bonne heure dans le fauxbourg d'Oczakow où nous logeâmes.

Cette forteresse, située sur la rive droite du Boristhène & près de son embouchure, occupe une petite pente qui conduit au fleuve. Un fossé & un chemin couvert sont les seuls ouvrages qui défendent la place: elle a la forme d'un parallélogramme incliné sur sa longueur, & l'on y remarque ainsi qu'à Bender & à Kotchim, une nombreuse artillerie, dont chaque pièce mal montée est accollée de deux énormes gabions, qui servants de merlons, forment l'embrasure.

Quelques Juifs établis dans le fauxbourg d'Oczakow y tiennent auberge. Ils nous furent d'un grand secours pour renouveler nos vivres, & nous mettre en état de traverser les plaines du Dgamboylouk, également habitées par les Noguais. Nous employâmes la matinée du lendemain à traverser le Boristhène. Ce fleuve rétréci à son embouchure par une langue de terre qui appartient à la rive opposée, & qu'on nomme Kilbournou (1), forme en dedans une espèce de lac qui se prolonge vers le nord d'où le fleuve descend. Sa largeur est de plus de deux lieues entre Oczakow & le fort situé vis-à-vis à la naissance de la pointe de sable: c'est dans cette direction que nous passâmes le Boristhène. Des bâtiments destinés à cet usage sont voilés pour profiter du vent favorable, & peuvent aussi se pousser à la perche, à cause du bas-fond qui ne leur manque

(1) Le nez ou le cap du Cheveux (a) que

que vers le milieu & pendant l'espace de quelques toises seulement.

Après trois heures de cette ennuyeuse navigation, pendant laquelle nous ne fûmes distraits que par les bonds de quelques dauphins, nous abordâmes à Kilbournou, vis-à-vis le château qui y est situé : le débarquement de mes voitures & la réunion des chevaux dont nous avions besoin, occuperent mes conducteurs le reste de la journée que j'employai à visiter le château. Il ne m'offrit rien de remarquable que son inutilité. En effet, son artillerie destinée à concourir avec celle d'Oczakow à la sûreté du fleuve, ne pouvant croiser son feu à une aussi grande distance, laisse constamment la liberté de pénétrer par le centre. J'ai observé que des batteries placées à la pointe de Kilbournou & sur un banc de rocher situé à la rive opposée, défendraient le passage à toute espèce de bâtiment ; mais c'est ce que les Turcs n'ont pas encore été en état de calculer ; & j'aurai d'autres occasions plus importantes de déterminer les bornes de leurs connaissances militaires.

On était convenu de se mettre en route une heure avant le jour, & j'avais élu mon domicile dans un charriot disposé en dormeuse, afin de prolonger le repos dont je commençais à avoir besoin.

Le Commandant de mon escorte ignorait cette disposition ; & après avoir rangé sa troupe dans l'ordre que j'ai déjà expliqué, il accompagnait soigneusement ma berline, jusqu'à ce que la pointe du jour lui permit d'apercevoir que je ne l'occupais pas. Il se plaignit alors très-vivement du peu de soin qu'on avait eu de lui indiquer la voiture où je m'étais placé,

& vint sur le champ l'environner avec la petite troupe qu'il s'était réservée à cet effet. On sentira sans doute que je ne rapporte cette circonstance, que parce qu'elle développe le moral des Tartares; elle présente constamment le germe des plus saines idées.

Notre route nous avait rapprochés de la mer Noire : nous suivions de temps-en-temps le rivage, & le seul bruit des vagues nous offrait un objet d'intérêt que nous ne pouvions trouver dans les plaines rases que nous avions parcourues jusqu'alors. Celles qu'il nous restait à prolonger étaient également dépouillées; mais l'on m'a assuré qu'anciennement elles étaient couvertes de forêts, & que les Noguais en avaient arraché jusqu'aux moindres fouches, afin d'y être à l'abri de toute surprise. Si cette précaution peut en effet garantir une nation tellement transportable, qu'en moins de deux heures elle peut déménager; ce moyen de sûreté a privé les Tartares de la ressource du chauffage nécessaire au climat. C'est aussi pour y pourvoir que chaque famille rassemble avec soin la fiente de ses troupeaux. On pétrit cette fiente avec un peu de terre sablonneuse, & il en résulte une espèce de tourbe qui, par malheur, enfume les Tartares beaucoup plus qu'elle ne les chauffe.

Aucun peuple ne vit plus sobrement. Le millet & le lait de jument sont la nourriture habituelle : cependant les Tartares sont très-carnivores; un Noguais peut parier qu'il mangera tout un mouton, & gagner ce pari sans se donner une indigestion. Mais leur goût à cet égard est contenu par leur avarice, & cette avarice est portée au point, qu'ils se retranchent généralement tous les objets de con-

formation qu'ils peuvent vendre. Ce n'est aussi que lorsque quelque accident fait périr un de leurs animaux, qu'ils se régalerent de sa chair, pourvu qu'ils puissent toutefois être à temps de saigner l'animal mort. Ils suivent également ce précepte du Mahométisme sur les animaux malades. Les Noguais observent alors tous les périodes de la maladie, afin de saisir le moment où leur avarice condamnée à perdre la valeur de l'animal, leur appétit peut encore se ménager le droit de s'en repaître en tuant la bête un instant avant sa mort naturelle.

Les foires de Balta & quelques autres qui sont établies sur les frontières des Noguais, leur procurent le débit annuel des immenses troupeaux qu'ils possèdent. Le bled qu'ils recueillent en abondance se débite également par la mer Noire, ainsi que les laines, soit du produit de toutes, soit pelades (1); il faut encore joindre à ces objets de commerce quelques mauvais cuirs & une grande quantité de peaux de lievres.

Ces différens articles réunis procurent annuellement aux Tartares des sommes considérables, qu'ils ne reçoivent qu'en ducats d'or de Hollande ou de Venise : mais l'usage qu'ils en font, anéantit toutes les idées de richesse que cet énorme numéraire présente.

Constamment augmenté sans qu'aucun besoin d'échange en rende une partie à la cir-

---

(1) On appelle laines pelades, celles qui sont séparées des peaux par le secours de la chaux. Cette opération ne peut avoir lieu sur les animaux vivants; elle procure la plus grande quantité de laine possible, mais en détériore la qualité.

culation, l'avarice s'en empare, elle enfouit tous ces trésors, & les plaines qui les recellent n'offrent aucune indication qui puisse guider dans les recherches qu'on voudrait en faire. Plusieurs Noguais, morts sans dire leur secret, ont déjà soustrait des sommes considérables. On pourrait aussi présumer que ces peuples se sont persuadés, que s'ils étaient forcés d'abandonner leur pays, ils pourraient y laisser leur argent sans en perdre la propriété. En effet, elle serait pour eux la même à 500 lieues de distance : ils ne connaissent d'autre jouissance que l'opinion de posséder; mais cette opinion a pour eux tant d'attraits, qu'on voit fréquemment un Tartare s'emparer d'un objet quelconque pour le seul plaisir de le posséder un moment. Bientôt contraint de le restituer, il faudra qu'il paie encore une amende assez considérable; mais il a joui à sa manière, il est content : l'avidité des Tartares ne calcule jamais les pertes éventuelles, elle ne jouit que des bénéfices momentanés.

Nous approchions d'Orcapi, & nous n'avions plus qu'un mauvais gîte à supporter, lorsque je reçus un courier envoyé à ma rencontre. Il était chargé des ordres du Kam des Tartares, pour m'assurer des facilités que j'avais eu le bonheur de me procurer.

Nous passâmes la nuit dans une mauvaise baraque couverte de roseaux, seule production du marais où elle était située, assez près de la mer. Nous en suivîmes le rivage le lendemain matin, & nous aperçûmes bientôt la côte occidentale de la presqu'île qui s'étendait en mer sur notre droite. Cette terre également platte, mais plus élevée que la plaine où nous étions, s'y réunit par un talus assez

doux qui semble dressé au cordeau, & dont la partie supérieure présente le profil des lignes d'Orcapi. Nous les prolongeâmes d'assez bonne heure, & nous passâmes le fossé sur un mauvais pont de bois, qui joint la contrescarpe à une porte voûtée qui traverse le terre-plein, & dont le portier tient tous les soirs la presque-île sous la clef. Une des redoutes qui coupe ces lignes à la portée du canon, revêtue en maçonnerie, garnie d'artillerie & de quelques soldats Turcs, jointe au commerce des Russes & des Tartares, a fait établir près de cette porte un mauvais village, où je mis pied à terre dans le logement qu'on m'y avait préparé. Le Commandant de la citadelle ne tarda pas à me faire complimenter sur mon arrivée, en m'envoyant un plateau chargé de viande de mouton rôti à la Turque, qu'on nomme Orman Kebab (1). Je reçus bientôt aussi une députation des Janissaires de la forteresse, qui m'invitaient à m'inscrire dans leurs compagnies, & j'acceptai cette offre avec autant d'empressement, qu'ils en eurent à recevoir le présent de ma bien-venue. Le corps des Janissaires, composé dans son origine d'esclaves enlevés à la guerre par les Turcs, sur les Chrétiens, a été long-temps recruté par les enfants de tribut; mais les privilèges accordés à cette nouvelle milice, déterminèrent les Turcs à y faire inscrire leurs enfants. L'abus du privilège & le nombre des prétendants

---

(1) Orman-Kebab (le rôti des bois) : c'est le rôti favori des Turcs; il consiste en des morceaux de mouton, coupés & enfilés sur les brochettes alternativement avec des tranches d'oignons qu'on fait rôtir à un grand feu.

s'accrurent l'un par l'autre; on ne vit plus de sûreté que sous la protection de ce corps. Les Grands s'y firent inscrire. Le Grand-Seigneur lui-même voulut lui appartenir, & personne n'aperçut que ménager son insolence, c'était travailler à l'accroître. La regle établie soutint long-temps ce corps contre ses propres désordres; mais ils cessèrent enfin de se maintenir dans l'indépendance individuelle. Chaque Janissaire devint propriétaire, & rentrés aujourd'hui dans l'ordre général par l'intérêt particulier, ce corps a cessé d'être redoutable à ses maîtres.

Tandis que ces différents soins m'occupaient, je vis paraître une troupe d'Européens conduite par des Tartares de la plaine. C'étaient des Allemands fugitifs de Russie, dont les Noguais s'étaient emparés. La situation de ces malheureux me porta à les réclamer: on me les livra sur le champ, & je leur abandonnai la pyramide de mouton rôti dont ils avaient sans doute plus besoin que moi. J'examinai ensuite ma nouvelle colonie; elle était composée de sept hommes, de cinq femmes, & de quatre enfants. Le malheur les avait abattus, mais ils commençaient à sourire à l'espoir du bien-être. Ces malheureux, nés dans le Palatinat, avaient été attirés en Russie par l'espérance d'une meilleure fortune, qui détermine les émigrations, trompe toujours les émigrants, & leur fait bientôt regretter leurs foyers. Emprisonnés dans une contrée étrangère, ils ne conçurent d'autre projet que la fuite, & ne connurent de route, que celle qui les éloignait le plus promptement. Parvenus dans les plaines désertes, à peine respiraient-ils en liberté, que les No-

guais s'en étaient faisis pour les vendre au premier acquéreur. Je fus fort aise d'avoir fauvé ces malheureux, & je pris les mesures nécessaires pour les faire arriver sûrement à Bactchéseray.

J'employai le reste de la journée à visiter les lignes d'Orcapi. Aucun tableau de ce genre n'est plus imposant; mais à cela près que cet ouvrage est un peu gigantesque je n'en connais point où l'art ait mieux secondé la nature. On peut aussi garantir la solidité de ce retranchement. Il coupe l'Isthme sur trois quarts de lieue d'étendue; deux mers lui servent d'épaulement; il domine d'environ quarante pieds sur la plaine inférieure, & il résistera longtemps à l'ignorance qui néglige tout. Rien n'indique l'époque de sa construction; mais tout assure qu'elle est antérieure aux Tartares, ou que ceux-ci étaient jadis plus instruits qu'ils ne le sont à présent. Il n'est pas moins évident que si ces lignes étaient palissadées en fausse braye, ainsi que les redoutes qui les coupent, & garnies d'artillerie, & sur-tout d'obus, elles assureraient la libre possession de la Crimée contre une armée de cent mille hommes. En effet, une pareille armée ne pouvant prendre ces lignes d'assaut, serait bientôt réduite par le manque d'eau à chercher son salut dans la retraite. Ce n'est aussi qu'en passant un petit bras de mer marécageux, pour gagner la tête d'une langue de terre très-étroite qui prolonge parallèlement la côte orientale de la Crimée, que les Russes y ont pénétré dans la dernière guerre. Cette route avait déjà été tentée avec succès dans les campagnes de 1736 & 1737, par le Général Munick; mais cela n'a point inspiré aux Tartares le desir

& les moyens de se garantir désormais d'un pareil malheur en défendant la naissance de cette langue de terre, où la moindre résistance aurait suffi pour arrêter leurs ennemis.

En partant d'Orcapi, j'observai que le chemin sur lequel nous roulions était recouvert d'une croûte blanchâtre occasionnée par le transport des sels que les Tartares vendent aux Russes. Les salines d'Orcapi réunies au Domaine du Souverain, sont affermées à des Arméniens ou à des Juifs, & ces deux nations, également commercantes & toujours en rivalité, favorisent le fisc par leurs mutuelles enchères. Ils sont aussi mal-adroits dans l'administration de leurs concessions, & leur avidité est toujours la dupe de leur ignorance. Aucun hangar n'est destiné à recevoir, à sécher & à conserver le sel naturel qui se forme dans les lacs salins. Il en résulte que l'abondance d'une bonne année ne peut compenser le déficit d'une mauvaise, & que les pluies détruisent souvent une production si riche & si facile à emmagasiner. L'ignorance du vendeur & celle de l'acheteur paraissent aussi se réunir pour dicter les conditions qui les lient réciproquement. Elles permettent à l'acheteur de venir lui-même puiser le sel dans le lac, & d'en charger ses voitures dont le nombre des chevaux est convenu, ainsi que le prix; mais sous la clause que si la voiture casse sous son poids avant d'être arrivée à un point déterminé, cet événement entraîne amende & confiscation. Le vendeur & l'acheteur n'ont pas apperçu qu'ils perdaient l'un & l'autre tout ce qui se répand sur la route, & qu'un état de guerre continuelle ne peut être la base d'un commerce avantageux.

Après avoir dépassé le site des salines, nous nous trouvâmes au milieu d'une culture plus fertile que soignée ; & nombre de villages épars dans la plaine, nous offrirent un coup-d'œil d'autant plus intéressant, qu'il y avait long-temps que nous n'en avions joui. Nous arrivâmes vers le soir dans une habitation située au fond d'un vallon, où quelques rochers nous annonçaient un nouveau sol. Nous aperçûmes en effet, le lendemain, un terrain montueux, que nous parcourûmes durant toute la matinée. Il fallut à midi enrayer les quatre roues de ma voiture pour la descendre par un chemin taillé dans le roc & très-étroit qui me conduisit à Baetchéseray. J'arrivai dans cette ville d'assez bonne heure, pour appercevoir dans le plus grand détail toutes les commodités auxquelles il me fallait désormais renoncer. Le Sieur Fornetty, Consul de France auprès du Kam des Tartares, me reçut dans la maison qu'il occupait depuis dix ans & qui m'était destinée. La distribution de cet édifice que je menais avec moi. Cet inconvénient fut sur-tout très-sensible à mes gens. Fatigués du mal-être d'une longue route, l'aspect de cette étrange terre promise acheva de les décourager. Je dois convenir en effet que ma nouvelle habitation ne pouvait consoler des 930 lieues que nous venions de faire pour y arriver. Un escalier de bois découvert, & dont les marches pourries par la pluie cédaient sous le poids des assaillants, conduisaient les plus lestes à un unique étage composé d'une salle & de deux chambres latérales qui servaient de salon & de chambre à coucher. Les murailles, autrefois revêtues de blanc en bourre,

laissaient, ainsi que le plancher, distinguer la construction de cet édifice. On délibéra s'il pourrait supporter le poids de mes malles: cependant nous hasardâmes cette opération avec assez de succès; & comme tout s'arrange, chacun eut bientôt élu le gîte où il devait se reposer de ses fatigues.

Si la variété des objets qui se succèdent pendant la route, ne permet de s'occuper que des obstacles qu'il faut surmonter pour arriver au but du voyage, ce terme ramène naturellement à l'examen de la position durable où l'on est parvenu. C'est aussi ce que nous fîmes à notre réveil. Le temps que j'avais déjà passé avec M. Constillier, qui m'accompagnait en qualité de Secrétaire, suffisait pour me garantir que la douceur de son caractère & sa patience résisteraient à tous les inconvénients de sa position. Je ne fus pas moins heureux dans le choix que M. de Vergennes avait fait de M. Rufin, pour résider auprès de moi en qualité de Secrétaire interprète, & bientôt l'intimité de ces deux jeunes gens, en animant leur gaieté, me rendit leur société très-agréable.

C'était aussi la seule qui m'était réservée, & je ne pouvais me flatter qu'un Moine que j'avais pris à Yassy, & deux Missionnaires Arméniens Polonais, me fussent d'un grand secours, non plus que le Sieur Fornetty, qui devait me quitter pour retourner à Constantinople, lorsque ses lumieres locales me seraient devenues inutiles.

Mon arrivée avait été annoncée sur le champ au Visir du Kam, & ce premier Ministre, en me faisant assurer de la satisfaction que son maître aurait à me voir, lorsque je me serais disposé à recevoir ma première audience,

m'envoya l'état du Tain que le Prince m'avait assigné. Cet usage consiste dans la fourniture des vivres jugés nécessaires à la consommation de celui qu'on en gratifie. Dans tout l'Orient, c'est toujours en donnant qu'on honore; & forcé de me soumettre à cette manière d'honorer, j'appliquai mon Tain à la subsistance de ma petite colonie Allemande; mais si ce secours suffisait pour la mettre dans l'abondance, mes gens ne voyaient aucun moyen de pourvoir à ma subsistance personnelle. Réduits à de mauvais pain, au riz, au mouton, & à des volailles étiques, nous étions en effet menacés de faire bien mauvaise chère. Je ne concevais pas que le plus beau sol du monde, & le voisinage de la mer me laissassent manquer de beurre, de légumes & de poissons; mais j'appris bientôt que le céleri était cultivé dans le jardin du Kam comme une plante rare, que les Tartares ne savaient pas battre le beurre, & que les habitants des côtes n'étaient pas plus marins que ceux des plaines: il fallut me soumettre. Mes gens découvrirent ensuite quelques légumes spontanés qui nous consolèrent, & je pris des mesures pour faire venir des graines de Constantinople, afin de les cultiver. Je louai à cet effet une maison de campagne: j'y établis mes Allemands, je leur donnai des vaches, & ma nouvelle métairie me fournit bientôt de tout en abondance. Je pris aussi le parti de faire faire mon pain. Un de mes gens devint un excellent boulanger, & nous joignîmes à la bonne chère le plaisir d'en avoir créé les moyens.

J'attendais pour prendre ma première audience, quelques présents qui n'arrivaient pas; mais l'impatience de Mackloud-Gueray, alors

sur le trône des Tartares , leva toute difficulté. Le jour pris pour la remise de mes lettres de créance, le Maître des Cérémonies se rendit chez moi avec un détachement de la garde & quelques Officiers chargés de m'accompagner au palais. Notre cavalcade , mi-partie Européenne & Tartare , attira un grand concours de peuple. Nous mîmes pied à terre dans la dernière cour , & le Visir qui m'attendait dans le vestibule du palais , me conduisit dans la salle d'audience , où nous trouvâmes le Kam assis dans l'angle d'un sofa. On avait mis vis-à-vis de lui un fauteuil où je me plaçai après avoir complimenté ce Prince & remis mes créances. Cette première cérémonie qui m'installait en Tartarie , fut suivie des politesses d'usage chez les Turcs , & d'une invitation que le Kam me fit lui-même de le voir fréquemment. Je fus ensuite reconduit chez moi dans le même ordre. J'employai les jours suivans aux différentes visites que je devais rendre ministériellement. Je m'attachai aussi à former des liaisons , dans le desir que j'avais de connaître le gouvernement des Tartares , leurs mœurs & leurs usages ; & le Muf-ti , homme d'esprit , homme vraiment loyal & susceptible d'attachement , fut un de ceux avec qui je me liai le plus étroitement , & dont je tirai le plus de lumières.

Après avoir donné mes premiers soins à ces objets , je crus devoir m'occuper à me garantir des intempéries de l'air avant que l'hiver vint m'assaillir dans ma baraque : augmenter & la réparer , c'était à-peu-près la reconstruire. Nous étions au mois de Novembre , il n'y avait pas de temps à perdre. J'en dessinai le plan , j'assemblai les matériaux , je

surveillai le travail, sans m'écarter de la méthode des Tartares, & je fus passablement logé avant la fin de Décembre, moyennant deux mille écus de dépense. C'est ici le moment d'examiner la construction des maisons en Crimée; & ces détails sur l'architecture des Tartares seront plus utiles à ceux qui ont à cœur l'économie rustique qu'aux disciples de Vitruve.

Des piliers placés sur des points qui déterminent les angles & les ouvertures, fixés perpendiculairement par une architrave qui appuie les solives, préparent le plan supérieur qu'on dispose de même pour recevoir le toit. L'édifice étant ainsi disposé, d'autres piliers plus minces, espacés à un pied de distance, également perpendiculaires, occupent les pleins, & sont destinés à contenir des baguettes de coudrier, pour donner à l'édifice la façon d'un panier. On applique ensuite sur cette espèce de claie, de la terre gâchée, avec de la paille hachée; après quoi une couche de blanc en bourre, appliquée intérieurement & extérieurement, jointe à la peinture qu'on étend sur les piliers, sur les portes, sur les plintes & sur les fenêtres, achève de donner au bâtiment un aspect assez agréable.

J'observerai que cette manière de construire a infiniment plus de solidité que sa description ne le ferait peut-être présumer. Elle est certainement aussi plus salubre que celle des maisons de nos payfans. Je suis encore très-convaincu que les Seigneurs qui possèdent des terres, & qui, soit pour leur intérêt, soit par principe de bienfaisance, veulent y faire construire des habitations dans la vue d'augmenter & de favoriser la population de leurs

vassaux, gagneraient de toutes manières à adopter ce nouveau plan de construction; ils y trouveraient une grande économie, ils ménageraient d'avance aux habitants la facilité de réparer eux-mêmes leurs maisons, & ce dernier avantage paraîtra le plus important.

Après m'être logé passablement, & en très-peu de temps, il ne me restait qu'à m'occuper des meubles. Mon maître-d'hôtel était tapissier. Je me chargeai de la menuiserie, de la ferrurerie, du tour; & ces différentes occupations, jointes à mes affaires & à mes visites au Kam, me procurèrent un emploi suivi & varié de tous mes moments.

Makfoud-Gueray m'avait admis dans sa société privée: elle était composée du Sultau Nouradin son neveu, d'un Mirza des Chirins (1), nommé Kaïa (2) Mirza, mari d'une Sultane, cousine Germaine du Kam, du Kadi-Lesker, & de quelques autres Mirzas que Makfoud favorisait. Ce Prince nous recevait après la prière du coucher du soleil, & nous retenait jusqu'à minuit. Plus méfiant par calcul que par caractère, Makfoud-Gueray, prompt à se prévenir, se livrait avec la même facilité à ce qui pouvait ramener le calme dans son ame, & lui rendre agréable tout ce qui l'environnait. Avec plus de connoissances que les Orientaux n'en ont communément, il aimait la littérature, s'en entretenait vo-

---

(1) Chirin est le nom de la famille la plus distinguée parmi celles qui composent la haute Noblesse des Tartares. On verra dans la suite de ces Mémoires, que l'ordre établi exclut à jamais de cette classe toutes les familles ennoblies.

(2) Kaïa, en Tartare, veut dire *richer*.

lontiers. Le Sultan Nouradin, élevé en Circassie, parlait peu, & ne parlait que des Circassies ; le Kadi-Lesker, au contraire, parlait beaucoup, & parlait de tout. Peu instruit, mais d'un esprit gai, il sacrifiait souvent la gravité de son état au plaisir d'animer nos conversations. Kaïa-Mirza les nourrissait de toutes les nouvelles du jour, tandis que je fournissais celles de l'Europe, & que je répondais à toutes les questions dont on m'accablait. L'étiquette de cette Cour permet à peu de personnes de s'asseoir devant le Souverain ; les Sultans jouissent de ce privilège par leur naissance, à l'exception des enfants du Prince, qui, par respect, ne s'assyaient jamais devant leur pere. Ce droit est accordé aussi aux Chefs de la loi, aux Ministres du Divan, & à ceux des Cours étrangères ; mais excepté Kaïa-Mirza qui s'asséait en sa qualité de Mari d'une Sultane, les autres courtisans restaient debout au bas du sofa, & se retiraient à l'heure du souper. Ce repas était servi sur deux tables rondes : l'une dressée devant le Kam, n'était destinée qu'à Sa Majesté Tartare, qui mange ordinairement seule, & ne déroge à cette étiquette qu'en faveur de quelque Sultan distingué par son âge ou Souverain lui-même. La seconde table dressée dans la même piece est destinée aux personnes que le Kam admet à son souper. J'y mangeais avec le Kadi-Lesker & Kaïa-Mirza. Makfoud-Gueray prenait toujours plaisir à animer les petits débats d'opinion qui s'élevaient journellement entre le juge & moi, & dans lesquels ce Magistrat paraissait beaucoup moins occupé de la justesse de ses raisonnemens que du desir d'amuser son maître. Nos positions

étaient si différentes, que nous ne pouvions nous disputer sa faveur par les mêmes moyens; mais je ne négligeais pas ceux par lesquels je pouvais plaire au Prince. J'avais observé qu'il aimait les feux d'artifice, & que l'ignorance de ses artificiers servait très-mal son goût. J'apprêtai les outils, je préparai les matières, j'instruisis mes gens; & lorsque je me crus en état de remplir mon objet, je demandai au Kam la permission de fêter le jour de sa naissance: l'habitude de ne voir que des gerbes enfumées, de mauvais pétards, & des petites fusées mal garnies & mal dirigées, me donna de grands succès.

J'avois prévu que le Kam, après m'avoir remercié du salpêtre que je venais de brûler, se plaindrait obligamment du peu de durée de la fête, & j'avois préparé pour ma réponse quelques expériences d'électricité que je lui proposai de voir, comme un petit feu de chambre qui pourrait nous amuser le reste de la soirée. Les premiers effets de ce phénomène exciterent un tel étonnement, que j'eus bien de la peine à détruire l'opinion de magie que je voyais germer dans les esprits, & que chaque expérience augmentait par degrés. Le Kam eut cependant l'air de m'entendre. Il voulut être électrisé en personne; j'en usai modérément avec lui; mais je traitai les courtisans de manière à mériter l'approbation du Prince.

Toute la ville retentit le lendemain du prodige que je venais d'opérer, & il fallut me soumettre les jours suivants à satisfaire la curiosité de ceux qui n'avaient pu assister chez le Kam aux expériences. Plusieurs personnes vinrent successivement me prier de les répéter  
sur

fur elles & fur leurs amis : je renvoyai tout mon monde également émerveillé, & chacun d'eux vantant l'électricité, augmentait encore successivement le nombre des curieux. Je commençais cependant à me lasser des inconvénients de cette célébrité, & je m'en plaignais le soir à M. Rufin, qui s'en ennuyait autant que moi, lorsque nous vîmes paraître plus de vingt lanternes dont la file dirigée sur ma maison, s'arrêta à ma porte. J'envoyai sur le champ M. Rufin pour interroger cette troupe sur le motif qui l'amenait. Un orateur lui tint ce discours : Nous sommes, M., les Mirzas Circassiens en otage auprès du Kam; nous avons entendu raconter les merveilles que votre Bey (1) opere quand il lui plaît : merveilles dont on n'a jamais eu l'idée depuis la naissance du Prophete jusqu'à lui, & qui ne seront plus connues des hommes après sa mort : priez-le de permettre que nous en soyons les témoins, afin de pouvoir un jour en rendre témoignage à notre patrie, & que la Circassie, privée de ce phénomène, puisse au moins en conserver la mémoire dans ses annales.

La gravité avec laquelle M. Rufin me rendit cette harangue, en conserva tout le piquant. Je fis monter mes nouveaux hôtes dans mon salon, où après s'être rangés en demi-cercle, avec tout le respect & tout le recueillement d'une dévotion mystique, l'orateur Circassien m'adressa le même compliment qu'il avait déjà fait à mon interprete. Je reçus sa harangue le

---

(1) Bey est le titre qu'on donne aux personnes de distinction : il équivaut à celui de Seigneur, & s'emploie aussi pour celui de Prince, comme Bey de Valachie & Bey de Moldavie.

plus sérieusement qu'il me fut possible, & je complimentai à mon tour toute la Circassie; après quoi je me disposai à leur imprimer fortement le souvenir de l'électricité, tandis que M. Rufin, en leur faisant les politesses d'usages, s'amusa à fortifier l'opinion du merveilleux qui les avait attirés chez moi.

On juge que dans cette disposition, il me fut aisé de choisir mes victimes. Chaque spectateur voulut l'être à son tour, & ces malheureux dont j'avais quelquefois pitié, riaient aux anges en souffrant le martyr. Ce ne fut aussi qu'après les plus rudes épreuves, que j'eus le bonheur de renvoyer mes Circassiens pleinement satisfaits; mais ils furent les derniers que j'électrisai, & je tâchai de me procurer des délassements moins brillants, mais plus utiles. Mon uniforme que je portais toujours, menaçait ruine: je travaillai à devenir mon propre tailleur. J'eus aussi la fantaisie d'équiper à la française un joli cheval Arabe; je ne pouvais le dresser avec les selles Tartares, dont la forme éloigne trop le cavalier du cheval. Ce n'était pas une petite besogne. Il me fallut commencer par faire des outils: je préparai les arçons, je disposai toutes les pièces, & je parvins à finir une selle de velours cramoisi, avec la housse & le harnois bien assortis: j'en fis usage à ma première promenade avec le Kam. Ce Prince avait la bonté de m'admettre à toutes ses parties, & je fus bien-aïse de lui donner quelque idée de notre manière de monter à cheval. Les Tartares ne connaissent d'autres principes d'équitation que la fermeté de l'affiette, & cette fermeté va jusqu'à la rudesse; aussi la souplesse des mouvements de ma bête Arabe étonna toute la Cour.

Le premier Ecuyer du Prince voulut en essayer ; mais à peine eut-il enfourché une selle rasée, qu'il fut réduit bien vite à chercher son équilibre en serrant les talons. Mon cheval peu fait aux manières d'un semblable cavalier, allait s'en débarrasser, lorsque ses gens accoururent à son secours pour lui éviter cette catastrophe.

Le Kam m'invitait également aux parties de chasse du vol & de lévriers qu'il faisait fréquemment. Cinq ou six cents cavaliers l'accompagnaient. Nous parcourions ainsi les plaines des environs où l'abondance du gibier jointe à l'amour-propre des chasseurs, rendait ces chasses très-vives. Le vol avait sur-tout un grand attrait pour Mackfoud-Gueray : ses oiseaux étaient parfaitement bien dressés, il ne lui manquait que de bons chiens pour faire lever le gibier. J'en avais amené un de France, dont la beauté était remarquable ; mais il était si caressé, si gâté, si volontaire, que je ne le conduisais jamais avec moi ; par cela même on le crut précieux. Les courtisans en parlèrent au Prince : il me témoigna le désirer, & me fit même quelques reproches avec une sorte d'affectation de ce que je le lui cachais. En vain je lui objectai que mon chien était mal discipliné, qu'il se jetterait infailliblement sur ses oiseaux, qu'il arriverait quelque malheur ; il prit tout cela pour une défaite, & je fus contraint de céder à sa fantaisie, dont il eut bientôt lieu de se repentir. J'envoyai sur le champ chercher mon chien ; il arriva ; son début fut familier. Un bassin avec un jet d'eau occupait le milieu de l'appartement. Diamant s'y baigne, saute ensuite sur le sofa pour me caresser ; & prenant le rire du Kam pour une

invitation amicale, s'élança avec gayeté sur lui, & culbute chemin faisant tout ce qui l'environne. Dans le premier moment de la faveur, on peut avoir tort impunément : aussi Diamant recommandé à un Page, eut dès le même soir bouche en Cour, & grande chassé ordonnée pour le lendemain. On ne parla toute la foirée que des talents du nouveau favori : je parlai, moi de sa vivacité, de sa défobéissance ; tout fut trouvé charmant ; & le Kam avait une telle impatience de voir Diamant en action, qu'il nous donna rendez-vous de meilleure heure qu'à l'ordinaire. En arrivant, j'aperçus le héros de la fête, conduit par son Page entouré de spectateurs, & ne sachant ce qu'on lui voulait : on m'attendait pour le mettre en liberté. A peine en jouit-il que la cavalerie s'ébranle pour se déployer à la droite & à la gauche du Kam auprès duquel j'étais. Diamant effrayé n'éprouva d'abord que la crainte d'en être écrasé. Cependant une caille se leve devant lui, un des faucons du Kam est lancé à la poursuite de ce gibier ; il joint sa proie, s'en saisit, & pousse son vol à quelque distance où un fauconnier à toutes jambes va s'en emparer. Diamant prend également son essor, une double capture avait animé son ambition ; & sans un marteau d'armes qu'on lui lança pour le forcer à lâcher prise, ma prédiction aurait été accomplie ; mais l'effroi s'emparant également du chien & du faucon, chacun par des routes différentes prit celle du logis, & le Kam en fut quitte pour la peur de perdre son oiseau.

Ma position vis-à-vis de Maekfond-Gueray & de ses Ministres, jointe à la manière dont j'étais parvenu à arranger mon nouvel éta-

blissement, me rendaient le séjour de Bactchéferay supportable. J'étais lié particulièrement avec Kaïa-Mirza, de la famille des Chirins, réputée la première noblesse des Tartares. Il avait épousé une Princesse du Sang qui occupait la charge d'Olou-Kané (Gouvernante de la Crimée), & cette Sultane voulant me donner une marque de bienveillance, m'envoya, par l'Intendant de sa maison, un présent composé d'une chemise de nuit brodée richement, & de tout ce qui appartient au déshabillé le plus magnifique & le plus complet. Le mystère qui accompagnait cette mission pouvait me donner une sorte d'inquiétude : en effet, la Princesse avait 70 ans ; mais je fus bientôt rassuré : j'appris que des présents de ce genre ne sont jamais faits par une Sultane qu'à un de ses parents, & il me fut permis de me livrer sans crainte à toute ma reconnaissance. La Princesse avait quelque crédit auprès de Mackfoud-Gueray, mais ce crédit n'aurait peut-être pas suffi pour préserver un de ses protégés de l'avarice de ce Prince.

Yacoub-Aga, Gouverneur & Grand-Douanier de Balta, allait en être la victime. Dépossédé de son emploi, dépouillé de ses biens, & enchaîné dans les prisons, il courait encore le risque de perdre la tête nonobstant le zèle de sa protectrice : il me parut très-important de travailler à sauver & à rétablir cet homme, dont la France avait toujours eu sujet de se louer. Les Ministres me secondèrent, le Mufti nous servit avec chaleur, ainsi que la Sultane ; Yacoub-Aga quitta ses chaînes pour reprendre avec son ancienne dignité, les moyens de recommencer l'édifice de sa fortune, que le Kam ne lui restitua pas.

Mais si l'on peut reprocher à ce Prince ce trait d'avidité, il veillait soigneusement au bon ordre, sans adopter les principes fanatiques & superstitieux qui portent les Turcs à y déroger si souvent. L'esclave d'un Juif avait assassiné son maître dans sa vigne; la plainte fut portée par les plus proches parents. On faisoit le coupable; & tandis qu'on instruit le procès de ce malheureux, des zélés Mahométans le déterminent à se faire Turc, dans l'espoir d'obtenir sa grace. On oppose à la sentence de mort prononcée par le Kam, la conversion du coupable. Il est bon d'observer que la loi Tartare fait périr le criminel par la main de l'offensé ou par celle de ses ayants-cause. On objecta donc, mais on objecta en vain, qu'un Turc ne pouvait être abandonné à des Juifs. Je leur livrerais mon frere, répond le Kam, s'il était coupable; je laisse à la Providence à récompenser sa conversion, si elle est pure, & je ne me dois qu'au soin de faire justice. L'intrigue des dévots Musulmans était cependant parvenue à retarder ce jugement jusqu'au vendredi après-midi, afin de rendre également favorable au Néophite, la loi qui oblige les offensés d'exécuter la sentence dans les vingt-quatre heures, & celle qui assujettit les Juifs à se renfermer pour le Sabbat, au coucher du soleil. Cependant on conduisit l'assassin chargé de chaînes, sur la butte destinée à ces sortes d'exécutions; mais un nouvel obstacle s'y oppose. Les Juifs ne peuvent répandre le sang. Un Crieur public parcourt la ville pour offrir une somme considérable à celui qui voudra leur prêter sa main, & c'est chez le peuple le plus misérable que cette enquête est inutile. Ce nouvel incident fut porté

au tribunal du Kam. Les dévots comptaient en tirer grand parti; mais ils furent trompés dans leur attente. Mackfoud-Gueray permit aux Juifs d'exécuter le coupable suivant les loix de l'ancien testament, & la lapidation termina cette scène.

La loi Turque dont je parlais précédemment, celle qui livre le coupable à l'offensé, est fondée sur le Coran, qui accorde au plus proche parent du mort, le droit de disposer du sang de l'assassin. On a vu qu'en Turquie, la partie plaignante assiste au supplice; la loi Tartare, plus littérale, charge la partie plaignante elle-même de l'exécution. J'observerai encore que chez les Turcs, où le bourreau attend pour donner le coup, que la somme offerte par le coupable soit refusée, il n'est pas sans exemple qu'une femme ait vendu le sang de son mari. En Tartarie, au contraire, cette femme chargée d'enfoncer le couteau de sa propre main, ne se laisse jamais tenter par aucune offre; & la loi qui lui laisse le soin de sa vengeance, la rend inaccessible à tout autre sentiment. Un Officier du Prince, le bras levé & armé d'une hache d'argent, précède le criminel, le conduit au supplice, & assiste à son exécution.

Il n'est point de pays où les crimes soient moins communs qu'en Tartarie. Les plaines où les malfaiteurs pourraient d'ailleurs s'échapper aisément, offrent peu d'objets à la cupidité, & la presqu'île de Crimée qui en présente davantage, fermée journellement, ne laisse aucun espoir de se soustraire au châtement: aussi n'apperçoit-t-on nulle précaution pour la sûreté de la Capitale; elle ne contient de gardes que celles qui appartiennent à la majesté

du Souverain. Le palais qu'il habite, autrefois entièrement bâti à la Chinoise, mais réparé à la Turque, présente encore des beautés de son premier genre de construction. Il est placé à une des extrémités de la ville, & environné de rochers très-élevés : les eaux y abondent & sont distribuées dans le kiosk & dans les jardins, de la manière la plus agréable. Cependant cette situation qui n'offre pour point de vue que des rochers arides, oblige le Kam d'aller fréquemment se promener sur les hauteurs pour y jouir de la beauté du site le plus varié.

On a remarqué que les plaines des Noguais, qui prolongent le continent de la Crimée, étaient presque au niveau de la mer, & que l'Isthme présentait un autre niveau plus élevé de 30 à 40 pieds. Cette plaine supérieure occupe la moitié septentrionale de la presqu'île, après quoi le terrain hérissé de rochers, & chargé de montagnes dirigées de l'Ouest à l'Est, est piramidé par le *icbadir-Dague* (le mont de la Tente). Cette montagne placée trop près de la mer, pour que sa base puisse ajouter beaucoup à son élévation dans l'atmosphère, ne peut être classée que parmi les montagnes du second ordre ; mais si l'on jette un coup d'œil sur la carte de notre hémisphère, on ne pourra méconnaître dans le Tchadir-Dague le chaînon qui lie les Alpes avec le Caucase. On voit en effet que la branche des Apennins qui traverse l'Europe de l'Ouest à l'Est, sépare l'Allemagne de l'Italie, la Pologne de la Hongrie, & la Valachie de l'ancienne Thrace ; après s'être plongée dans la mer Noire, reparait dans la même direction sur la partie méridionale de la Crimée, laisse

à peine un passage pour la communication des mers de Sabache & du Pont-Euxin, & continue jusqu'à la mer Caspienne sous le nom de Caucase, pour reparaitre ensuite sous celui de Thibet, & s'étendre jusqu'au rivage oriental de l'Asie.

La série de ces montagnes n'est pas moins sensible, & n'est pas moins démontrée par les détails qui concernent leur aspect, leur structure, les fossiles qu'elles offrent, & les minéraux qu'elles contiennent.

La première observation qui se présente en Crimée, est l'uniformité d'un lit de rochers, qui y couvrent toutes les montagnes sur le même niveau. Ces rochers, extérieurement à pic sur plus ou moins d'épaisseur, offrent les traces les plus certaines du travail des eaux; l'on y distingue par-tout le caractère de ceux qui sont actuellement exposés aux efforts de la mer, & ils sont encore semés d'huitres fossiles apparentes; mais tellement enveloppées, que l'on ne peut s'en procurer qu'en les détachant avec le ciseau. On observe aussi que le vis de ces fossiles, qui sont de la plus grosse espèce, n'est pas connu dans les mers du Levant; j'ajouterai que la côte septentrionale de la mer Noire est aujourd'hui dépourvue d'huitres, & qu'il n'y en a que de la petite espèce dans la partie méridionale de cette mer.

On trouve aussi parmi les fossiles adhérents aux rochers, l'espèce d'oursin, dont le vis est particulier à la mer Rouge. Les vallons qui sillonnent cette partie de la Crimée, contiennent de très-grands bancs de fossiles univalves, & presque tous du genre des bonnets Chinois. Ces fossiles diffèrent cependant de ceux que l'on trouve dans la Méditerranée,

par une coquille plus épaisse , moins évafée , & couvertes de ftries circulaires ; dans quelques vallons , leur abondance est telle , qu'elles y étouffent absolument toute végétation : ces coquilles y font mêlées avec des fragments d'un tuf follié & herborifé , dont le principal lit se découvre dans le fond des ravins.

Le niveau des bancs de rochers que j'ai vérifié d'une montagne à l'autre avec le niveau d'eau , annonce que toutes les couches font également horizontales. J'ai toujours porté la plus fcrupuleufe attention dans mes recherches fur un objet auffi intéreffant que neuf , & je n'ai rien découvert qui altérât cette uniformité (1).

La carte des terres fupérieures de la Crimée , prife fur le niveau de ces bancs de rochers , ne présenterait qu'un Archipel , un amas d'ifles plus ou moins élevées , placées à peu de diftance les unes des autres , & toujours à l'Oueft du Caucafe , mais fort éloignées des terres qui pouvaient à cette époque former le continent vers le Nord ; & ce n'est que vers le petit Don que le fol commence à s'élever jufqu'au même niveau.

Ces recherches fur la Géographie primitive , en fervant aux progrès des connoiffances

---

(1) Lorsque les connoiffances humaines auront pénétré le principe des révolutions du globe , l'observation que je rapporte fur l'immutabilité du fol de la Crimée , acquerra plus de valeur ; elle prouvera que les caufes du renverfement ont été fans effet pour la prefqu'ifle. Les tremblements de terre , qui y font à peine connus , n'ont jamais dû y être centraux ; le fommet des rochers y eft encore couvert d'une terre végétale , les montagnes les plus élevées n'offrent aucun indice de cratere , aucun veftige de laves.

humaines, répandraient sans doute un nouveau jour sur un objet dont l'esprit de système s'est emparé depuis long-temps. Les Savants qui feront curieux de connaître le premier aspect du globe, le retrouveront en suivant le même niveau dont ils appercevront par-tout les traces les plus distinctes. Des montagnes plus élevées leur présenteront encore des niveaux plus anciennement abandonnés par les eaux; mais borné dans ces Mémoires aux seuls détails du tableau actuel des pays que j'ai parcourus, & du moral de leurs habitants, je ne me permettrai plus sur cette matière que de rapporter la réponse d'un Tartare. Je me promenais avec cet homme, dans une des gorges qui joignent celle dans laquelle Bactchéseray est situé. J'y remarquai un anneau de fer placé au haut d'un rocher inaccessible qui couronnait & fermait cette gorge dans son enfoncement. J'interrogeai mon Tartare sur l'utilité de cet anneau. J'imagine qu'il servait, me répondit-il froidement, à attacher les vaisseaux, lorsque la mer, en baignant ces rochers, formait un port de cette gorge. Je restai confondu; j'admirai le génie qui, n'ayant d'autre guide que la comparaison journalière du rivage actuel de la mer avec les anciennes traces de ses eaux, imprimées & conservées sur les montagnes, s'élevait jusqu'à la solution du problème. Les anciens Grecs & les anciens Romains eurent des occasions d'admirer aussi la plus sublime philosophie morale dans des Scythes; mais l'idée la plus vaste sur les révolutions du globe, est sans doute plus étonnante dans un Tartare, & sa simplicité naïve ajoutait encore à mon admiration. On peut juger par lui, que ses compatriotes accordent peu d'intérêt aux

monuments qui attestent les différents âges de la nature : ils négligent aussi de s'en approprier le travail par l'exploitation des mines du Tchadir-Dague. Les Génois, plus instruits, & sûrement plus avides, avaient commencé à extraire l'or que cette montagne contient en assez grande abondance. On peut même présumer que le Kam n'aurait pas été insensible à l'acquisition de ces richesses, si la crainte d'exciter l'avidité de la Porte ne lui avait fait préférer l'inaction à un travail dont elle se ferait approprié le fruit. Le danger de voir passer ces richesses à Constantinople, n'est pas le seul auquel le Kam des Tartares se seroit exposé, en voulant exploiter la mine d'or qu'il possède. Forcé d'attirer les gens de la monnaie pour diriger ce travail, il aurait introduit en Crimée le fléau des prohibitions; & c'est à la tranquillité publique que l'humanité des Souverains Tartares a sacrifié leur propre intérêt. Il y a bien quelque gloire à être pauvre à ce prix.

Accoutumés à une existence dont les agréments appartiennent plus à la richesse du sol, qu'au faste qui s'emprisonne dans des lambris dorés, les Tartares mettent en jouissance jusqu'à l'air qu'ils respirent, & ce premier besoin de tous les êtres est pleinement satisfait par la beauté du climat.

Les météores que le ciel de la Crimée présente dans toutes les saisons, ainsi que la blancheur des aurores boréales qui y sont assez fréquentes, attestent la pureté de l'atmosphère. On pourrait aussi attribuer sa qualité, pour ainsi dire, éthérée, aux plaines immenses & desséchées qui sont au Nord de ce pays, aussi bien qu'au voisinage du Caucase, dont les

sommets attirent & absorbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'Ouest.

Des saisons réglées, & qui se succèdent graduellement, se joignent à la beauté du sol pour y favoriser la plus abondante végétation; elle se reproduit dans une terre végétale, noire, mêlée de sable, & dont le lit s'étend depuis Léopold, dans la Russie rouge, jusques dans la presqu'île. La chaleur du soleil y fait fructifier toutes les graines qu'on y répand, sans exiger du cultivateur qu'un léger travail. Ce travail se borne effectivement à sillonner avec le soc le terrain qu'on veut ensemençer. Les graines de melon, d'aubergine, de pois, de fèves mêlées ensemble dans un sac, sont jetées par un homme qui suit la charrue. On ne daigne pas prendre le soin de recouvrir ces graines. On compte sur les pluies pour y suppléer, & le champ est abandonné jusqu'au moment des différentes récoltes qu'il doit offrir, & qu'il faudra seulement tirer de l'état de confusion que cette manière de semer rend inévitable.

Dans le nombre des productions spontanées qui couvrent la surface de la Crimée, les asperges, les noix & les noisettes se distinguent par leur grosseur. L'abondance des fleurs est également remarquable; des champs entiers couverts de tulipes de la petite espèce, forment, par la variété de leurs couleurs, le plus agréable tableau.

La manière dont on cultive la vigne en Crimée ne saurait améliorer la qualité du raisin: l'on voit avec regret que les plus belles expositions du monde n'ont pu déterminer les habitants à les préférer aux vallons; les ceps y sont plantés dans des trous de huit à dix

pieds de diametre sur quatre à cinq de profondeur. Le haut de l'escarpement de ces fosses, sert de soutien aux branches du cep, qui, en s'y appuyant, couvrent tout l'orifice de feuillages, au-dessous desquels pendent les grappes, qui par ce moyen y sont à l'abri du soleil, & abondamment alimentées par un sol toujours humide & même souvent noyé par les eaux de pluies qui s'y rassemblent. On effeuille les vignes un mois avant les vendanges, après lesquelles on a soin de couper le cep près de terre; & le vignoble submergé pendant l'hiver par le débordement des ruisseaux, laissé un champ libre aux oiseaux aquatiques.

Dans les différentes espèces de ce genre qui abondent en Crimée, la plus remarquable est une sorte d'oie sauvage plus haut montée que les nôtres, & dont le plumage est d'un rouge de brique assez vif. Les Tartares prétendent que la chair de cet animal est très-dangereuse. J'ai cependant voulu la goûter, & je ne l'ai trouvée que très-mauvaise.

Aucun pays n'abonde plus en cailles que la Crimée, & ces animaux dispersés dans tout le pays, pendant la belle saison, se rassemblent à l'approche de l'automne pour traverser la mer Noire, & se rendre à la côte du Sud, d'où ils se transportent ensuite dans des climats plus chauds. L'ordre qui conduit ces émigrations, est invariable. Vers la fin d'Août, les cailles qui se sont réunies en Crimée, choisissent un de ces jours sercins où le vent du Nord, en soufflant au coucher du soleil, leur promet une belle nuit. Elles se rendent au rivage, partent ensemble à six ou sept heures du soir, & ont fini le trajet de 50 lieues à la

pointe du jour, où des filets tendus sur la côte opposée, & des chasseurs qui guètent leur arrivée, déciment les émigrants.

L'abondance des eaux qui est grande en Crimée, n'y forme cependant aucune rivière remarquable, & la proximité du rivage appelle chaque ruisseau à la mer. Les plus fortes chasses n'y tarissent point les sources, & les habitants trouvent dans chaque gorge, des eaux d'autant plus belles, qu'elles coulent alternativement dans des prairies agréables, & à travers des rochers, dont le choc entretient leur limpidité. Le peuplier d'Italie se plaît dans leur voisinage, & son abondance pourrait faire regarder cet arbre comme naturel à la Crimée, si les établissements des Génois n'indiquaient pas ceux qui peuvent les y avoir apportés.

Cette nation qui domina long-temps par son industrie, avait étendu son commerce & ses conquêtes jusques dans la Chersonèse Taurique, où les descendants du fameux Gengiskan furent contraints de céder à l'oppression de ces Négociants jusqu'à Mahomet II, qui ne délivra les Tartares de la tyrannie des Génois, que pour y substituer un joug aussi pesant peut-être, mais moins humiliant sans doute.

On voit encore en Crimée les débris des chaînes qui contenaient les Tartares, & les assujettissaient aux Génois. Ces monuments de la tyrannie attestent également la crainte & l'inquiétude qui dévoraient les tyrans. Ce n'est que sur les rochers les plus escarpés que l'on retrouve les traces de leurs anciennes habitations. Le rocher même qui servait de base à des châteaux forts, est creusé tout autour, & représente encore le plan de leurs demeures. On y voit des écuries dont les mangeoi-

res sont taillées dans le roc. La plupart de ces excavations se communiquent entr'elles, & quelques-unes joignent la ville supérieure par des souterrains dont les avenues sont encore libres. J'ai trouvé dans le centre d'une salle assez grande, un bassin carré, de dix pieds de diamètre, sur sept de profondeur, actuellement rempli d'ossements humains. Je ne hasarderai aucune conjecture sur cette circonstance, & je me borne à rapporter le fait qu'on peut encore observer, puilque ces ruines ne sont qu'à deux lieues de Bactchéseray. On voit en Crimée plusieurs de ces retraites ménagées dans le roc, & toujours sur des montagnes d'un accès difficile, & l'on peut présumer qu'elles servaient d'asyle aux troupeaux que les Génois faisaient paître dans les plaines pendant le jour, & qu'ils renfermaient ainsi pendant la nuit.

Les lieux les plus escarpés ont toujours été l'asyle de la liberté, ou le repaire de la tyrannie. Les rochers sont en effet le site le plus capable de dissiper les craintes qui assiegent les oppresseurs & les opprimés.

Il est probable que la ville de Cafá, qui est encore aujourd'hui le centre du commerce de la Crimée, était également celui où se réunifait le commerce des Génois : mais en considérant la beauté du Port de Baluklava, & quelques ruines d'anciens édifices qu'on y aperçoit, on est porté à penser qu'ils n'avaient pas négligé d'en faire usage. Ce port est situé sur la pointe la plus méridionale de la Crimée ; les deux caps qui en forment l'entrée sont la première terre qui se présente au Nord-Est du Bosphore de Thrace. A la proximité de ce port, à son étendue, à sa sûreté, se joint le

voisinage des forêts qui pouvaient fournir les bois de construction, entièrement abandonné aujourd'hui, le port de Baluklava ne conserve que des vestiges de son ancienne importance, comme on a déjà vu que les tombeaux qui subsistent encore à Crim, l'ancienne capitale de la presqu'île, sont les seuls indices qui restent d'une ville jadis considérable.

La Crimée en offre peu qui soient dignes d'être citées : on doit cependant compter Geuzlevé à cause de son port sur la côte occidentale de la presqu'île, & Acomedchid, résidence du Calga Sultan (1).

Après avoir parcouru les principaux objets qui ont trait à l'Histoire naturelle de la Crimée, jettons un coup-d'œil plus réfléchi sur la situation politique des Tartares, & sur les principes de leur gouvernement.

Les pays compris sous le nom de la petite Tartarie, sont la presqu'île de Crimée, le Couban, une partie de la Circassie, & toutes les terres qui séparent l'Empire de Russie de la mer Noire. Cette zone depuis la Moldavie jusqu'auprès de Taganrog, située entre le 46 & le 44<sup>e</sup> degré de latitude, a dans sa largeur trente à quarante lieues sur près de deux cents de longueur; elle contient de l'Ouest à l'Est le Yetirchékoulé, le Dgiamboylouk, le Yédéfan & la Bessarabie. Cette dernière province, que l'on nomme aujourd'hui le Boudjak, est habitée par des Tartares fixés dans des villages, ainsi que ceux de la presqu'île; mais les habitants des trois autres provinces n'ont que des tentes de feutre qu'ils emportent où il leur plaît.

---

(1) On verra plus loin quelle est cette dignité.

Ces peuples qu'on nomme Noguais, & qu'on croit Nomades, sont cependant fixés dans les vallons, qui du Nord au Sud coupent les plaines qu'ils habitent, & leurs tentes rangées sur une seule ligne y forment des espèces de villages de trente-cinq lieues de long, qui distinguent les différentes hordes.

On peut présumer que la vie champêtre & frugale de ces peuples pasteurs favorise la population, tandis que les besoins & les excès du luxe, chez les nations policées, la coupent dans sa racine. On remarque en effet qu'elle est déjà moins considérable sous les toits de la Crimée & du Boudjak, que sous les tentes des Noguais; mais on ne peut s'en procurer le dénombrement que dans l'aperçu des forces militaires que le Kam est en état de rassembler: on verra bientôt ce Prince lever en même-temps trois armées: celle qu'il commandait en personne de 100,000 hommes, celle de son Calga de 60,000, & celle de son Nouradin de 40,000. Il aurait pu en lever le double sans préjudicier aux travaux habituels; & si l'on considère ce nombre de soldats & la surface des états de Tartarie, on pourra comparer leur population avec la nôtre.

La manière la plus sûre d'évaluer les forces de ces nations, c'est de les voir opérer en corps d'armées; mais il est bon de commencer par observer la nature de ces forces même, & les moyens qui les rassemblent. Ces moyens tiennent au gouvernement, & l'origine de tout gouvernement est du ressort de l'Histoire.

Celle des Tartares en particulier présente l'image d'un vaste Océan, dont on ne peut connaître l'étendue qu'en parcourant les côtes qui l'environnent. On ne retrouve en effet les

fastes de ce peuple que chez les nations qui ont eu le malheur d'être à portée de lui, & qu'il a successivement ravagé : cependant ces mêmes nations qui ont peu ou point écrit, contraignent l'Histoire de se renfermer dans les probabilités ; mais elles sont telles qu'en les comparant avec les annales de tous les peuples, on est forcé de convenir que les Tartares ont par-devers eux les titres d'ancienneté les mieux constatés.

Sans prétendre moi-même à faire un examen approfondi de la grande question qui agite aujourd'hui nos Littérateurs, celle de la véritable situation de l'Isle des Atlantes, j'observerai seulement que le plateau de la Tartarie qui prolonge au Nord, la chaîne des montagnes du Caucase & du Thibet jusqu'à la presqu'Isle de Corée, présente, à en juger par le cours des eaux qui du centre de l'Asie se répandent au Sud & au Nord de cette partie du globe, la portion la plus élevée des terres qui séparent les mers des Indes & du Kamtchatka. Cette seule observation semble garantir que cette zone occupée encore présentement par les Tartares a dû être la première terre découverte en Asie, la première habitée, le foyer de la première population, celui d'où sont parties ces émigrations qui constamment repoussées par la muraille de la Chine & par les défilés du Thibet & du Caucase, en se portant sur l'Asie septentrionale, ont reflué dans notre Europe sous les noms de Goths, d'Ostrogoths & de Visigoths.

Aux observations géographiques qui appuient cette hypothèse, se joint encore la tradition Tartare que Krim-Gueray m'a communiquée. On verra bientôt ce Prince sur le

trône, on admirera son courage, ses connaissances, sa philosophie & sa mort.

Il serait cependant difficile de démêler rien de fixe & de parfaitement avéré dans les annales des Tartares avant Gengiskan; mais on fait que ce Prince élu grand Kam par les Kams des différentes tribus, ne fut choisi pour être le Roi des Rois que parce qu'il était le plus puissant d'entr'eux. On fait également qu'à cette époque Gengiskan conçut & exécuta les projets d'envahissement qui lui ont formé le plus vaste Empire dont l'Histoire fasse mention. Les émigrations qui ont suivi ce conquérant & qui ont couvert les pays conquis, prouvent encore le degré de population nécessaire à ces débordements; & tous ces motifs réunis rejettent l'origine de cette famille dans l'obscurité des temps les plus reculés.

Une chaîne interrompue a amené jusqu'à nos jours cette dynastie des Princes Gingisiens, ainsi que le gouvernement féodal auquel les Tartares sont encore soumis. On retrouve chez eux les premières loix qui nous ont gouvernés, les mêmes préjugés qui nous maîtrisent; & si l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces anciens peuples vers le Nord, & celle des peuples du Nord vers nous, on s'accordera peut-être, pour reconnaître la source de nos usages les plus antiques.

Après la famille souveraine, on compte celles de Chirine, de Mansour, de Sedjoud d'Arguin & de Baroun. La famille de Gengiskan fournit les Seigneurs suzerain, & les cinq autres familles fournissent les cinq grands Vasseaux de cet Empire. Ceux-ci, qu'on nomme Beys, sont toujours représentés par les plus âgés de chaque famille, & cet ordre est in-

variable. Ces anciens Mirzas dont les annales placent la tige dans les compagnons de Gergiskan, forment la haute Noblesse dans l'ordre où ils sont nommés : ils ne peuvent jamais être confondus avec les familles ennoblies. Celles-ci réunies sous la dénomination de Mirza Capikouly, c'est-à-dire, Mirza esclave du Prince, ont cependant un Bey qui les représente, & le droit de grande vassalité, celui de siéger aux Etats. Parmi les Mirzas Capikouly, la famille de Koudalak, distinguée par l'antiquité de son ennoblissement, jouit du droit de fournir dans le plus âgé de ses membres le représentant de toutes les familles ennoblies; & ces six Beys, réunis au Suzerain, forment le Sénat, la Cour ilté, la toute-puissance des Tartares.

On ne convoque ces assemblées que dans les cas extraordinaires; mais pour que le Kam, qui a le droit de réunir les grands Vassaux, ne puisse abuser de leur éloignement, pour étendre son autorité au-delà des bornes de la féodalité, le Bey des Chirines représente constamment les cinq autres Beys, & ce chef de la noblesse Tartare a, ainsi que le Souverain, son Calga, son Nouradin, ses Ministres, & le droit de convoquer les Beys, si leur réunion négligée par le Kam devenait utile contre lui-même. La charge de Calga des Chirines est toujours occupée par le plus âgé de la famille après le Bey : ce chef a donc constamment son successeur auprès de lui, & ce contre-poids de la puissance souveraine est toujours en activité.

Le même ordre qui réunit toutes les forces contre les attentats du despotisme, veille également à la sûreté, & au maintien du pouvoir

légitime du Souverain. Les grands Vassaux Tartares semblent, en effet, n'appartenir au Gouvernement, que comme des colonnes à un édifice; ils le soutiennent sans pouvoir l'ébranler. On n'a jamais vu chez ce peuple aucun exemple de ces troubles qui ont agité la France dans tous les temps de sa féodalité. Le Gouvernement Tartare encore dans sa pureté, ne laisse aucune marge à l'ambition. On naissait grand Vassal en France, à peine a-t-on le temps de l'être en Tartarie.

Il est probable que le même ordre était anciennement établi dans la famille souveraine, & que le Kam des Tartares était constamment le plus âgé des membres de cette famille; mais quel que fût l'ordre de succession avant l'arrivée des Génois en Crimée, on apperçoit distinctement à cette époque la tyrannie protégeant les intrigues, trois Kams élus à la fois, & Mingli-Gueray, dont les droits étaient les plus certains, prisonnier dans Mancoup.

Mahomet II. venait de consommer la conquête de Constantinople; il en avait expulsé les Génois; il courut les chasser de la Crimée, & délivra Mingli-Gueray de leurs mains; mais il ne le rétablit sur le trône, qu'après avoir fait avec ce Prince un traité qui soumettait à la Porte sa nomination & celle de ses successeurs. Une grande partie de la Romélie fut donnée en appanage au Prince Gengizien; de riches possessions devinrent le dédommagement de la liberté des Sultans Tartares, & le garant de leur soumission, & chacun des Princes de la famille régnante eut l'espoir de parvenir au trône par ses intrigues à Constantinople.

Malgré les précautions que prit Mahomet II,

vainqueur des Génois en Tartarie, pour assurer l'exécution de son traité avec Mingli-Gueray, il est certain que les parties contractantes ne pouvaient réellement stipuler qu'en vertu de leurs droits respectifs : que ceux de la République des Tartares ne purent être compromis, & que la déposition du Suzerain attribuée au Grand-Seigneur, ne portait aucune atteinte légitime à l'indépendance de la nation. Le droit public des Tartares a donc été négligé ou méconnu quand on a prononcé l'indépendance de cette Nation. Déclarer libre une Nation qui n'a jamais cessé de l'être, est le premier acte de son assujettissement.

Les moyens politiques qui maintiennent en Crimée un parfait équilibre entre les Grands Vassaux & le Suzerain, avaient besoin que la distribution des terres en assurât la durée. Mais cette répartition devait elle-même se ressentir des différences qui se trouvent dans la manière d'exister des habitants.

Les terres de Crimée & de Bessarabie sont divisées en fiefs nobles, en domaines royaux, & en possessions roturieres. Les premières qui sont toutes héréditaires, ne relevent pas même de la couronne, & ne payent aucune redevance. Celles du domaine sont en partie annexées à certaines charges dont elles composent le revenu, le surplus est distribué par le Souverain à ceux qu'il veut en gratifier. Le droit d'aubaine établi en Crimée au défaut d'héritier au septieme degré, met le Kam en jouissance de ce privilege pour tout ce qui concerne les biens nobles, & chaque Mirza jouit du même droit sur tous les biens roturiers dans l'étendue de son fief. C'est d'après

ce principe qu'est également perçue la capitation annuelle à laquelle tous les vassaux Chrétiens ou Juifs sont assujettis, & ce dernier objet donne au bien noble en Tartarie toute l'extention de la propriété la plus absolue.

Ce n'est aussi qu'aux Etats assemblés que les Mirzas possesseurs de fiefs, sont redevables du service militaire, & je traiterai cet article, lorsque j'en ferai aux circonstances qui en ont mis tous les détails en action.

On ne connaît point chez les Noguais ces distinctions de propriété territoriale, & ces peuples Pasteurs uniquement occupés de leurs troupeaux, leur laissent la libre jouissance des plaines qu'ils habitent, & se bornent aux seules limites qui sont marquées entre les hordes voisines.

Mais si les Mirzas Noguais partagent avec leurs vassaux la communauté du sol, s'ils attachent même une sorte de honte à la culture, ils n'en sont pas moins puissants. Retirés pendant l'hyver dans les vallons que leurs hordes occupent, ils y perçoivent chacun dans son Aoul (1) la redevance en bestiaux & en denrées qui leur est due; & lorsque la saison permet d'ensemencer, ils se transportent avec les cultivateurs dans la plaine, choisissent le lieu de la culture, & en font le partage entre leurs vassaux.

En promenant ainsi leur culture, les Noguais réunissent d'excellents pâturages à des récoltes abondantes que produisent des terres qu'ils n'épuisent jamais.

---

(1) Aoul, portion d'une horde qui comprend les vassaux relevant du même noble.

Le droit de corvée, qui tient moins sans doute à la constitution féodale qu'au luxe des grands Vassaux & des Seigneurs de fiefs, est établi en Crimée, & n'est point connu chez les Noguais ; mais ils payent la dixme au Gouverneur de la Province.

Les Sultans qui sont ordinairement revêtus de ces Gouvernements, y résident sous le titre de Séraskiers, & y commandent en Vice-Rois. Mais la première dignité de l'Empire est celle de Calga ; elle est toujours conférée par le Kam à celui des Princes de sa Maison dans lequel il a le plus de confiance. Sa résidence est à Acmet-Chid, ville située à quatre lieues de Bactchéseray ; il y jouit de tout le décorum de la souveraineté. Ses Ministres font exécuter ses ordres, & son commandement s'étend jusqu'auprès de Casa.

La dignité de Calga, anciennement destinée au successeur présomptif, conserve encore le privilège de suppléer la souveraineté dans le cas de mort du Kam, & jusqu'à l'arrivée de celui qui doit le remplacer. Il commande en chef les armées Tartares, si le Kam ne va pas en personne à la guerre, & il hérite comme le Suzerain de tous les Mirzas qui meurent dans son appanage sans héritiers au septième degré.

La charge de Nouradin, la seconde dignité du royaume, est également occupée par un Sultan ; il jouit aussi du droit d'avoir des Ministres, mais ils sont, ainsi que leur maître, sans aucune fonction. Cette petite cour, qui n'a point d'autre résidence que Bactchéseray, se confond avec celle du Kam : cependant si quelque événement met en campagne des troupes dont le commandement soit confié au Nou-

radin, son autorité, ainsi que celle de ses Ministres, acquiert dès ce moment toute l'activité du pouvoir souverain.

La troisième dignité du Royaume, occupée par un Sultan sous le titre d'Or-bey, Prince d'Orcapy, a cependant été quelquefois conférée à des Mirzas Chirines, qui avaient épousé des Princesses du sang royal. Ces Nobles, qui dédaignent les premières places du Ministère, & n'acceptent que celles destinées aux Sultans, ont aussi été admis aux Gouvernements extérieurs; mais ces Gouvernements de frontières sont communément occupés par les fils ou neveux du Prince régnant; ils y sont les Généraux particuliers des troupes de leur Province; & lorsqu'on rassemble celles du Boudiak, du Yédéfan & du Couban, elles sont toujours commandées par leurs Sultans Séraskiers, même après leur réunion sous les ordres du Kam, du Calga ou du Nouradin.

La horde du Dgamboilouk n'est gouvernée que par un Caïmakan, ou Lieutenant du Roi. Il y fait les fonctions de Séraskier, & conduit ses troupes jusques à l'armée; mais alors il en remet toujours le commandement au Général en chef, pour retourner dans son Gouvernement, & y veiller à la sûreté des plaines situées devant l'Istme de la Crimée.

Outre ces grands emplois dont les revenus sont fondés sur certains droits perçus dans les Provinces, il y a encore deux dignités féminines. Celle d'Alabey que le Kam confère ordinairement à sa mere ou à une de ses femmes, & celle d'Ouloukani qu'il donne toujours à l'aînée de ses sœurs ou de ses filles. Plusieurs villages sont dans la dépendance de

ces Princesses ; elles y connaissent des différends qui s'élevent entre leurs sujets , & rendent la justice par le ministère de leurs Intendants qui siegent à cet effet à la porte du Serrail la plus voisine du Harem.

Je n'entrerai point dans les détails qui concernent le Mufti , le Visir & les autres Ministres , leurs charges sont analogues à celles qui y correspondent en Turquie ; à cela près que les principes & les usages du Gouvernement féodal y moderent seulement l'exercice de leurs fonctions.

Les revenus du Kam montent à peine à 600,000 liv. pour l'entretien de sa maison : cependant si ce modique revenu gêne la libéralité du Prince , elle ne l'empêche pas d'être généreux. Nombre de Mirzas vivent à ses dépens , jusqu'à ce que le droit d'aubaine lui fournisse le moyen de s'en débarrasser en leur concédant quelques biens domaniaux. La levée de ses troupes ne lui occasionne d'ailleurs aucune dépense. Toutes les terres sont tenues à redevance militaire. Le Souverain ne supporte non plus aucuns fraix de justice , & la rend gratuitement dans toute l'étendue de ses États , comme les juridictions particulières la rendent gratuitement dans leur district : on appelle de ces Tribunaux particuliers à celui du Suzerain.

L'éducation la plus soignée chez les Tartares se borne au talent de savoir lire & écrire ; mais si l'instruction des Mirzas est négligée , ils sont distingués par une politesse aisée ; elle est le produit de l'habitude où ils sont de vivre familièrement avec leurs Princes , sans jamais manquer au respect qu'ils leur doivent.

Baïtchéférai renferme cependant un Journal historique très-précieux, entrepris par les ancêtres d'une famille qui l'a toujours conservé & suivi avec soin. Ce manuscrit que son premier Auteur a commencé en recueillant d'abord les traditions les plus anciennes, contient tous les faits qui se sont succédés jusqu'à ce jour. L'événement de ma mission en Tartarie ayant engagé le Continuateur de ce Journal à prendre de moi quelques informations qui me l'ont fait découvrir, j'ai voulu inutilement en faire l'acquisition. Dix mille écus n'ont pu le tenter, & les circonstances ne m'ont pas laissé le temps d'en obtenir des extraits.

Les Gazettes ont assez parlé des troubles qui de nos jours ont agité la Pologne, & des discussions de la Porte & de la Russie. Mackfoud-Gueray se trouvait au foyer de cet incendie, obligé d'y jouer un rôle considérable; il en redoutait les suites pour lui-même, voyait son successeur dans Krim-Gueray, & ne se trompait dans aucune de ces conjectures.

Cependant l'affaire de Balta décida le Grand-Seigneur à déployer l'étendart de Mahomet; le Ministre de Russie fut conduit aux sept Tours, & Krim-Gueray remis sur le trône des Tartares, fut appelé à Constantinople, pour y concerter avec Sa Hauteffe les premières opérations militaires. Ces nouvelles arriverent à Baïtchéféray avec celle de la déposition de Mackfoud. Le même courier apporta les ordres du nouveau Kam pour installer un Caïmakan (1), & ceux qui fixaient le rendez-

---

(1) Ce titre, qui veut dire *tenant place*, répond ici à celui de Régent.

vous général à Caouchan en Bessarabie. Je m'empressai de m'y rendre, & je me disposais à aller au-devant de Krim-Gueray jusqu'au Danube, lorsque je reçus un courier de sa part qui me dispensait de cette formalité, bornait pour mon compte le cérémonial à l'accompagner à son entrée, m'assurait de sa bienveillance, & m'invitait à lui faire préparer à souper pour le jour de son arrivée.

Ce début me parut très-aimable; mais le souper m'eût embarrassé, sans les éclaircissements que j'obtins facilement du courier. C'était l'homme de confiance. Notre maître aime le poisson, me dit-il; il fait que votre cuisinier l'accommode bien; les siens ne mettent que de l'eau dans les saucés; il ne m'en faut pas davantage pour connaître le goût du Prince, & je donnai des ordres pour que le meilleur poisson du Niester fût noyé dans d'excellent vin.

Le Kam devait faire son entrée le lendemain. Je montai à cheval, & je le rencontrai à deux lieues de la ville. Une nombreuse cavalcade l'accompagnait, & la réception qu'il me fit répondit au témoignage de bonté qui l'avait précédé.

Krim-Gueray, âgé d'environ soixante ans, joignait à une taille avantageuse un maintien noble, des manières aisées, une figure majestueuse, un regard vif, & la faculté d'être à son choix d'une bonté douce ou d'une sévérité imposante. La circonstance de la guerre conduisit à sa suite un très-grand nombre de Sultans, dont sept étaient ses enfants. On me fit sur-tout remarquer le second de ces Princes dont le jeune courage brûlait de se distinguer, & qui par l'habitude d'exercer ses for-

ces, était parvenu à tendre facilement deux arcs à la fois. Il s'était occupé de cet exercice dès son enfance, & ce Prince avait à peine neuf ans, que son pere voulant piquer son amour-propre, lui dit d'un air méprisant, qu'une quenouille conviendrait mieux à un poltron comme lui. Poltron, répond l'enfant en pâlisant : je ne crains personne, pas même vous; en même-temps, il décoche une fleche, qui heureusement n'aboutit que dans un panneau de boiserie où le fer s'enfonça de deux doigts. Lorsqu'une grande douceur & les marques du plus grand respect filial précédent, & suivent un tel emportement, on ne peut sans doute attribuer cet attentat qu'à une excessive sensibilité sur le point d'honneur.

Tout ce qui devait servir à l'entrée du Kam & à son installation était préparé à la porte de la ville; il y mit pied à terre un moment pour faire sa toilette sous une tente dressée à cet effet. Coëffé d'un bonnet chargé de deux aigrettes enrichies de diamants, l'arc & le carquois passé en sautoir, précédé de sa garde & de plusieurs chevaux de main dont les têtes étaient ornées d'aigrettes, suivi de l'étendard du Prophete, & accompagné de toute sa Cour, ce Prince se rendit à son palais, où il reçut dans la salle du Divan, assis sur son trône, l'hommage de tous les Grands.

Cette cérémonie nous occupa jusqu'à l'heure du souper que j'avais fait préparer, & que mon cuisinier eut la liberté de servir. Ceux du Prince, prévenus de cette concurrence, avaient aussi travaillé à se distinguer; mais ils ne purent lutter contre les fauces au vin. Les entremets n'eurent pas moins de succès, & la supériorité de la cuisine françoise me valut

l'avantage de fournir journellement au Prince douze plats à chacun de ses repas.

Krim-Gueray n'était pas uniquement sensible à la bonne chère, tous les plaisirs avaient des droits sur lui. Un nombreux orchestre, une troupe de Comédiens & des Baladines, qu'il avait également à sa solde, en variant ses amusements, remplissaient toutes les soirées, & délaissaient le Kam des affaires politiques & des préparatifs de guerre dont il était occupé pendant le jour.

L'activité de ce Prince qui suffisait à tout, le portait à en exiger aussi beaucoup des autres, & j'oserai dire qu'il paraissait content de la mienne. J'avais part à sa confiance, j'étais admis à ses plaisirs, je m'amusais sur-tout du tableau piquant & varié que m'offrait sa Cour.

Kaoucham était devenu le centre de la Tartarie, tous les ordres en émanaient, on s'y rendait de toutes parts, & la foule des Courtisans augmentait chaque jour. Les nouveaux Ministres que j'avais connus en Crimée, & qui s'étaient apperçus des bontés particulières dont le Kam m'honorait, me choisirent pour obtenir de leur maître une grâce qu'ils n'auraient osé solliciter. L'expérience de son premier regne leur avait fait observer qu'il était important de le garantir d'un premier acte de cruauté qui répugnerait d'abord à son caractère; mais après lequel il était à craindre qu'il ne s'arrêtât plus. Un malheureux Tartare pris en contravention de quelques ordres trop sévères, venait d'être condamné à mort par le Kam. On se préparait à conduire ce malheureux au supplice au moment où j'arrivais au palais. Plusieurs Sultans m'entourè-

rent aussi-tôt, m'expliquèrent le fait, m'engagèrent à préserver les Tartares des suites de cette exécution. J'entrai chez Krim-Gueray que je trouvai encore agité de l'effort qu'il avoit fait sur lui-même pour l'ordonner; je m'approchai de lui, & m'étant incliné pour lui baiser la main, ce qui ne m'arrivait jamais, je la retins nonobstant le mouvement qu'il fit pour la retirer. Que voulez-vous, me dit-il, avec une sorte de sévérité? La grace du coupable, lui répondis-je. Quel intérêt, me repliqua-t-il, pouvez-vous prendre à ce malheureux? Aucun, ajoutai-je; un homme qui vous a défobéi ne peut m'en inspirer: ce n'est aussi que de vous seul dont je m'occupe; vous seriez bientôt cruel, si vous étiez un moment trop sévère, & vous n'avez pas besoin de cesser d'être bon, pour être constamment craint & respecté. Il sourit, m'abandonna sa main; je la baisai, & je fus de sa part, annoncer la grace qu'il m'accordait. La joie qu'elle répandit fut entretenue par une nouvelle Comédie Turque d'un genre assez burlesque. Krim-Gueray me fit pendant la piece beaucoup de questions sur le théâtre de Moliere dont il avoit entendu parler: ce que je lui dis des regles dramatiques, & des bien-séances qui s'observent sur nos théâtres lui donna du dégoût pour les parades auxquelles les Turcs sont encore réduits. Il sentit de lui-même que le Tartuffe était préférable à Pourceaugnac; mais il ne put concevoir que le sujet du Bourgeois Gentilhomme existât dans une société où les loix ont fixé les différents états d'une maniere invariable, & j'aimai mieux lui laisser croire que le Poëte avoit tort, que d'entreprendre de le justifier en lui présentant  
le

le tableau de nos défordres ; mais si personnellement, ajouta-t-il, ne peut tromper sur la naissance, il est aisé d'en imposer sur son caractère. Tous les pays ont leurs Tartuffes, la Tartarie a les siens, & je desire que vous me fassiez traduire cette piece (1).

Tandis que notre imagination se livrait à des projets aussi pacifiques, un Envoyé des Confédérés de Pologne arrivait à Kaouchan pour combiner avec le Kam l'ouverture de la campagne. Ce Prince avait promis au Grand-Seigneur de débiter par une incursion dans la nouvelle Servie ; l'Ukraine Polonoise pouvait s'en ressentir, & cette circonstance exigeait quelques négociations préliminaires auxquelles les pouvoirs de l'Envoyé Polonais ne parurent pas suffisants. Cependant le temps pressait, & Krim-Gueray desira que je me rendisse auprès de Kotchim, pour y traiter en son nom avec les Chefs de la confédération qui s'y étaient réfugiés ; mais quelque flatté que je fusse de la confiance de ce Prince, je ne crus pas devoir accepter cette commission sans un collègue Tartare, qui, nommé sur le champ, fut ainsi que moi revêtu de pleins-pouvoirs. Notre ambassade exigeait plus de promptitude que de luxe, & nous fûmes le lendemain coucher sur les terres de Moldavie. Le tableau de la plus affreuse dévastation y avait précédé la guerre, & l'effroi des habitants produit par les incursions de quelques troupes, avait seul occa-

---

(1) M. Ruffin, Secrétaire Interprete du Roi à Versailles, était chargé de ce travail : son esprit eût jeté les fondemens du bon goût chez les Tartares, si les circonstances lui avaient permis de se livrer à ce travail.

fionné ce désastre. La désertion des villages, & la cessation de toute culture, ne promettaient sans doute pas à l'armée Ottomane l'abondance des vivres qu'elle devait naturellement espérer de rassembler dans le voisinage du Danube; mais ces réflexions dont j'entretenais mon collègue l'intéressaient infiniment moins que la disette actuelle qu'il nous fallut supporter jusqu'à notre arrivée à Dankowtza (1). Les Comtes Crazinski & Potoski nous y reçurent avec toute la considération due au Prince que nous représentions; mais ce qui plut davantage à l'Ambassadeur Tartare, ce fut le bon vin de Tockai dont on le régala. Je l'avais amené dans ma voiture; mais l'incommodité d'un siège élevé lui fit désirer pour son retour un chariot Turc, dans lequel il pût être couché tout à son aise. Je m'empressai de procurer cette satisfaction à un homme dont le grand âge & le caractère aimable étaient également intéressants. Un chariot de suite voiturait nos équipages & quelques domestiques. Nous nous acheminâmes ainsi par une route qu'on nous avait assuré meilleure, quoiqu'un peu plus longue. A des neiges abondantes venait de succéder un froid assez vif; il fallait en profiter pour passer à Guéle-Pruth, avant la crue des eaux que le plus petit dégel eut occasionnée. Conduits par un guide, nous arrivons au bord de cette rivière dont le courant chariait des glaces avec rapidité. J'ignorais la profondeur de ses eaux; j'en craignais l'effort; mais le conducteur me rassura en précédant ma voiture qui ouvrit la marche. Elle était attelée de

---

(1) Village près de Kotchim, où les Confédérés s'étaient retirés après la déclaration de la guerre.

fix bons chevaux & assez pesante pour résister au courant ; elle arriva en effet très-heureusement sur le bord opposé ; je m'empressai d'y mettre pied à terre pour voir les deux autres chariots dont la légéreté m'inquiétait. Ils étaient à peine au tiers du passage , que l'eau commençait à les soulever. Je criai d'arrêter ; mais loin de m'écouter , les postillons appuyent leurs chevaux , les deux voitures se renversent , & dans l'instant le fleuve entraîne pêle-mêle avec les glaçons tous les débris de ce naufrage. Je cours au postillon de ma voiture pour lui dire de dételer la volée , & de conduire ses chevaux au secours de l'Envoyé Tartare & de mes gens : je le trouve à terre expirant de froid ; je le traîne près d'un fossé voisin , où je le précipite pour le couvrir de neige. Mon cocher avait déjà suivi le cours de la rivière jusqu'à un moulin , où par ses cris , il avait excité l'attention des meuniers. J'y arrive aussi-tôt , & je les trouve occupés à repêcher avec des crocs ceux qui avaient été submergés. Mais je cherche en vain mon vieux collègue , & j'étais agité du plus violent désespoir sur son sort , lorsque j'entendis sa voix qui m'invitait à me calmer , tandis qu'au milieu des glaçons , la tête seulement hors de l'eau par la portiere de sa voiture ; il n'était retenu que par un bas-fonds , d'où le moindre effort pouvait l'entraîner. Je fus enfin assez heureux pour lui porter du secours , & réunir tous mes naufragés , qu'il me fallait encore préserver du risque de mourir de froid. En effet , la gelée avait tellement durci leurs vêtements , qu'on ne put les déshabiller , qu'après que la chaleur d'un grand feu eût ramolli les étoffes. Quand je me fus assuré que le soin

des méniers pouvait leur suffire, je courus avec mon cocher pour ramener mon postillon : la neige l'avait guéri. Nous le vîmes en arrivant occupé à sortir du trou où je l'avais précipité. Le bon feu du moulin acheva de le tirer d'affaire, & je fus agréablement surpris en y rentrant, de voir tous mes équipages repêchés. Je pourvus de mon mieux à tous les nouveaux secours que la circonstance exigeait, & bientôt je n'eus plus qu'à m'attendrir sur l'extrême sensibilité de mon collègue, qui, après avoir couru lui-même le plus grand risque, ne parlait jamais que de mon inquiétude. Le temps qu'il fallut pour sécher les habits, pour rétablir les chariots, & ravitailler la troupe, ne nous permit de partir que le lendemain. Jusques-là je n'avais pas à me louer de ma nouvelle route, & les mauvais chemins que nous rencontrâmes auraient achevé de m'en dégoûter, sans l'espoir d'arriver bientôt à Botouchan. On m'avait annoncé cette ville, l'une des plus considérables de la Moldavie, comme une terre de promesse où je pourrais m'approvisionner pour le reste de ma route : il était encore jour quand nous y entrâmes ; mais nous la trouvâmes totalement abandonnée, & les maisons ouvertes nous permirent d'entrer dans celle qui avait le plus d'apparence, & que mon conducteur me dit appartenir à un Boyard (1). Cette position nous offrait peu de ressources ; j'obtins cependant de mon guide d'aller en demander de ma part au Supérieur d'un Couvent voisin ; j'attendais son retour avec impatience, lorsque je vis paroître dans ma cour un carrosse à six chevaux, c'était le maître

---

(1) Gentilhomme Moldave.

du logis : il me dit en entrant , qu'informé par mon émissaire du domicile que j'avois élu , & de mes besoins , il étoit venu lui-même pour ne laisser à personne la satisfaction d'y pourvoir. Un début aussi honnête ranima nos espérances , & l'arrivée des provisions ne nous fit pas languir. Quelqu'important que fût mon hôte , j'apperçus dans sa conversation qu'il n'étoit pas l'aigle du canton , & que , cédant par foiblesse de caractère à toutes les impulsions qu'on lui donnoit , le dernier avoit toujours raison auprès de lui. En conséquence , il me devint facile de lui démontrer le danger où les Boyards s'exposoient , en ne s'opposant pas à l'abandon des maisons , & même en l'autorisant par leur exemple. Il venoit de m'apprendre que tous les habitants de la ville , au nombre de sept à huit mille , effrayés des mauvais traitements & du maraudage de quelques Sipahis , s'étoient réfugiés dans l'enceinte du Couvent où j'avois envoyé ; que plusieurs Boyards aussi timides que la multitude , fomentaient ce désordre sans en prévoir les suites. J'ai été du nombre , ajouta-t-il ; vous m'avez converti , venez rendre le même service à mes compagnons. Le plaisir de rapprocher tous ces malheureux de leurs foyers , qu'aucune vexation ne menaçoit , m'étourdit sur le danger de tenter cette bonne œuvre ; je retins mon hôte à coucher ; & comme ma route m'obligeoit de passer devant la porte du Monastere , les cris des femmes , des enfants , le tumulte d'une multitude entassée , & le tableau de la misere qui l'entournoit , acheverent de me déterminer à suivre mon Boyard. Il m'aida à percer la foule , jusqu'à un perron au haut duquel ses compagnons me

reçurent & m'introduisirent dans le salon où ils tenaient leurs assises. J'avais fait un tel effet sur mon hôte, qu'encore plein de mes arguments, il voulut essayer la conversion de ses camarades; mais il fut d'abord interrompu par les injures dont on l'accabla, & qui me confirmèrent dans l'opinion que cet homme n'était pas chef de parti. Je crus devoir alors développer mon éloquence, & je vis bientôt qu'elle n'aurait pas grand succès; mon auditoire était orageux, le tumulte laissait peu d'accès au calme que je voulais établir. Jeus recours alors à des moyens plus efficaces. Une terreur panique avait occasionné le désordre; une terreur plus réelle pouvait seule y remédier. Je changeai de ton, je menaçai de porter plainte au Kam, & de lui faire faire une prompte justice. J'excusai le peuple qui se laisse toujours conduire: j'inculpai de rébellion ceux qui m'écoutaient, & je ne vis plus devant moi que des gens tremblants & soumis. Parlez donc vous-même à cette foule effrayée, me dit le plus turbulent des Boyards; vous les persuaderez mieux que nous ne les persuaderions nous-mêmes; ils vous béniront; & loin de nous accuser, vous rendrez témoignage de notre bonne volonté. Je me défendis longtemps; je n'aurais même jamais accepté le dangereux rôle qu'on me proposait, si en revenant sur le perron, pour m'en aller, je n'avais aperçu l'impossibilité de percer la foule que l'inquiétude agitait fortement depuis mon arrivée. Parlez à ces malheureux, me répète encore le même Boyard, en s'avancant sur le devant du perron, pour me servir sans doute de collègue sur cette nouvelle tribune aux harangues. Trois Janissaires armés jusqu'aux dents

y siégeaient avec toute la morgue de l'islamisme. Leur air d'importance annonçait des protecteurs; & forcé de mettre à fin cette aventure, je crus qu'il était à propos de commencer par en imposer à ces braves, pour étonner la multitude. Que faites-vous ici? leur dis-je d'un ton ferme. Nous défendons ces infidèles, me répondit un d'eux. Vous les défendez, repliquai-je, & contre qui? Où sont leurs ennemis? Est-ce le Grand-Seigneur, ou le Kam des Tartares? Dans ce cas, vous êtes des rebelles, & les seuls moteurs du désordre qui regne ici. Comptez sur moi pour vous en faire punir. Je n'avais pas fini cette courte apostrophe, que l'orgueil de mes Turcs avait fait place à la crainte; ils s'étaient levés pour m'écouter, ils descendirent les escaliers en se disculpant. Ce premier avantage sur les troupes auxiliaires avait attiré l'attention de la foule, dont le silence me parut d'un bon augure. Je m'avance alors; & élevant ma voix en Grec, j'allais obtenir tous les succès de Démosthène; quand un ivrogne, perceant la foule, & s'érigeant en champion adverse, me tint insolemment ce discours: Que parlez-vous de soumission, de tranquillité, de culture, tandis que nous mourons de faim? Apportez-nous du pain, s'écria ce furieux, voilà ce qu'il nous faut. Oui du pain, répéta le peuple en fureur. Voyant alors tout mon édifice renversé, & nulle ressource pour sortir du pas où je m'étais engagé si imprudemment, je prends dans mes poches deux poignées d'argent que j'avais en différente monnaie: Tenez, m'écriai-je, en le jettant sur la foule, voilà du pain, mes enfants; rentrez dans vos habitations, vous y trouverez l'abondance. La scène

change aussi-tôt ; tout se culbute pour ramasser les especes, l'ivrogne disparaît sous le poids des assaillants ; les bénédictions succèdent aux injures, & mon empressement à me retirer fut égal au zele indiscret qui m'avait amené. Ma retraite eut cependant tous les honneurs de la guerre, & je parvins à ma voiture au milieu des applaudissemens du peuple qui m'avait ouvert un passage, & qui le lendemain regagna ses foyers. Mon collegue, en attendant à la porte de ce couvent où j'avais été pérorer, n'était pas sans inquiétude sur les suites de mon imprudence. Nous eûmes l'un & l'autre grand plaisir à nous rejoindre, & nous continuâmes notre route, en ménageant journallement les provisions que le Boyard nous avait données. Les villages que nous traversions, compris dans la dévastation qui couvrait la Moldavie, nous offraient à peine le couvert pendant la nuit. La Valachie avait essuyé les mêmes ravages de la part de quelques troupes Turques destinées à joindre le Kam, & qui ne s'étaient en effet occupées qu'à détruire leur propre pays. Il n'est point d'horreur que ces Turcs n'aient commis ; & semblables aux soldats eslrénés, qui, dans le sac d'une ville, non contents de disposer de tout à leur gré, prétendent encore aux succès les moins désirables. Quelques Sipahis (1) avaient porté leurs attentats jusques sur la personne du vieux Rabin de la Synagogue, & celle de l'Archevêque Grec.

Nous arrivâmes enfin à Kichenow, après beaucoup de fatigues, & après avoir tristement vécu de régime ; mais le Gouverneur

(1) Cavaliers Turcs.

nous fit tout oublier, en nous donnant bon souper & bon gîte. Il ne restait plus que douze lieues à faire, & je me disposais à partir de grand matin, lorsqu'à mon réveil on m'en assura l'impossibilité. Au froid excessif de la veille venait de succéder des neiges si abondantes, que la route, par les montagnes qu'il nous fallait traverser, était devenue impraticable pour les voitures. Je n'étais cependant nullement disposé à céder aux contrariétés qui semblaient se réunir pour retarder mon retour auprès du Kam; mais mon vieux Tartare, moins actif & plus fatigué, resta pour garder les équipages. Je partis en traîneau. La célérité de cette voiture m'eut bientôt transporté jusques dans les plaines de Kaouchan: de nouveaux obstacles m'y attendaient. Le défaut de neiges, joint au dégel le plus complet, allait encore m'arrêter sans le secours d'une charrette que je rencontrai, & qui était fort à ma bienfaisance; mais il fallut user d'un peu de violence pour forcer l'homme, à qui elle appartenait, de me conduire. J'étais huché avec mon Secrétaire sur cette voiture, & nous nous applaudissions de ne pas arriver à pied, lorsqu'une des roues faisant chapelet, nous fîmes enfin contraints de prendre ce dernier parti qui ramenait avec bien peu de dignité l'Ambassadeur des Tartares. Je n'attendis pas mon collègue, dont le retour tarda de quelques jours, pour voir le Kam. On lui avait déjà rendu compte de mon entrée dans Kaouchan, & ce Prince débuta, dès qu'il m'aperçut, par me railler sur la modestie de son Plénipotentiaire. Tout ce que je lui racontai de la Moldavie lui parut si important, qu'en faisant part à la Porte de ce désastre, il expédia sur

le champ des ordres pour y remédier. L'examen des motifs qui en étaient cause invita Krim-Gueray à me développer l'opinion qu'il avait conçue du Grand-Visir Emin Pacha. Ce Turc avait commencé par être courtaut de boutique; parvenu ensuite à une charge d'Écrivain de la Trésorerie, il s'était rapidement élevé aux premières charges par ses intrigues; son insolente présomption lui fit désirer le Visiriat lors de la déclaration de la guerre, & son ignorance donna bientôt lieu à son Maître de se repentir d'avoir fait un si mauvais choix: ces défauts du Grand-Visir ne pouvaient échapper aux lumières du Kam; il s'en expliquait hautement, & ne pensait qu'aux moyens de préserver l'Empire Ottoman des suites de l'inconduite & de l'ineptie de son premier Ministre.

L'incursion de la nouvelle Servie décidée à Constantinople, avait été consentie dans l'assemblée des grands Vassaux de Tartarie, & les ordres furent expédiés dans toutes les provinces, pour y imposer la redevance du service militaire. On demanda trois cavaliers par huit familles; on estima ce nombre suffisant aux trois armées qui devaient attaquer en même-temps; celle du Nouradin de 40,000 hommes, avait ordre de se porter sur le petit Don; celle du Calga de 60,000, devait prolonger la rive gauche du Boristhène, jusqu'au-delà de l'Orelé, & celle que le Kam commandait en personne, & qui était de 100,000 hommes, était destinée à pénétrer dans la Nouvelle-Servie. Les troupes du Yédésan & du Boudjak, furent particulièrement affectées à cette dernière armée dont le rendez-vous général fut fixé près de Tombachar.

En me faisant part de tous ces détails, Krim-Gueray me demanda si je comptais le suivre dans cette expédition : je lui répondis que l'honneur de résider auprès de lui de la part de l'Empereur de France, m'imposant le devoir de ne pas m'éloigner de sa personne, m'otoit le mérite du choix. Ce titre qui vous a fixé près de moi, repliqua-t-il, m'invite à vous conserver. Nous allons essuyer de grands froids ; votre habit ne vous permettrait pas de les supporter ; vêtissez-vous à la Tartare, le Temps pressé, nous partirons dans huit jours. Je me levai aussi-tôt pour aller mettre ordre à mon équipage de campagne, & je sortais de l'appartement du Prince, lorsque le Maître des Cérémonies, suivi de deux Pages de la Chambre, me revêtit d'une superbe pelisse de gorge de loup blanc de Laponie, doublée de petit gris : je me retournai pour remercier le Kam de l'honneur qu'il me faisait. C'est une maison Tartare que je vous donne, me dit-il en riant ; j'en ai une pareille, & j'ai voulu que nous fussions en uniforme.

Le Grand-Ecuyer m'envoya le même jour dix chevaux Circassés, en m'invitant de la part de son Maître de ne pas mener en campagne mes chevaux Arabes, qui ne pourraient supporter ni le froid ni le défaut de nourriture : mais la maigreur de cette remonte n'excitait pas ma confiance, & je ne crus pas devoir suivre le conseil qui l'accompagnait.

Tandis qu'on travaillait à mes vêtements Tartares, je me pourvus de trois dromadaires, & je fis préparer les tentes dont j'avais besoin. Leur mécanisme aussi simple que facile, mérite quelques détails. Habituellement campés, les Tartares ont dû sans doute per-

fectionner cet art. Toutes leurs idées se sont réunies sur un objet devenu pour eux le premier des besoins. Une nation qui n'a jamais connu le luxe de l'indolence, devait porter tous ses soins & toutes ses recherches vers celui qui concerne l'exercice du corps, les chasses & l'attirail de la guerre. Les Tartares ne goûtent que le repos dans leurs loirs; ils sont sédentaires sans mollesse, & leurs camps ressemblent absolument à leurs habitations ordinaires.

Un treillage qui se plie & se développe facilement forme un petit mur circulaire de 4 pieds & demi d'élévation; les deux extrémités de ce treillage, écartées d'environ deux pieds l'une de l'autre, déterminent l'entrée de la tente; après quoi une vingtaine de baguettes réunies par un des bouts, & dont l'autre extrémité est garnie d'un petit anneau de cuir pour l'accrocher sur les croisées du treillage, forment la charpente du dôme, & soutiennent la toiture: elle consiste en un coqueluchon de feutre, dont le pourtour recouvre les murailles qui sont également garnies de la même étoffe; une fangle enveloppe ce recouvrement, & quelques pelletées de terre ou de neige rapprochées du pied des murs, empêchent l'air d'y pénétrer, & consolident parfaitement ces tentes sans mâts ni cordages. Une plus grande recherche en fait construire dont le cône tronqué par un cercle qui réunit les baguettes, sert de passage à la fumée, permet d'allumer du feu dans la tente, & la rend inaccessible aux intempéries du climat le plus rigoureux.

La tente du Kam était de ce genre; mais d'un si grand volume, que plus de 60 person-

nés pouvaient s'y asseoir commodément autour d'un feu de bois de corde. Intérieurement décorée d'une étoffe cramoisie, elle était meublée d'un tapis circulaire & de quelques coussins. Douze petites tentes placées autour de celle du Prince, destinées à ses Officiers & à ses Pages, étaient comprises dans une enceinte de feutre de cinq pieds d'élévation.

Tout était préparé pour entrer en campagne; les troupes de Bessarabie rassemblées à Kichela sous les ordres du Sultan Séraskier, n'attendaient que le signal du départ. Il fut fixé au 7 Janvier 1769, que Krim-Gueray partit lui-même de Kaouchan avec les troupes de sa garde, les Sultans admis à le suivre, ses Ministres, ses grands Officiers & tous les Mirzas volontaires. Cette première journée ne fut cependant employée qu'à passer le Niefter. On avait à cet effet préparé sur ce fleuve huit radeaux dont on s'était servi la veille pour transporter les équipages. Nous trouvâmes aussi à l'autre rive toutes les tentes dressées. Le premier soin du Kam fut de demander où les miennes étaient placées; & les trouvant trop éloignées, il ordonna qu'à l'avenir elles fussent rapprochées de son enceinte. Ce Prince avait également exigé que je ne fisse aucunes provisions, & s'était réservé le soin de me nourrir pendant la campagne. La journée du 8 ne fut employée qu'à passer les troupes de Bessarabie.

J'étais le soir dans la tente du Kam, avec quelques Sultans qui lui tenaient compagnie, lorsque son Vifir vint lui annoncer l'arrivée d'un Prince Lefguis, frere du Souverain de ces Tartares Asiatiques. Il était revêtu du caractère d'Ambassadeur, afin de rendre hom-

mage à Krim-Gueray, & de lui offrir un secours de 30 mille hommes pour la présente guerre. J'eus le plaisir d'assister à sa présentation. Une courte harangue prononcée noblement expliquait l'objet de sa mission, & la réponse du Kam en agréant l'hommage, sans accepter le secours, ménageait à la fois la dignité du Suzerain & l'amour-propre du Général. L'Ambassadeur sollicita alors & obtint la permission de faire la campagne. Le cérémonial terminé, Krim-Gueray voulant traiter ce Prince avec distinction, le fit manger avec lui.

Si l'on pouvait juger d'une nation par un Ambassadeur de ce rang & par les personnes qui l'accompagnaient, on devrait avoir des Lescuis l'opinion la plus avantageuse. Ceux-ci d'une grande taille, bien proportionnée, réunissaient à des figures nobles, un maintien aisé, un air militaire. J'observerai que leurs armes à l'Européenne étaient parfaitement travaillées, & j'ajouterai sur le témoignage de Krim-Gueray lui-même, que cet échantillon n'exagère point l'ensemble des troupes Lescuis. J'ai lieu de croire aussi, qu'à portée de cette nation, le Kam n'aurait pas refusé son offre, si le côté de la mer Caspienne que ces peuples habitent, avait pu sans danger, pour le Cabarta, être dégarni des moyens de le défendre.

Les froids qui, malgré l'abondance des neiges, n'avaient pas encore fait geler le Borithène, devinrent bientôt assez vifs pour livrer passage sur la glace aux Tartares rassemblés à l'autre rive. Nous fûmes camper près de Tombachar pour les y attendre. Je passais mes soirées avec Krim-Gueray, dont les idées sou-

vent neuves, étaient toujours nobles & toujours rendues de la maniere la plus piquante. Ce Prince avait essentiellement besoin de donner carrière à un esprit philosophique que ses courtisans ne pouvaient alimenter. Nos entretiens étaient aussi le seul remede capable de dissiper les affections hypocondriaques auxquelles il était sujet. Il se plaisait sur-tout dans l'examen des préjugés qui gouvernent les différentes nations; il s'égayait à remonter aux sources même de ces préjugés; il leur attribuait les erreurs & même la plupart des crimes; & en plaignant l'humanité, il se faisait ainsi un amusement philosophique de la justifier. Je dois rendre témoignage aux talents & à l'esprit de ce Prince: je l'ai entendu plusieurs fois s'exprimer sur l'influence des climats, sur l'abus & les avantages de la liberté, sur les principes de l'honneur, sur les loix & sur les maximes du Gouvernement d'une maniere qui aurait fait honneur à Montesquieu lui-même.

Une grande partie des troupes était déjà rassemblée, & l'effet des mesures prises pour approvisionner l'armée pendant le séjour qu'elle devait faire à Balta, détermina le Kam à s'y rendre. Cette ville située sur la lisiere de la Pologne, & dont le fauxbourg est en Tartarie, devenue célèbre par les premières hostilités, mais alors entièrement dénuée d'habitants, n'offrait plus que le tableau du plus affreux ravage. Les dix mille Sipahis, destinés par la Porte à se joindre aux Tartares, nous y avaient précédés; ils avaient non-seulement dévasté Balta, mais brûlé aussi tous les villages voisins. Krim-Gueray ne conduisait qu'à regret, des troupes si mauvaises & si mal disciplinées; il augurait mal de leur courage,

& désérait seulement à la bonne opinion que le Grand-Seigneur en avait conçue. Cette cavalerie accoutumée aux douceurs & à l'inaction d'une longue paix, nullement faite à la fatigue, incapable de résister au froid, & d'ailleurs trop mal vêtue pour le pouvoir supporter, n'était effectivement d'aucune ressource. Leur bravoure n'était pas moins suspecte au Kam des Tartares que leurs principes de religion le sont en général. On ne fait en effet auquel du Coran ou de l'Évangile, les Arnaouts (1) Timariots (2) donnent la préférence. Vêtu à la Tartare, je revenais un soir de chez le Kam, & je traversais la place de Balta pour me rendre au logement qu'on m'y avait donné; deux Sipahis qui gagnaient aussi leur gîte, me précédaient, caulaient en Grec, maudissaient leur position, & juraient sur la sainte Croix de se révolter à la première occasion. Je cede aussitôt au desir de me faire expliquer cette contradiction; & doublant le pas, je les joins, en leur donnant le salut mahométan, qu'ils me rendent dévotement en Turc; parlant Grec alors, je leur dis: Adieu, freres, nous ne sommes pas plus Turcs l'un que l'autre. Cet adieu n'était pas de nature à nous séparer sitôt. Enchantés de moi, ils étaient seulement étonnés qu'un Chrétien pût être Tartare; mais ne voulant pas me faire

(1) On comprend sous le nom d'Arnaouts les peuples de la Turquie Européenne qui avoisinent la slave.

(2) Timariots, sont des possesseurs de fiefs domaniaux à redevance militaire, & les Timars sont particulièrement affectés aux Sipahis qui composent la cavalerie Turque.

connaître, je fabriquai une histoire. Ils m'avouèrent qu'ils n'étaient Mahométans que pour le Timar : c'était tout ce que je voulais savoir.

L'armée était rassemblée, & les froids devinrent si violents, qu'ils donnaient aux Tartares un champ libre pour pénétrer dans la nouvelle-Servie. On venait d'apprendre que l'armée du Calga s'élevait vers la Samara ; que celle du Nouradin était également en marche ; & Krim-Gueray, après avoir rectifié son plan sur de nouvelles informations, partit de Balta pour aller camper près d'Olmar. Ce bourg dépendant de la Tartarie, avait été en partie brûlé par les Sipahis, qui acheverent de le consumer sous les yeux même du Souverain. A cet excès, ils joignirent l'insolence de venir en troupe lui demander de l'orge pour leurs chevaux, lorsque les siens, ainsi que tous ceux de l'armée, étaient réduits à brouter sous la neige. Peu s'en fallut que l'indignation du Kam ne se manifestât de la manière la plus cruelle ; mais il s'en tint aux menaces, & se contenta de prévoir que ces insolents seraient bientôt réduits par le froid & la misère à la plus grande soumission.

Jusques-là j'avais été nourri par le Prince ; nos provisions étaient toujours fraîches, & je n'avais pas été à portée de juger de celles qui nous étaient destinées pendant le cours de la campagne : mais la disette des vivres au camp d'Olmar nous y prépara le premier souper vraiment militaire. Je l'attendais sans inquiétude, mais sans appétit lorsque les Officiers de la bouche vinrent disposer la table de campagne ; elle consistait en un plateau rond de cuir de roussi, d'environ deux pieds de diamètre : deux sacs

accompagnaient ce plateau; de ces sacs l'on tira d'excellent biscuit & des côtes de cheval fumées, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent point. De la poutargue, du caviar (1) & des raisins secs; en succédant à ce service, complétoient le festin. Comment trouvez-vous la cuisine Tartare, me dit le Kam en riant? Effrayante pour vos ennemis, lui dis-je. Un Page auquel il venait de parler bas, me présenta un moment après, la même coupe d'or qui servait à son maître: goûtez aussi ma boisson, me dit Krim-Gueray. C'était d'excellent vin de Hongrie, dont il continua de me faire part pendant toute la campagne.

L'armée marcha les jours suivans en se rapprochant du Bog, que nous traversâmes sur la glace pour établir notre premier camp dans les déserts Zaporoviens. Nonobstant le conseil qu'on m'avait donné, j'avais au nombre de mes chevaux une bête Arabe, qui bientôt épuisée, cédant à la rigueur du climat, tomba mourante après le passage du fleuve. Cet animal respirait encore à peine, lorsque quelques Noguais vinrent me prier de leur en faire présent. Eh! que ferez-vous, leur dis-je, d'un cheval mort? Rien, me dit l'un d'eux; mais il ne l'est pas encore, nous serons à temps de le tuer & de nous en régaler, d'autant mieux que la chair de cheval blanc est la plus délicate. Je cédai sans difficulté à ce qui pouvait satisfaire leur appétit; mais je ne garantirais pas qu'ils soient arrivés à temps pour satisfaire la loi musulmane, avec le scrupule & l'exactitude requise.

---

(1) La Poutargue & le Caviar sont des œufs de poisson salés, mais différemment préparés.

Cependant le froid était devenu si violent, & les plaines que nous parcourions, précédemment brûlées, offraient si peu de pâturages, qu'après avoir traversé l'Eau-Morte (1) on se détermina à côtoyer cette rivière pour aller camper au milieu des roseaux qui venaient d'être découverts par nos patrouilles. Nous en avions besoin pour nous réchauffer & pour alimenter les chevaux; mais la cavalerie Turque qui s'était sans doute flattée de ne faire la guerre qu'aux villages Polonais, n'étant pourvue ni de tentes, ni de vivres, éprouvait à la fois les rigueurs du froid & celles de la faim. A leur première imprudence, ils joignirent celle de s'approcher indécemment du feu; le plus grand nombre en fut estropié, & la pitié succéda bientôt à l'indignation que leur brigandage avait inspirée. Le Kam instruit que ces malheureux manquaient leur subsistance à la porte de toutes les tentes, ordonna que sur chaque Mirza il se fit une perception de biscuit qu'on leur distribua.

Une petite bute que nous trouvâmes le lendemain sur notre route, pendant que l'armée développée dans la plaine marchait en bataille, inspira à Krim-Gueray le desir d'y monter pour voir toutes ses troupes d'un coup-d'œil. Il ordonna de faire halte: je le suivis sur cette éminence, & la couleur sombre des vêtements Tartares, jointe à la blancheur de la neige qui servait de fond à ce tableau, n'en laissait rien échapper. On y distinguait par les étendards, les troupes des différentes provinces;

---

(1) Rivière de la nouvelle Serbie.

je remarquai que sans aucun ordre déterminé, cette armée était naturellement sur vingt files de profondeur & passablement alignée. Chaque Sultan Séraskier avec une petite Cour formait un groupe en avant de sa division. Le centre de la ligne occupé par le Souverain présentait un corps avancé assez nombreux dont l'arrangement offrait un tableau également militaire & agréable. Quarante compagnies chacune de 40 cavaliers marchaient en avant sur 4 de front, en deux colonnes, & formaient une avenue bordée de chaque côté de 20 étendarts. Le Grand-Ecuyer suivi de douze chevaux de main & d'un traîneau couvert, marchait immédiatement après, & précédait le gros de cavaliers qui environnait le Kam. L'étendart du Prophete porté par un Emir, ainsi que les deux flammes vertes qui l'accompagnent, venaient ensuite & flottaient avec les étendarts des Inat-Cosaques, dont la troupe annexée à la garde du Prince, fermait la marche.

Cette Nation qui doit ses possessions & son nom aux circonstances qui l'ont fait émigrer de la Russie, est établie dans le Couban. Un certain Ignace, plus jaloux sans doute de sa barbe que de sa liberté, se réfugia auprès du Kam avec une nombreuse suite pour le soustraire au rasoir de Pierre premier. Les Tartares trouverent tant de rapport entre le mot d'Inat (entêté) & celui d'Ignace, que le premier leur est resté pour désigner le motif de leur émigration. Ils ne paraissent pas avoir pris le même soin de conserver la pureté du Christianisme, mais ils en ont fidèlement gardé le signe dans leurs drapeaux, & sont toujours scrupuleusement attachés au privilège de

manger du porc. Chacun de nos Inats en avait un quartier en guise de porte-manteau. Les Turcs devaient trouver l'étendard du Prophete en mauvaise compagnie, & j'en ai souvent entendu plusieurs qui blâmaient entre leurs dents, comme une profanation sacrilege, ce que les Tartares avaient le bon esprit de trouver tout simple & tout naturel.

Le reste de l'armée n'avait pas une prévoyance aussi apparente. Huit ou dix livres de farine de millet rôti, pilée & pressée dans un petit sac de cuir pendu à la selle de chaque Noguais, assurait à l'armée cinquante jours de vivres. Les chevaux seuls pour leur subsistance étaient abandonnés à leur propre industrie; mais leur position différait peu de celle qui leur est habituelle. La possibilité d'en user sans assujettissement fait aussi que chaque Tartare mene avec lui deux ou trois chevaux, souvent davantage, & que notre armée en réunissait plus de 300,000.

Le Kam qui s'était plu à ce coup-d'œil, demanda aux Sultans & à ses Ministres, si dans l'examen qu'ils venaient de faire, ils avaient démêlé le plus brave de l'armée. Le silence des Courtisans indiquait assez leur réponse. Ce n'est ni vous ni moi, reprit Krim-Gueray avec gaieté. Nous sommes tous armés; Tott est le seul qui, sans armes, ose venir à la guerre, il n'a pas même un couteau. Cette plaisanterie termina la revue, & l'armée reprit sa marche pour se rendre à la source de l'Eau-Morte. Nous n'y arrivâmes que très-tard, & nous y établîmes notre camp dans un espace immense bordé de roseaux.

Depuis plusieurs jours, Krim-Gueray se plaignait d'une douleur au pouce: un abcès

s'y était formé, il en avait la fièvre; aucun Chirurgien ne nous accompagnait. J'offris mes services, & l'inspection d'un étui de lancettes que je portais sur moi pour en faire usage au besoin, déterminâ sa confiance. J'instrumentai aussi-tôt; l'incision calma les douleurs; la fièvre disparut, & la plaie cicatrisée en peu de jours me fit grand honneur & sur-tout grand plaisir.

Depuis notre entrée dans les plaines Zapoviennes, je ne quittais pas la tente du Kam, nous y cautions tête-à-tête jusqu'à minuit. Enveloppé de sa pelisse, il s'appuyait alors sur un coussin pour reposer, & m'ordonnait d'en faire autant, tandis que deux Pages entretenaient le feu dont nous avions grand besoin; mais s'il s'occupait de mon repos, il n'était pas d'humeur à m'en laisser jouir long-temps. Ce Prince était accoutumé à ne dormir que trois heures, & j'en obtenais à peine cinq minutes de grace, pendant lesquelles le café se préparait. Réveillé alors, sans changer de place, je reprenais l'attitude de la veille.

On s'était bien aperçu que la tente du Kam était assise sur la glace, mais on ne découvrit qu'à la pointe du jour & au moment du départ que toute l'armée avait campé sur un lac, dont la surface, criblée par une infinité de trous faits pour se procurer de l'eau, menaçait de tout engloutir. Il ne restait plus sur pied que la tente du Kam; j'étais seul avec lui, lorsqu'un soldat Polonais attaché à ma suite entrant comme un furieux, se précipite auprès du feu, se déshabille: je cours à cet homme, je le crois ivre ou fou; pour le faire sortir, je le menace de la colère du Kam; rien ne l'émeut, & je n'obtiens qu'un

figne de le laisser tranquille. Déjà ses bottes sont ôtées, quand Krim-Gueray apperçoit au craquement de ses habits qu'il était tombé dans l'eau. Qu'exigez-vous de ce malheureux, me dit-il avec bonté ? L'homme qui se meurt n'est-il pas indépendant ? Il ne connaît que celui qui peut le secourir, les Rois ne font plus rien pour lui ; laissons-lui le champ libre. Nous sortimes, & j'ordonnai à mes gens de pourvoir à ses besoins.

L'armée dirigeant toujours sa marche vers le nord, cherchait à se rapprocher du grand Ingul sur la position duquel on n'avait que des notions assez vagues. Ce fut aussi par une marche forcée de douze lieues que nous parvinmes à asseoir notre camp sur la rive de ce fleuve : quelques habitations abandonnées & des meules de foin qui les environnaient, nous furent d'un grand secours.

Nous touchions à la nouvelle-Servie, nous étions arrivés au point d'où l'incursion devait frapper sur ses malheureux habitants, & le conseil de guerre fut convoqué pour régler la quantité de troupes nécessaires à cette expédition. Tandis qu'il se rassemblait, un courier & quelques prisonniers faits par les patrouilles, déposèrent que sur notre droite les Cosaques Zaporoviens, contenus par le Calga Sultan, ayant demandé & obtenu de ce Prince la neutralité, venaient de refuser tout secours au Gouverneur-Général de Sainte-Elisabeth. Les prisonniers ajoutaient que ce fort situé sur notre gauche, contenait une forte garnison. Ces détails éclairèrent le Kam & les Généraux sur leur véritable position. Il fut décidé que le tiers de l'armée composé de volontaires rassemblés sous les ordres d'un

Sultan & de plusieurs Mirzas , passerait le fleuve à minuit , se diviserait en plusieurs colonnes , se subdiviserait successivement , & couvrirait ainsi la surface de la nouvelle-Servie , pour y brûler tous les villages , toutes les récoltes amoncelées , enlever tous les habitants , & emmener tous les troupeaux. On décida encore que chaque soldat employé pour l'incursion aurait deux associés dans le reste de l'armée. Par cet arrangement , tout le monde devait avoir part au butin , sans discussion sur les partages , & l'intérêt général concourait avec l'intérêt particulier pour bien choisir les soldats destinés à faire cette expédition. Le détachement fut également prévenu que le reste de l'armée , après avoir passé l'Ingul le lendemain , dirigerait sa marche à petites journées vers la frontière de Pologne , en serrant Sainte-Elisabeth , pour protéger les fourrageurs & attendre leur retour. Les talents destructifs dont les Sipahis avaient fait preuve , semblaient annoncer tant de zèle pour la dévastation , qu'on leur proposa d'y avoir part ; mais le froid les avait si fort abattus , qu'aucun d'eux ne voulut marcher. Il n'y eut que les Serdenguetchey (1) & quelques autres Turcs qui suivirent le Sultan.

Le détachement sous ses ordres était parti ; & le froid , déjà moins rigoureux que la veille , s'était tellement adouci pendant la nuit , qu'on devait craindre le dégel. L'eau commen-

---

(1) Espèce de troupes Turques , dont le nom désigne des enfants perdus , des volontaires déterminés à vaincre ou mourir ; mais il ne leur arrive jamais ni l'un ni l'autre.

fait même à recouvrir la glace du fleuve, & ne laissait d'espérer pour le traverser qu'en précipitant notre départ. L'armée fut bientôt prête. On la développa le long de l'Ingul; elle s'ébranle en même-temps, & les Tartares, accoutumés à de semblables expéditions, en s'éloignant à une certaine distance les uns des autres, traversèrent légèrement au petit trot; mais nombre de Sipahis, que la crainte faisait marcher pesamment, & que le fracas des glaces rompues intimidait au point de les faire arrêter, disparurent, & furent engloutis à nos yeux. Nous avons fait halte de l'autre côté du fleuve, pour donner aux troupes le temps de se réformer. Quelques Sipahis échappés au danger de leur pusillanimité, vinrent déplorer le sort de leurs camarades; ils plaignent surtout un de ces malheureux qui vient d'être abymé dans le fleuve, avec une somme assez considérable pour faire la fortune d'un fils qu'il laisse. Un des Inats-Cosaques propose aussitôt d'aller pour deux sequins repêcher la bourse. On accepte son offre, il se déshabille pendant qu'on lui indique le trou parmi les glaces; il y plonge aussitôt, & reste assez long-temps sous l'eau pour inquiéter les spectateurs, mais au bout de quelques minutes, il reparait avec le trésor en main. Ce succès encourage les camarades du mort. Ils regrettent encore des pistolets garnis en argent; l'intrépide Cosaque entreprend un second voyage, les satisfait sans disputer sur une augmentation de salaire, reçoit les deux sequins, reprend ses vêtements, & court rejoindre ses drapeaux.

Pour suivre le plan arrêté, l'armée remonta jusqu'à ce qu'elle eût joint le chemin frayé dans la neige par les troupes de l'incurSION.

Nous traversâmes ce chemin près de l'endroit où se divisant en sept branches, il formait une patte d'oye, dont nous tinmes constamment la gauche, observant de ne jamais entamer aucune des subdivisions que nous rencontrâmes successivement, & dont les dernières n'étaient plus que des sentiers tracés par un ou deux cavaliers. Le temps, devenu pluvieux, força l'armée de s'arrêter sur le bord de l'Adjemka, où elle passa la nuit. Mais au dégel, qui nous avait d'abord inquiété, succéda rapidement un froid si vif, qu'on eut peine à plier les tentes. Une petite grêle violemment poussée coupait le visage, faisait sortir le sang par les pores du nez, & la respiration se gelant aux moustaches, y formait des glaçons dont le poids était très-douloureux. Une grande partie des Sipahis, estropiés des marches précédentes, périrent dans cette journée : les Tartares même en furent maltraités, mais personne n'osait s'en plaindre. Krim-Gueray, qui, depuis son incommode, faisait partie de la route dans un traîneau couvert, s'égayait pendant ce temps à me faire des questions sur le Pape, comparait sa position à celle du Saint Pere, & regrettait de n'être pas à sa place. Je saisis ce moment pour lui représenter la désolation que le froid occasionnait dans son armée, & le danger d'une trop longue marche. Je ne puis adoucir le temps, me dit-il; mais je puis leur inspirer le courage d'en supporter la rigueur. Aussi-tôt il demande un cheval; & se conformant à l'usage qui interdit aux Souverains Orientaux les Chales (1) dont les particuliers

---

(1) Les Chales sont une étoffe de laine fabriquée aux Indes, & de la plus grande finesse.

s'enveloppent la tête ; il brave les frimats , & force , par son exemple , les Sultans , ses Ministres , & tout ce qui l'environne , à se découvrir. Cet acte de vigueur , en arrêtant les murmures , plaçait sous les yeux du Prince le tableau des défaits qui les occasionnaient. En effet , chaque instant nous enlevait des hommes & des chevaux. Nous ne rencontrions que des troupeaux gelés dans la plaine ; & vingt colonnes de fumée qui s'élevaient déjà dans l'horison , complétaient l'horreur du tableau , en nous annonçant les feux qui dévastaient la nouvelle-Servie (1).

La rencontre de quelques broussailles & d'un peu de fourrage déterminâ enfin le Kam à s'arrêter. On établit sa tente près d'une meule de foin qu'il fit distribuer , & qui malgré son énormité , disparut en un instant. Nous nous amûmes de ce coup-d'œil , il présentait à la fois l'avidité du pillage & la sévérité du bon ordre. Un courier du Sultan qui commandait l'incursion , nous apporta le soir des nouvelles de ce Prince. Il mandait que les habitants d'un gros village s'étant retirés au nombre de douze cents dans un monastere , l'avaient contraint par leur résistance , de faire attacher des mèches soufrées à quelques flèches , dans l'espérance de voir céder leur opiniâtreté à la crainte du feu ; mais que l'incendie en enveloppant trop rapidement ces malheureux , les avait tous consumés. Le Sultan ajoutait au regret qu'il témoignait de cet événement quelques plaintes sur la cruauté des Turcs qui

---

(1) Cette journée coûta à l'armée plus de 3,000 hommes , & 30,000 chevaux qui périrent de froid.

Pavaient accompagné, dont le seul courage, disait-il, était de se baigner dans le sang de leurs prisonniers.

Krim-Gueray ne fut pas moins sensible que le Sultan au triste effet de l'incendie; la cruauté des Turcs l'indigna: l'aspect des têtes coupées le révoltait d'avance (1). Je ferai pendre, ajouta-t-il, un Tartare qui oserait se présenter devant moi, dans l'attitude d'un bourreau. Comment peut-il exister une nation assez féroce pour entretenir la barbarie en la payant, & pour se plaire à des objets aussi dégoûtants?

L'arrivée successive des Tartares qui revenaient déjà chargés de butin en apportant de nouveaux détails, nous avait fait veiller jusqu'à trois heures du matin. L'entrée de la tente du Kam ne pouvait être interdite dans cette circonstance, & j'obtins la liberté d'aller prendre quelques heures de repos dans la mienne. MM. Ruffin & Coustillier l'occupaient, étaient gelés, dormaient peu, mouraient de faim. Une neige ferme formait le lit que je venais partager avec eux, & sur lequel enveloppé de ma pelisse, je pris place & m'endormis. Bientôt après, un Page du Kam entr'ouvre la porte, annonce un présent que son Maître envoie, le place aux pieds de M. Ruffin, & se retire. M. Coustillier, que la faim tenait plus éveillé, ne doute pas un moment que le présent ne soit mangeable; il fait aussi que je n'ai rien de caché pour son appétit: mais trop éloigné pour faire l'examen du paquet, il prie

---

(1) Les Turcs font dans l'usage d'apporter les têtes des ennemis tués au Général qui les commande; les Tartares, au contraire, répugnent à cet usage.

son camarade de le visiter : celui-ci que le grand froid retient, se défend long-temps ; & forcé de céder, il avance son bras sans sortir sa tête de sa pelisse, saisit quelque chose de velu, le souleve à la lueur d'une lanterne suspendue au dôme de la tente, & ne présente à l'œil avide de M. Coustillier qu'une figure humaine. Frappé de cet objet horrible, il s'écrie : Mon ami, c'est une tête, & l'éclair n'est pas plus prompt que M. Ruffin ne le fut à la jeter hors de la tente, en maudissant tous deux le froid, la faim, & les plaisanteries Tartares.

Le froid augmenta si fort le lendemain, qu'au moment du départ, nonobstant des gants doublés de peau de lievre, mes mains en furent saisies dans le seul instant de me mettre en selle, & j'eus beaucoup de peine à y rétablir la circulation. Les colonnes de fumée qui bordaient l'horison à droite, & le Fort Sainte-Elisabeth que nous appercevions à gauche, ne laissaient plus d'incertitude sur la route que nous devions tenir. Nous la dirigeâmes vers des especes de jalons placés devant nous, & que nous reconnûmes bientôt pour une préparation de feux de signaux. Des charpentes triangulaires à huit étages, remplies de paille & de fagots, n'étaient sans doute destinées qu'à répandre l'allarme à la première apparition des Tartares ; elles ne servirent cependant que de guides à leur armée jusqu'à Adgemka : ce bourg, préservé des ravages de l'incursion par sa position dans le voisinage de Sainte-Elisabeth, ne nous présenta qu'un petit nombre d'habitants, & l'on soupçonna que la plus grande partie s'était réfugiée sous le canon de cette forteresse.

L'armée était en si mauvais état, qu'elle avait tout à craindre elle-même d'une sortie : en effet ; deux ou trois mille hommes, en l'attaquant dans la nuit, n'auraient eu que la peine de nous tailler en pièces. Ce danger n'était pas moins prouvé que l'impossibilité de s'y soustraire en continuant une marche dont les troupes ne pouvaient plus supporter la fatigue. Dans cette extrémité, Krim-Gueray ordonna aux Sultans & aux Mirzas de former un détachement de 300 cavaliers pour aller au coucher du soleil, insulter Sainte-Elisabeth, afin d'en tenir la garnison sur la défensive. Cette troupe d'élite, la seule dont le ressort moral pût encore surmonter l'abattement physique, en allant faire des prisonniers jusques dans le fauxbourg, assura tellement le succès de cette ruse militaire, que l'armée put séjourner & réparer ses fatigues au milieu de la plus grande abondance. Le bourg d'Adgemka, de huit à neuf cents feux, situé sur une petite rivière du même nom, annonçait par l'abondance des récoltes en tout genre, la fertilité du sol. On défendit cependant aux troupes d'occuper les maisons dans la crainte d'une incendie prématurée. Il fut seulement permis d'enlever le bois & les vivres qu'on pourrait consommer. Le Kam lui-même donna l'exemple en logeant sous la tente. Le repos du lendemain, en réparant les forces & en donnant à une partie des troupes de l'incursion le temps de rejoindre avec une infinité d'esclaves & de troupeaux, acheva de répandre la gayeté dans l'armée.

J'observai que les Tartares de chaque horde & de chaque troupe avaient un mot de ralliement auquel leurs camarades répondaient pour

les diriger. Celui d'Aksérai (le Palais blanc) était affecté à la maison du Kam; mais s'il est aisé de concevoir l'utilité de cet expédient, ce que l'on comprendrait à peine en le voyant, ce sont les soins, la patience & l'extrême agilité que les Tartares mettent à conserver ce qu'ils ont pris. Cinq ou six esclaves de tout âge, soixante moutons & vingt bœufs, la capture d'un seul homme ne l'embarrassent pas. Les enfants, la tête hors d'un sac suspendu au pommeau de la selle, une jeune fille assise sur le devant soutenue par le bras gauche, la mere en croupe, le pere sur un des chevaux de main, le fils sur un autre, moutons, bœufs en-avant, tout marche, & rien ne s'égaré sous l'œil vigilant du berger de ce troupeau. Le rassembler, le conduire, pourvoir à sa subsistance, aller à pied lui-même pour soulager ses esclaves, rien ne lui coûte, & ce tableau ferait vraiment intéressant, si l'avarice & l'injustice la plus cruelle n'en était pas le sujet. J'étais sorti avec le Kam pour jouir de ce spectacle, un Officier de la garde qui formait autour de sa tente une ligne de circonvallation, vint l'avertir qu'un Noguais demandait à lui porter plainte. Krim-Gueray y consentit; & suivi du même Officier, le Noguais s'avance vers nous; mais incertain par la conformité de nos pelisses, ne sachant auquel des deux s'adresser, il semble me destiner la préférence. Cependant j'allais me reculer pour terminer son embarras, lorsque le Kam qui s'en était aperçu faisant signe à l'Officier de le laisser dans l'erreur, se recula lui-même, & m'ordonna d'écouter. Il s'agissait d'un cheval perdu & d'un autre qu'il avait volé en échange, sans pouvoir justifier le droit de représailles qu'il

s'était attribué. Que dois-je répondre, dis-je au Kam! Jugez comme vous pourrez, me répondit-il en riant. Je prononçai alors la restitution du vol, & j'allais mettre les parties hors de Cour, lorsque Krim-Gueray qui s'amusaît de cette plaisanterie, me dit à l'oreille de ne pas oublier la bastonnade. J'ajoutai aussitôt: Je te fais grace des coups de bâton que tu as mérité. Un signe à l'Officier d'exécuter ma sentence me prouva que le Kam ne me savait pas mauvais gré d'avoir adouci la sienne.

Quelque soin qu'on eût mis en arrivant à la recherche des habitants d'Adgemka, ce ne fut que le sur-lendemain, au moment du départ, lorsqu'on mit le feu à toutes les meules de bled & de fouflage qui recelaient ces malheureux, qu'ils vinrent se jeter dans les bras de leurs ennemis pour échapper aux flammes qui dévoraient leurs foyers. L'ordre de brûler Adgemka fut exécuté si précipitamment, & le feu prit à toutes ces maisons couvertes de chaume avec une telle violence & une telle rapidité, que nous ne pûmes en sortir nous-mêmes qu'à travers les flammes. L'atmosphère chargée de cendres & de la vapeur des neiges fondues, après avoir obscurci le soleil pendant quelque temps, forma de la réunion de ces matières une neige grisâtre qui craquait sous la dent. Cent cinquante villages également incendiés en produisant le même effet, étendirent ce nuage cendré jusqu'à vingt lieues en Pologne, où notre arrivée put seule donner l'explication de ce phénomène. L'armée marcha long-temps dans cette obscurité, & ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on découvrit la désertion d'une grande partie des

Noguais du Yédesan dont les fourrageurs nous  
avaient déjà rejoint , & qui dans l'espérance  
de soustraire leurs prises au droit de dix pour  
cent dû au Souverain , s'en retournaient à  
tout risque par le désert.

*Fin du Tome premier.*



ALMA 172087

